

ARMAND PRAVIEL ET J.-R. DE BROUSSE

L'ANTHOLOGIE  
DU FÉLIBRIGE

MORCEAUX CHOISIS

*des grands Poètes de la Renaissance méridionale  
au XIX<sup>e</sup> siècle*

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES



NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

TRANSFÉRÉE  
3, PLACE DU PANTHÉON  
PARIS (V<sup>e</sup>)

**L'ANTHOLOGIE DU FELIBRIGE**  
**Armand PRAVIEL et J.-R. DE BROUSSE**  
**Morceaux choisis des grands Poètes de la Renaissance**  
**méridionale au XIX<sup>e</sup>mee siècle**  
**Avec avant-propos et notices bio-bibliographiques**  
**1909**

Nous remercions ici les auteurs et les éditeurs qui nous ont permis gracieusement de mener ce travail à bonne fin; nous remercions aussi les félibres qui nous ont aidés de leurs conseils éclairés, et tout particulièrement notre excellent compatriote, M. Bacquié-Fonade, majoral du Félibrige, président de l'Association des Toulousains de Toulouse.

A. P. — J.-R. de B.

## AVANT-PROPOS

Les poètes que nous avons entrepris de faire mieux connaître ici ne doivent pas être confondus avec les patoisants d'autres provinces de France. Ces Félibres, sur lesquels les grandes manifestations provençales attirent de plus en plus l'attention du public, parlent une véritable langue, comme leurs admirables émules de la Bretagne ou du pays basque. Certes, cette langue a dégénéré sur les lèvres des paysans et des illettrés; mais il ne faut pas oublier qu'elle a été celle des Cours souveraines du Midi, de la diplomatie, de la science et de la poésie, celle que parlaient Jeanne de Toulouse quand elle épousa Alphonse de Poitiers et la reine Marguerite de Provence, quand elle arriva à la Cour de saint Louis. Lorsque l'empire romain s'empara de la Gaule, il lui donna sa civilisation, ses lois, ses coutumes, son langage.

Dans les pays au nord de la Loire, le latin devint peu à peu la langue d'oïl; dans les pays au sud de la Loire, sous l'influence des autres dialectes autochtones ou importés, il devint la langue d'oc: ainsi appelées, parce que le mot oui se disait oïl au nord et oc au midi.

La langue d'oïl est celle de la Chanson de Roland et des Trouvères, qui, par des transformations successives, fut celle de Villon, de Rabelais et de Malherbe.

La langue d'oc fut celle des Troubadours et de la Canso de la Crozada.

Dérivée plus directement du latin, elle en garde plus purement l'empreinte et le génie. Jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, elle conserva la marque ineffaçable de la noblesse de sa race.

Elle fut la langue unique du midi de la France. Parlée par le peuple et les grands, elle fut la langue des maisons de Provence, des Comtes de Foix, des seigneurs d'Auvergne, de Limousin et de Gascogne, et de ces comtes de Toulouse qui, conquérants de Jérusalem, protégeaient les rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, et s'alliaient avec eux par des mariages et des traités.

Elle régnait de la Loire aux Pyrénées et des Alpes à l'Océan. Son empire embrassait toute la Provence, jusqu'à l'Italie; tout le Languedoc depuis Saint-Etienne au nord jusques et y compris le Roussillon et la Cerdagne; l'Auvergne, le Limousin, le Périgord, le Béarn, la Gascogne; le comté de Foix, le Comminges et les Quatre-Vallées jusqu'aux frontières basques; elle se prolongeait en Espagne par ses ramifications catalane et castillane (d'où est sorti l'espagnol actuel) et en Italie par ces dialectes dont l'un, le toscan, employé par Dante, dut à ce choix du génie de devenir l'italien.

Organe de la civilisation la plus raffinée du Moyen Age, elle devint alors la langue élégante et exquise des Troubadours, de ces Troubadours que les Allemands et les Italiens à peu près seuls connaissent et étudient, et elle mérita d'être appelée par le Moine des Iles d'Or la belle langue de la raison et de l'amour.

La Croisade des Albigeois, le rattachement du comté de Toulouse à la couronne de France, la mainmise sur les provinces méridionales par les sénéchaux du Roi, la fin de la poésie aristocratique des cours d'amour, donnèrent, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, le signal de l'abâtardissement des parlers d'oc: ils devaient peu à peu dépérir, supplantés par le français.

Cent ans plus tard, sept Troubadours, réunis à Toulouse dans le verger des Augustines, décidèrent de réagir contre ces faits douloureux, de maintenir leur vieux langage et, pour cela, de donner chaque année une violette d'or au plus fin poète roman qui observerait las Leys d'Amor. Le Collège du Gay-Sçavoir était fondé.

Vers la fin du XV<sup>e</sup> ou le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, le passage mystérieux de Clémence Isaure lui rendit une nouvelle vie. Mais, déjà, la Renaissance imposait partout le français, même dans les Jeux Floraux. En 1694, l'antique institution méridionale se transformait en Académie de Belles Lettres et reniait sa vraie tradition. Elle ne l'a reprise que tout récemment, en 1895.

La langue d'oc, de plus en plus abandonnée au peuple, avait bien encore cependant quelques poètes isolés qui s'efforçaient d'interrompre la prescription, comme Pierre Goudelin à Toulouse ou Despourens dans les Pyrénées. Mais il fallait arriver au XIX<sup>e</sup> siècle, attendre Jasmin et Mistral, qui réveillèrent par le don de l'apostolat et du génie toute une race qui dormait.

On s'étonnera peut-être de ne pas trouver ici d'extraits de Jasmin, le célèbre perruquier d'Agen, qui eut le premier la gloire d'attirer l'attention sur la langue d'oc oubliée: c'est que Jasmin voulut demeurer isolé dans ses efforts et dans son œuvre; il fut un précurseur, le grand précurseur immédiat du Félibrige,

mais il ne lui appartient jamais; et, dans son désir d'être populaire, d'atteindre le plus grand nombre, il parla un dialecte défectueux, corrompu, mêlé de gallicismes, qui ne fait qu'annoncer le réveil de la véritable langue d'oc.

Ce réveil eut lieu d'abord en Provence.

Inspirés par mille circonstances, soutenus par un mouvement à peu près unanime, sept amis réunis dans le petit château de Font-Ségugne, près d'Avignon, se promirent de ramener à l'honneur la langue de leurs aïeux. C'était le 21 mai 1854. Il y avait là Frédéric Mistral, Roumanille, Aubanel, Anselme Mathieu, Alphonse Tavan, Paul Giéra et Jean Brunet. Il fallait un nom à ces poètes fervents; et comme Mistral entendit un jour une vieille femme fredonner le cantique de saint Anselme où reviennent " les sept Félibres de la loi, c'est-à-dire les sept Sages, les sept Docteurs, il aima choisir ce mot mystérieux venu du fond de l'âme populaire. Et voilà le Félibrige fondé.

Pendant de longues années, il n'est pas sorti de la Provence. Ses statuts disaient en 1862: Le Félibrige a pour but de conserver longtemps à la Provence sa langue, son caractère, sa liberté d'allure, son honneur national et sa hauteur d'intelligence, car, telle qu'elle est, la Provence nous Plaît.

Il est vrai qu'ils ajoutaient aussitôt avec un peu de naïveté: Par Provence, nous entendons le Midi de la France tout entier.

— Il ne faut pas s'étonner, certes, que le Félibrige soit né au bord du Rhône et y ait produit la plus magnifique floraison; cette région, indépendante jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle, beaucoup moins maltraitée par la guerre, devait retrouver plus vite ses traditions. Mais son ambition aurait été exagérée de vouloir imposer son nom et sa langue à tout le Midi de la France. On le vit bientôt.

Des relations se nouèrent avec l'Italie, la Roumanie, la Catalogne, d'où vint la fameuse coupe d'argent qui sert aux grands banquets officiels du Félibrige. Le mouvement gagnait le Languedoc et l'Aquitaine, propageant partout l'idée primordiale de Mistral, qu'il fallait réagir contre les patoisants, épurer la langue, lui rendre sa beauté littéraire, comme il l'avait fait lui-même dans ses œuvres immortelles.

En 1876, l'œuvre s'était tellement étendue que l'on voulut en régler l'organisation définitive par des statuts détaillés.

Le Félibrige fut divisé en quatre Maintenances représentant chacune un grand dialecte: Provence, Languedoc, Aquitaine, Limousin. Ces Maintenances se subdivisèrent en un grand nombre de groupements particuliers, locaux, appelés Ecoles, comprenant au moins sept félibres de la même localité et dirigées chacune par un capiscol, un sous-capiscol et un secrétaire.

Au sommet de la hiérarchie, on créa le Consistoire félibréen, formé de cinquante félibres majoraux, s'élisant entre eux et ayant chacun une cigale d'or que le premier possesseur baptisa; enfin, on donna à ce Consistoire un bureau, renouvelable tous les trois ans, qui comprenait deux chanceliers, des assesseurs et un capoulié.

Ce capoulié est le grand-maître du Félibrige. Décoré de l'Etoile à sept pointes, par analogie avec sainte Estelle, patronne des réunions de Font-Ségugne, il préside le Consistoire, porte la coupe aux assemblées solennelles, parle et agit au nom du Félibrige. A côté de lui, il y a une Reine, choisie tous les sept ans par le poète-lauréat des grands Jeux Floraux septennaux: elle n'exerce qu'une royauté toute poétique.

Tels ont été, dans leurs grandes lignes, les cadres dans lesquels l'œuvre provençale n'a cessé de se développer depuis 1876. A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, elle s'était étendue jusqu'à l'Océan, ressuscitant la langue d'oc partout où elle avait été parlée jadis. Ainsi, la fête de sainte Estelle, en ces dernières années, a été célébrée à Pau, à Périgueux, comme à Cette et à Béziers.

Toutefois, tout en suivant les grands principes du programme mistralien, nous devons noter qu'une grande indépendance s'est manifestée récemment, dans les écoles félibréennes, vis-à-vis de toute direction consistoriale; les écoles limousines, les écoles occitanes ont formé des fédérations autonomes; les écoles provençales elles-mêmes, réunies par le lien souple de la Freirié, ne respectent que l'esprit des statuts du Félibrige. Chaque groupement a tendu à se rapprocher surtout de son propre terroir, et cet émiettement, s'il a produit d'excellents résultats au point de vue régionaliste, n'en a pas moins éloigné les Félibres de l'idéal de Font-Ségugne.

Ceci est surtout sensible pour la question si importante de la langue.

Pendant sept cents ans d'abandon progressif, elle s'est divisée par l'inculture, la prononciation, les apports étrangers, l'ignorance, la graphie fantaisiste, en un grand nombre de dialectes et sous-dialectes. Le génie de Mistral, épurant les dialectes du bassin du Rhône, reconstituant une langue intermédiaire, à la fois accessible au peuple et aux lettrés, a réussi à s'imposer en principe à la Provence; mais il ne peut être question de faire régner ce provençal des Alpes à l'Océan: il est encore trop particulier pour remplacer l'ancien parler d'oc du XII<sup>ème</sup> siècle.

Le travail des Félibres ne peut consister donc à vouloir donner au Midi la langue mistralienne. Mais ils doivent s'efforcer d'imiter l'œuvre admirable du patriarche de Maillane, en épurant leurs dialectes, en

réformant leur graphie, de façon à tendre vers l'unification. Si ce labeur était poursuivi méthodiquement, on pourrait peut-être voir le jour où les grandes provinces du Midi auraient réalisé chacune l'unité dialectale dans leurs textes écrits: la prononciation seule différencierait.

De là naîtrait enfin, après une nouvelle période de lutte, la langue d'oc définitivement retrouvée et qui permettrait, comme autrefois, aux Limousins et aux Provençaux, de s'entendre sans difficulté.

Il ne faut pas juger de prime abord ce résultat impossible à atteindre: divers félibres s'y sont essayés déjà, comme le chanoine Joseph Roux, puis Prosper Estieu et Antonin Perbosc. On leur a beaucoup reproché de faire de l'archaïsme, de créer une langue artificielle avec des mots et une graphie tombée en désuétude. Ces critiques sont certainement exagérées. En rompant avec la barbare orthographe phonétique des patoisants, M. Prosper Estieu, spécialement, ne s'est rendu nullement inintelligible au peuple. Il suffit d'appliquer à son texte unique les différentes prononciations des pays d'oc pour se rendre compte qu'il doit être parfaitement compris. Ceci est tellement vrai que M. Arsène Vermeulen, qui avait publié son premier livre, *Flour de Brouso*, avec l'orthographe phonétique de sa rude Auvergne, vient de donner à son nouveau livre, *Joubs la Cluchado*, une écriture qui se rapproche infiniment de celle de Prosper Estieu, et l'œuvre n'en devient que plus largement ouverte à tous. Dans le chapitre que nous consacrons à Vermeulen, l'on constatera ce double exemple.

Quoi qu'il en soit, nous avons dû accepter, pour ce livre, la graphie des différents auteurs, et l'on verra que l'œuvre d'unification de la langue d'oc est encore loin d'une sérieuse réalisation pratique. Certains dialectes pyrénéens surtout, dont la prononciation est plus dure, semblent appartenir à un langage absolument différent du provençal et du languedocien.

On le voit, le mouvement félibréen, pendant ces soixante années, a été simultané, mais extrêmement divers. Aussi, pour éviter toute incohérence, toute surprise, avons-nous présenté les poètes du Félibrige suivant leurs provinces et leurs dialectes. De cette façon, ils apparaîtront par famille, réunis par les caractères particuliers de leur région.

Dans ce classement, la Provence, ainsi qu'il est juste, occupera le premier rang et la place la plus importante: mais, à côté d'elle, les autres pays d'oc tiendront aussi un rang honorable, et l'on se convaincra, nous l'espérons, que le Félibrige s'étend aujourd'hui sur toutes les provinces méridionales et a produit partout des œuvres intéressantes et dignes d'estime.

Nous n'avons choisi cependant que les meilleures et les plus caractéristiques. Notre but, en effet, n'a pas été de réunir en gerbes touffues et magnifiques toutes les fleurs qui parent la vieille terre d'oc; d'autres recueils offriront la série luxuriante de tant de poésies charmantes et ignorées; nous, parmi tant de poètes du terroir, aux éditions souvent introuvables pour le grand public, nous avons voulu choisir les plus éminents, ceux dont la personnalité a exercé une influence profonde sur le développement du Félibrige, ceux dont les écrits ont produit des disciples, et dont la pensée se retrouve dans les différents aspects de la renaissance méridionale. Parmi leurs poèmes, nous avons reproduit ceux où transparaissent le plus nettement cette pensée et cette personnalité, sans nous laisser guider uniquement par le mérite littéraire. Ainsi, voudrions-nous que ce livre donnât une vue d'ensemble, assez brève et pourtant complète, de l'œuvre du Félibrige.

Au point de vue matériel, tout au moins, nous croyons que notre travail permettra de pénétrer de façon directe dans un monde littéraire dont on parle beaucoup, et qui est inabordable pour la plupart. Nos extraits, nos références bibliographiques serviront à vulgariser des livres imprimés le plus souvent dans des fonds de province, à un nombre restreint d'exemplaires et absents des grands catalogues de librairie; ils en feront deviner la valeur par une traduction aussi rapprochée du texte que possible.

En revoyant avec soin les œuvres félibréennes, nous nous sommes efforcés, en effet, de serrer de très près l'original dans la transposition française, afin de faire sentir avec intensité le charme de la langue d'oc. Pendant longtemps, les félibres, pour prouver que leur idiome était une véritable langue très éloignée de la nôtre, l'accompagnaient d'un français qui n'était presque qu'une paraphrase. Aujourd'hui, le public est éclairé; il sait bien que la langue d'oc n'est pas un patois; il n'y a donc aucun danger à lui en faire goûter pleinement, au hasard même du néologisme, le rythme et la saveur.

L'avenir de ce petit livre dira si nous avons réussi. En tout cas, n'eussions-nous révélé qu'à un très petit nombre de nos contemporains les trésors que contient la littérature méridionale, nous sommes d'avance payés de nos peines, par les heures exquisées que nous venons de passer en ces admirables jardins du Félibrige, où, pour couper quelques fleurs, nous avons vu tant de couleurs et respiré tant de parfums.

ARMAND PRAVIEL. — J.-R. DE BROUSSE.

## PROVENCE

## JOSEPH ROUMANILLE

Joseph Roumanille, le père du Félibrige, naquit au mas des Pommiers, à Saint-Rémy, près d'Avignon, d'humbles et braves jardiniers (8 août 1818).

C'est comme maître d'études dans un petit pensionnat d'Avignon qu'il connut Mistral et Mathieu adolescents, et qu'ils rêvèrent ensemble de sauver et peut-être d'exalter un jour la vieille langue et les vieilles traditions de la Provence.

Dans ce but, et pour obéir à sa vocation de poète, il publia, dès 1847, ses premiers vers: *li Margarideto* (les Pâquerettes).

Devenu libraire et chef de la petite maison d'Avignon qui devait être la célèbre librairie Roumanille, centre encore aujourd'hui de toutes les publications félibréennes, il groupa autour de lui et dans l'anthologie *Li Prouvençalo* (les Poésies Provençales) les vieux patoisants comme Gaut, Crousillat, etc., et les sept jeunes rénovateurs qui, à Font-Ségugne, devaient fonder le Félibrige et publier le fameux *Armana Prouvençau* (l'Almanach Provençal) dont le succès s'est toujours accru.

En 1863, il épousa la félibresse Rose-Anaïs Gras, sœur du grand félibre Félix Gras, qu'il avait couronné lui-même aux Jeux Floraux de Sainte-Anne d'Apt (1862) et qui, aujourd'hui encore, dirige avec ses enfants la librairie Roumanille.

Ses poésies: *li Margarideto*, *li Nouvé* (les Noël's), *li Sounjarello* (les Rêveuses), *li Flour de Sauvi* (les Fleurs de Saugé), sont réunies aujourd'hui sous le titre *lis Oubreto en Vers* (les Petites Œuvres en Vers).

Catholique convaincu et royaliste fervent, il publia divers pamphlets ardents ou joyeux: *Un Rouge em' un Blanc* (Un Rouge et un Blanc), *li Club* (les Clubs), *Fau i ana* (Il faut y aller), *lis Entarro-Chin* (les Enterre-Chiens), qui, avec d'autres belles proses: *li Capelan* (les Prêtres), *Quand devès fau paga* (Quand vous devez il faut payer), étude de mœurs avignonnaises, ont été réunies depuis sous le titre: *lis Oubreto en proso* (les Petites Œuvres en Prose).

Mais la partie la plus populaire et la plus justement appréciée de son œuvre, ce sont les contes que, sous la signature *Lou Cascarelet* (le Bavard), il publia pendant trente-sept ans dans l'*Almanach Provençal*. Traduits par Pontmartin, Paul Arène et Alphonse Daudet, comme le célèbre *Curé de Cucugnan*, ils ont été aussi réunis en volume sous le titre: *li Conte Prouvençau e li Cascareleto* (les Contes Provençaux et les Bavardages). Ces contes, au point de vue de l'esprit et de la gaieté, sont très représentatifs du premier Félibrige, qui, avec Roumanille, Achille Mir, Roumieux, Chastanet, etc., a traduit à merveille les joyeuses galéjades populaires du Midi.

Chevalier de la Légion d'Honneur en 1874, majoral en 1876, et second capoulié, Joseph Roumanille rendit sa belle âme à Dieu le 24 mai 1891 à Avignon, où les Félibres lui ont élevé un buste.

### ŒUVRES:

*Li Prouvençalo*, 1852 (Seguin, Avignon). — *Lis Oubreto en vers* (avec étude biographique, par Paul Mariéton), ouvrage contenant: *li Margarideto*, 1847; *li Sounjarello*, 1851; *li Nouvé*; *li Flour de Sauvi*; *la Part de Dieu*, 1853; *la Campano Mountado*, 1857 (Roumanille, Avignon, prix: 3 fr. 50). — *Lis Oubreto en Proso*, anthologie (même éditeur, prix: 5 fr.). *li Conte Prouvençau e li Cascareleto*, (même éditeur, prix: 3 fr. 50).

### MOUNTE VOLE MOURI

*A ma maire, Pierretto de Piquet.*

Dins un mas que s'escound au mitan di poumié,  
Un bèu matin, au tèms dis iero,  
Sièu na d'un jardinié' mé d'uno jardiniero,  
Dins li jardin de Sant-Roumié.

De sèt pauris enfant venguère lou proumié...  
Aqui ma maire, à la testiero  
De ma brèssò, souvènt vihavo de niue 'ntiero  
Soun pichot malaut que dourmié.

Aro, autour de moun mas, tout ris, tout reverdejo;  
Liuen de soun nis de flour souspiro e voulastrejo  
L'auceloun que s'es enana!

Vous n'en pregue, o moun Diéu! que vosto man benido,  
Quand aurai proun begu l'amarun de la vido,  
Sarre mis iue mounte siéu na.

1847. (Li Margarideto.)

## QUAND LA ROSO EI FLOURIDO

— Quand la roso èi flourido  
Fau que siegue culido...  
Ah! Ah!  
Couifo-me bèn, Dideto,  
Lanla!  
E siegues pas pateto.

D'aut! d'aut! tambourin,  
Boutas-vous en trin!

Despachen-nous, Gatouno,  
Mete-me ma courouno.  
Ah! Ah!  
Vai lèu vèire, Melìo,  
Lanla!  
Se lou curat s'abiho.

D'aut! d'aut! tambourin,  
Boutas-vous en trin!

Coume atroves, Nourado,  
La crous que m'a dounado?  
Ah! Ah!  
Ah! que vai èstre bello,  
Lanla!  
Su'n fichu de dentello!

D'aut! d'aut! tambourin,  
Boutas-vous en trin!

— Lou capèu sus l'auriho,  
Lou nòvi vers sa mîo,  
Ah! Ah!  
Vèn, e se fan bouqueto,  
Lanla!  
E pièi uno babeto...

D'aut! d'aut! tambourin,  
Boutas-vous en trin!

Contro la chaminèio,  
La grand, urouso vièio,  
Ah! Ah!  
Tout en disènt sis ouro,  
Lanla!  
De joio ris e plouro.

D'aut! d'aut! tambourin,

Boutas-vous en trin!

An atuba li cierge  
A l'autar de la Vierge,  
Ah! Ah!  
Ah! parten pèr la messo,  
Lanla!...  
Que la novio es bèn messo...

D'aut! d'aut! tambourin,  
Boutas-vous en trin!

(Li Sounjarello, V.)

## LA CROUS DE L'ENFANT JEUSE

Ai! Ai! Moun Diéu! lou pichot plouro;  
Lou pichot plouro, es desoula;  
Fai tintèino i'a mai d'uno ouro.  
La maire pòu plus l'assoula.

Mai qu'as que te fas tant plouraire?  
Moun bèl agnèu de paradis,  
Que vos? Ame dounc plus ta maire,  
Qu'escoutes pas ço que te dis?

E sant Jousè, dins la boutigo,  
Fustejavo: èro soun mestié.  
Sa resso n'a pas l'enterigo,  
Es tout en aigo, lou fustié.

Vesènt, lou baile, que Mariò  
En van tintourlavo soun fiéu:  
— Pèr l'assoula, laissez, ma mè!  
Lou farai travaia' mé iéu.

E l'enfant ris: e vers soun paire  
Vèn, e fustèjon tóuti dous...  
— Jeuse, de qu'as tant gau de faire?  
Es uno crous! es uno crous!...

Ai! Ai, moun Diéu! la Vierge plouro;  
Soun cor de maire es desoula:  
Vèi deja la Crous que s'aubouro,  
E soun fiéu que i'èi clavela!

1858. (Li Flour de Sauvi. Li Nouvè, II.)

## NOSTRO-DAMO D'AFRICO

Jeuse, lou Fiéu de Diéu, au tèmples presicavo,  
Emé de parabolos ensignavo la lèi;  
Atendrissié li jouine, estounavo li vièi  
E tout lou mounde l'escoutavo.

Es escri qu'uno véuso, enterin que parlavo,  
Crentouso, vèn au trounc. Touto mesquino qu'èi,

Fai soun doun d'uno man que lou bon Diéu belavo,  
E regardo se res la vèi...

Marò, o de la mar meravihouso estello,  
T'aubouran en Africo uno santo capello  
Ounte lusiras niuech e jour.

Coume à Jeuse agradè la véuso, o bono Maire!  
T'agradèsson mi vers, denié de moun amour,  
Oumage dóu paure troubaire!

1859. (Li Flour de Sauvi.)

## SALUDACIOUN A D. VICTOR BALAGUER ET A D. MANUEL Y FONTANALS, FELIBRE CATALAN

Aro, moun Diéu, pode mouri,  
Aro, o bonur! qu'ai vist flouri  
L'aubre que plantère en Prouvènço,  
E que m'avès douna, moun Diéu, pèr recompènso,  
De vèire, à soun entour, Prouvençau, Catalan,  
Bèus enfant de la memo maire,  
Se recounèisse fraire, e la man dins la man,  
Canta'nsèn e s'ama coume s'amon de fraire!

Grand aubre felibren, aro t'ai vist flouri:  
Eh bèn! aro, o moun Diéu! aro pode mouri!

1861. (Li Flour de Sauvi.)

## FREDERIC MISTRAL

**Le grand poète de la Renaissance méridionale est né le 8 septembre 1830, au mas du Juge, à Maillane (Bouches-du-Rhône), des secondes noces de Maître François Mistral, alors âgé de cinquante-cinq ans, et de la jeune et belle Adélaïde Poulinet. Après avoir fait beaucoup l'école buissonnière, on le mit en pension d'abord à l'ancien couvent de Saint-Michel de Frigolet, puis en Avignon, chez M. Millet et chez M. Dupuy. C'est là qu'il eut Roumanille pour maître d'études.**

Le bon surveillant le surprit un jour en train de traduire en vers provençaux les psaumes de la Pénitence. Loin de s'en fâcher, comme bien on pense, il lui récita ses propres œuvres, et ils devinrent intimes. Un autre élève se mêlait à leurs rêves et à leurs travaux: c'était Anselme Mathieu, dont nous parlons plus loin.

Une fois bachelier, Frédéric Mistral revint au mas du Juge et y passa une année d'attente et d'indécisions: pour y couper court, on l'envoya à Aix, où il fit ses études de droit (1848-1851). Il y retrouva Anselme Mathieu, et ses idées se précisèrent absolument. Il composa quelques poésies qui devaient paraître dans la petite anthologie de Roumanille, li Prouvençalo (1852). De retour au mas, il commença Mirèio.

Pendant ce temps, la Provence s'agitait. Un vif mouvement provincialiste s'y manifestait de toutes parts. Le 29 août 1852, eut lieu à Arles une réunion d'écrivains provençaux, présidée par le Dr d'Astros et à laquelle prirent part notamment Mistral, Roumanille, Aubanel et Anselme Mathieu; les Nîmois Reboul

et Jules Canonge envoyèrent leur sympathie. L'année suivante, nouveau Congrès à Aix, et, en 1854, le Félibrige sortit naturellement de ces patients efforts.

On sait le rôle prépondérant que Mistral joua, dès le début, dans toutes ces réunions. Il trouva le mot félibre, il vit tout de suite la grandeur de l'œuvre à poursuivre. Dès 1855, il apparaissait dans l'Armana Prouvençau où il a collaboré souvent et avec quel charme! sous le pseudonyme de Gui de Mount-Pavoun.

Cette même année, ayant perdu son père, il se retirait avec sa mère dans la maison de Maillane qu'il n'a plus quittée. C'est là qu'il acheva Mirèio.

On sait comment Adolphe Dumas, chargé par M. Fortoul, ministre de l'Instruction publique, de recueillir les chants populaires de la Provence, s'adressa à Mistral et connut le manuscrit de Mirèio; comment il en fut enthousiasmé, et comment il l'annonça à toute la critique parisienne. Sur ses sollicitations, Mistral vint à Paris, avec Ludovic Legré, et fut présenté à Lamartine.

Le 2 février 1859, le poème illustre parut chez Seguin et Roumanille, à Avignon. Toute la presse provençale le salua avec transport. Le 12 mars, Roumanille, Aubanel et Mistral furent conviés à une grande fête à Nîmes où le vieux Reboul leur remit des couronnes, et leur adressa de sages conseils provincialistes qu'ils suivirent toute leur vie.

La critique parisienne corrobora les éloges de la Provence. Pendant le second voyage de Mistral à Paris (printemps de 1859), les articles se succédèrent, venant de Lamartine, Barbey d'Aureville, de Pontmartin, Guttinguer, etc. Et Mireille commença, dès l'année même, à faire le tour du monde.

Le poète aurait pu se laisser griser par cette gloire: il n'en fut rien. Il rentra dans son village, et continua sa vie laborieuse, modeste et admirable.

En 1867, paraît Calendau (Calendal), où la langue provençale se montre capable de s'élever au-dessus du genre pastoral et d'aborder victorieusement l'épopée. D'ailleurs ici, les ambitions félibréennes s'affirment: Calendal, le petit pêcheur d'anchois, qui délivre la fée Estérelle, c'est le symbole des provinces méridionales reconquérant leur vie traditionnelle, grâce au Félibrige. A la même époque, les fêtes catalano-provençales de Barcelone et de Saint-Rémy rapprochèrent les félibres de leurs frères de Catalogne, et Mistral composa la Coupo Santo, dont on trouvera le texte plus loin. Cette pièce, inspirée de la coupe symbolique envoyée par les Catalans, est devenue le chant officiel du Félibrige: elle est écrite sur le rythme grandiose d'un vieux Noël de Saboly, et produit l'effet le plus impressionnant.

Depuis cette époque, la vie de Mistral a continué à se mêler étroitement à la vie de son œuvre: en 1875, paraissent les Isles d'or (les Îles d'or, ainsi nommées du sobriquet des îles d'Hyères), recueil des poésies que le Maître a parsemées le long de sa route magnifique; en 1884, c'est Nerto (Nerte), idylle tout imprégnée de la saveur des cours d'amour, et qui suffirait à elle seule à immortaliser un poète, la même année, au milieu des Cigaliers et des Félibres de Paris, Mistral célébra à Sceaux le quatrième centenaire de la réunion de la France et de la Provence, en 1890, c'est la Rèino Jano (la Reine Jeanne), tragédie qui n'a jamais été jouée et qui, sous un nouvel aspect, exalte le pays natal; en 1897, c'est Lou Rose, le poème du Rhône, écrit en vers libres, qui révèle encore des qualités inédites de souplesse, d'originalité, d'harmonie; en 1906, enfin, ce sont ces merveilleux souvenirs en prose: Moun Espelido, Memòri e Raconte (Mes origines, Mémoires et Récits), où le Maître a narré avec une simplicité, un esprit et une émotion incomparables l'histoire de sa jeunesse.

Il ne faut pas oublier que Mistral n'est pas seulement un grand poète: organisateur, diplomate, politique à larges vues d'ensemble, il est aussi un savant. Son Trésor dóu Felibrige, immense et complet recueil de la langue d'oc, a excité l'admiration de tout le monde intellectuel, et l'Institut lui a accordé un prix de 10,000 francs. On sait qu'en 1904 le prix Nobel lui a été aussi décerné.

Ces prix, il en a employé le montant à la propagande félibréenne, d'abord au journal l'Aiòli, ensuite au Museon Arlaten (Musée Arlésien), où, depuis 1898, il réunit tout ce qui se rattache à la vie familière, aux coutumes, aux mœurs de la Provence et au Félibrige. Cette année (1909), ce musée va être transporté dans un des vieux palais d'Arles.

Les grandes assemblées méridionales, le cinquième centenaire de Pétrarque (1874), les Fêtes latines de Montpellier (1878), la Fèsto Vierginenco (la Fête des Jeunes Filles), les cinquantièmes du Félibrige (1904) et de Mirèio (1909) ont été, pour Mistral, l'occasion d'éclatants triomphes.

Du fond de son jardin de Maillane, entouré des soins fidèles et éclairés de son admirable compagne, Dona Maria Mistralenco, le poète demeuré toujours jeune, portant sur sa personne un reflet d'immortalité, domine la poésie contemporaine. On ne saurait assez souhaiter que, de plus en plus, les jeunes générations se tournent vers son œuvre et viennent s'abreuver aux sources éternelles qu'elle a miraculeusement rouvertes. Le patriarche de Maillane, à cette heure de désarroi et d'inquiétude est le maître par excellence de toutes les leçons de vie et nulle voix, avec plus d'autorité que la sienne, n'enseigne l'ordre, la simplicité, le travail, la vertu et la beauté.

ŒUVRES:

Nous ne pouvons indiquer ici toutes les éditions successives de l'œuvre de Mistral, ni les publications de luxe dont elles ont été l'occasion; nous mentionnons simplement les éditions les plus courantes: Mirèio (Charpentier, Paris, prix: 3 fr. 50). — Mirèio (Lemerre, Paris prix: 6 francs). — Calendau (même éditeur, même prix). — (Nerto, Id., Ibid.). — La Rèino Jano (Id., Ibid.). — Lis Isclo d'Or (Id., Ibid.). — Lou Poeme dóu Rose (Id., Ibid.). — Lou Tresor dóu Felibrige (Champion, Paris, 2 vol. prix: 100 fr.). — Moun Espelido, Memòri e Raconte (Plon, Paris, 5 francs).

## LA COUMUNIOUN DI SANT

Davalavo, en beissant lis iue,  
Dis escalié de Sant-Trefume;  
Ero à l'intrado de la niue,  
Di Vèspro amoussavon li lume.  
Li Sant de pèiro dóu pourtau,  
Coume passavo, la signèron,  
E de la glèiso à soun oustau  
Emé lis iue l'acoumpagnèron.

Car èro bravo que-noun-sai,  
E jouino e bello, se pòu dire;  
E dins la glèiso res bessai  
L'avié visto parla vo rire;  
Mai quand l'ourgueno restoutis  
E que li saume se cantavon,  
Se cresié d'èstre en Paradis  
E que lis Ange la pourtavon!

Li Sant de pèiro, en la vesènt  
Sourti de-longo la darriero  
Souto lou porge trelusènt  
E se gandi dins la carriero,  
Li Sant de pèiro amistadous  
Avien pres la chatouno en gràci;  
E quand, la niue, lou tèms es dous,  
Parlavon d'elo dins l'espàci.

— La vourriéu vèire deveni,  
Disié sant Jan, moungeto blanco,  
Car lou mounde es achavani,  
E li couvènt soun de calanco.

Sant Trefume diguè: — Segur!  
Mai, n'ai besoun, iéu, dins moun tèmple,  
Car fau de lume dins l'escur  
E dins lou mounde fau d'eisèmples.

— Fraire, diguè sant Ounourat,  
Aniue, s'en-cop la luno douno  
Subre li lono e dins li prat,  
Descendren de nòsti coulouno,  
Car es Toussant: en noste ounour  
La santo tauilo sara messo...  
A miejo-niue, Noste-Segnour  
Is Aliscamp dira la messo.

— Se me cresès, diguè sant Lu,  
Ié menaren la vierginello;  
Ié pourgiren un mantèu blu  
Em'uno raubo blanquinello.

E coume an di, li quatre Sant  
Tau que l'aureto s'enanèron;  
E de la chatouno, en passant,  
Prenguèron l'amo e la menèron.

Mai l'endeman de bon matin  
La bello fiho s'es levado...  
E parlo en tóuti d'un festin  
Ounte pèr soungé s'es trovado:  
Dis que lis Ange èron en l'èr,  
Qu'is Aliscamp taulo èro messo,  
Que sant Trefume èro lou clerc  
E que lou Crist disié la messo.  
En Arle, abriéu 1858.  
(Lis Isclo d'Or, li Pantai.)

## MAGALI

O Magali, ma tant amado,  
Mete la tèssto au fenestroun!  
Escouto un pau aquesto aubado  
De tambourin e de viouloun.

Es plen d'estello, aperamount.  
L'auro es toumbado,  
Mai lis estello paliran,  
Quand te veiran!

— Pas mai que dóu murmur di broundo  
De toun aubado iéu fau cas!  
Mai iéu m'envau dins la mar bloundo  
Me faire anguielo de roucas.

O Magali, se tu te fas  
Lou pèis de l'oundo,  
Iéu, lou pescaire me farai,  
Te pescarai!

— Oh! mai, se tu te fas pescaire,  
Ti vertoulet quand jitaras,  
Iéu me farai l'aucèu voulaire,  
M'envoularai dins li campas.

— O Magali, se tu te fas  
L'aucèu de l'aire,  
Iéu, lou cassaire me farai,  
Te cassarai.

— I perdigau, i bouscarido,  
Se vènes, tu, cala ti las,  
Iéu me farai l'erbo flourido  
E m'escoundrai dins li pradas.

— O Magali, se tu te fas  
La margarido  
Iéu, l'aigo lindo me farai,  
T'arrousarai.

— Se tu te fas l'eigueto lindo,  
Iéu me farai lou nivoulas,  
E lèu m'enanarai ansindo  
A l'Americo, perabas!

— O Magali, se tu t'envas  
Alin is Indo,  
L'auro de mar iéu me farai,  
Te pourtarai.

— Se tu te fas la marinado,  
Iéu fugirai d'un autre las:  
Iéu me farai l'escandihado  
Dóu grand soulèu que found lou glas!

— O Magali, se tu te fas  
La souleiado,  
Lou verd limbert iéu me farai  
E te béurai!

— Se tu te rèndes l'alabreno  
Que se rescound dins lou bartas,  
Iéu me rendrai la luno pleno  
Que dins la niue fai lume i masc!

— O Magali, se tu te fas  
Luno sereno,  
Iéu, bello nèblo me farai,  
T'acatarai.

— Mai, se la nèblo m'enmantello,  
Tu, pèr acò, noun me tendras;  
Iéu, bello roso vierginello,  
M'espandirai dins l'epinas!

— O Magali, se tu te fas  
La roso bello,  
Lou parpaioun iéu me farai,  
Te beisarai.

— Vai, calignaire, curre, curre!  
Jamai, jamai m'agantaras.  
Iéu, de la rusco d'un grand roure  
Me vestirai dins lou bouscas.

— O Magali, se tu te fas  
L'aubre di mourre,  
Iéu lou clot d'èurre me farai,  
T'embrassarai!

— Se me vos prene à la brasseto,  
Rèn qu'un vièi chaine arraparas...  
Iéu me farai blanco moungeto  
Dóu mounastié dóu grand Sant Blas!

— O Magali, se tu te fas  
Mounjo blanqueto,  
Iéu, capelan, counfessarai  
E t'ausirai!

— Se dóu couvènt passes li porto,  
Tóuti li mounjo trouveras  
Qu'à moun entour saran pèr orto,  
Car en susàri me veiras!

— O Magali, se tu te fas  
La pauro morto,  
Adounc la terro me farai,  
Aqui t'aurai!

— Aro coumence enfin de crèire  
Que noun me parles en risènt:  
Vaqui moun aneloun de vèire  
Pèr souvenènço, o bèu jouvènt!

— O Magali, me fas de bèn!...  
Mai tre te vèire,  
Vé lis estello, o Magali,  
Coume an pali!

(Mirèio, cant III.)

## LI SANTO MARIO A MIREIO

Assolo-te, pauro Mirèio:  
Sian li Mario de Judèio!  
Assolo-te, fasien, sian li Santo di Baus!  
Assolo-te! Sian li patrouno  
De la barqueto, qu'envirouno  
Lou trigos de la mar ferouno,  
E la mar, quand nous vèi, retoumbo lèu à paus!

Mai que ta visto amount s'estaque!  
Veses lou camin de Sant Jaque?  
Adès i'erian ensèn, alin de l'autre bout;  
Regardavian, dins lis estello,  
Li proucessioun que van, fidèlo,  
En roumavage à Coumpoustello  
Prega, sus soun toumbèu, noste fiéu e nebout.

E'scoutavian li letanò...  
E lou murmur di fountàni  
Lou balans di campano e lou declin dóu jour,  
E li roumiéu pèr la campagno,  
Tout rendié glòri, de coumpagno,  
A l'Apoustòli de l'Espagno,  
Noste fiéu e nebout, Sant Jaque lou Majour.

E, benurouso de la glòri  
Que remountavo à sa memòri,  
Sus lou front di roumiéu mandavian lou bagnun  
Dóu serenau, e dedins l'amo  
Ié vujavian joio e calamo.  
Pougnènt coume de jit de flamo,  
Es alor que vers nautre an mounta ti plagnun.

O chatouno! ta fe's di grando;  
Mai que nous peson ti demando!

Vos béure, dessonado, i font de l'amour pur!  
Dessenado, avans qu'èstre morto,  
Vos assaja la vido forto  
Que dins Diéu meme nous tresporto!  
Dempieù quouro as avau rescountra lou bonur?

L'as vist dins l'ome riche? Gounfle,  
Estalouira dins soun triounfle,  
Nègo Diéu dins soun cor e tèn tout lou camin;  
Mai, quand es plen, toumbo l'iruge:  
E que fara de soun gounfluge,  
Quand se veira davans lou Juge  
Que dins Jerusalèn intravo su'n saumin?

L'as vist au front de la jacudo,  
Quand de soun la, touto esmougudo,  
Porge lou proumié rai à soun enfantounet?  
I'a proun d'uno malo tetado:  
E, sus la brèssu descatoado,  
Regardo-la, despoutentado,  
Que poutounejo mort soun paure pichounet!

L'as vist au front de la novieto,  
Quand, plan-planet, dins la draieto  
Caminavo à la glèiso emé soun nòvi?... Vai,  
Pèr lou parèu que lou chaupino,  
Aquéu draïou a mai d'espino  
Que l'agrenas de la champino,  
Car tout n'es eilavau qu'esprovo e long travail!

E'ilavau l'oundo la pu claro,  
Quand l'as begudo, vèn amaro;  
Eilavau nais lou verme emé lou fru nouvèu,  
E tout degruno, e tout se gasto...  
As bèu chausi sus la banasto:  
L'arange, tant dous à la tasto,  
A la longo dóu tèms vendra coume de fèu!

E tau, te sèmblo que respiron,  
Dins voste mounde, que souspiron!...  
Mai quau sara'nvejous de béure à-n-un sourgènt  
Que noun s'agoute e se courroumpe,  
En soufrissènt, que se lou croumpe!  
Fau que la pèiro en tros se roumpe,  
Se voulès n'en tira la paiolo d'argènt.

Urous adounc quau pren li peno  
E quau en bèn fasènt s'abeno;  
E quau plouro en vesènt ploura lis autre; e quau  
Trais lou mantèu de sis espalo  
Sus la pauriho nuso e palo;  
E quau'mé l'umble se rebalo  
E pèr l'afrejouli fai lampa soun fougau!

E lou grand mot que l'ome óublido,  
Veleici: la mort es la vido!  
E li simple, e li bon, e li dous, benura!  
Emé l'aflat d'un vènt sutile,  
Amount s'envouleran tranquile,  
E quitaran, blanc coume d'île,

Un mounde ounte li Sant soun de-longo aqueira!

Tambèn, oh! se vesiés, Mirèio,  
Pereiçamout de l'empirèio,  
Coume voste univers nous parèis marridoun,  
E folo e pleno de misèri  
Vòstis ardour pèr la matèri  
E vòsti pòu dóu cementèri!  
O, pauro! belariés la mort e lou perdoun!

Mai de davans que lou bla'spigue,  
En terro fau que rebouligue!  
Es la lèi... Emai nautre, avans d'avé de rai,  
Avèn begu l'aigre abéurage;  
E pèr enfin que toun courage  
Prengue d'alèn, de noste viage  
Voulèn te racounta lis àrsi e lis esfrai.  
(Mirèio, cant X.)

## I TROUBAIRE CATALAN

*No pot estimar sa naciô, qui no estima sa provincia.*

MILA Y FONTANALS.

I

Fraire de Catalougno, escoutas! Nous an di  
Que fasia peralin reviéure e resplendi  
Un di rampau de nosto lengo:  
Fraire, que lou bèu tèms escampe si blasin  
Sus lis óulivo e li rasin  
De vòsti champ, colo e valengo!

Dóu Comte Berenguié, fraire, bèn nous souvèn,  
Quand de la Catalougno adu pèr un bon vènt,  
Emé si velo blanquinello  
Intrè dins noste Rose, e reçaupè la man  
E la courouno e li diamant  
De la princesso Doucinello.

Prouvènço e Catalougno, unido pèr l'amour,  
Mesclèron soun parla, si coustumo e si mour;  
E quand avian dins Magalouno,  
Quand avian dins Marsiho, à-z-Ais, en Avignoun,  
Quauco bèuta de grand renom,  
N'en parlavias à Barcilouno.

Cènt an li Catalan, cènt an li Prouvençau,  
Se partejèron l'aigo e lou pan e la sau:  
E (que Paris noun s'escalustre!)  
Jamai la Catalougno en glòri mountè mai,  
E tu, Prouvènço, plus jamai  
As agu siècle tant illustre!

Li Troubaire, e degun lis a vincu despièi, —  
A la barbo di clergue, à l'auriho di rèi  
Aussant la lengo poupulàri,  
Cantavon, amoureux, cantavon libramen

D'un moundo nòu l'avenimen  
E lou mesprés di vièis esglàri.

Alor i'avié de pitre e d'aspre nouvelun:  
La republico d'Arle, au founs de si palun,  
Arresounavo l'empeire;  
Aquelo de Marsiho, en plen age féudau,  
Moustravo escri sus soun lindau:  
Tóuti lis ome soun de frairo.

Alor, d'eilamoundaut, quand Simoun de Mount-Fort,  
Pèr la glòri de Diéu e la lèi dóu plus fort,  
Descaussanavo la Crousado,  
E que li courpatas, abrasama de fam,  
Voulastrejavon, estrifant  
Lou nis, la maire e la nisado;

Tarascoun, e Bèu-Caire, e Toulouso, e Beziés,  
Fasènt bàrri de car, Prouvènco, li vesiés,  
Li vesiés bouie e courre is armo  
E pèr la liberta peri tóuti counsènt...  
Aro, nous agroumoullissèn  
Davans la caro d'un gendarmo!

Segur, i'avié de chaple à grand cop de destrau,  
E la lucho de-longo, e pertout plago e trau;  
Mai lou fiò caufò, se devoro!  
Alor avian de Conse, e de grand ciéutadin  
Que, quand sentien lou dre dedin,  
Sabien leissa lou rèi deforo.

Fuguessias rèi de Franço o Louis Vue voste noum,  
E cènt milo Crousa vosto armado, Avignoun  
A si pourtau metié la tanco.  
La vilo èro esclapado, èro espoutido à plat...  
Mai noste libre COUNSULAT  
Avié fa tèsto à l'armo blanco.

De Pèire d'Aragoun, fraire, bèn nous souvèn:  
Segui di Catalan, venguè coume lou vènt,  
Brandant sa lanço bèn pounchudo.  
Lou noumbre e lou malastre aclapon lou bon dre:  
Davans li bàrri de Muret  
Soun tóuti mort à nosto ajudò!

Tambèn, coume lou clergue emé lou capelan,  
Despièi, lou Prouvençau respond au Catalan  
A travès l'oundo que souspiro;  
A travès de la mar, tambèn, i'a de moumen,  
Vers Barcilouno tendramen  
Barcilouneto se reviro.

## II

Dis Aup i Pirenèu, e la man dins la man,  
Troubaire, aubouren dounc lou vièi parla rouman!  
Acò's lou signe de famiho,  
Acò's lou sacramen qu'is àvi joun li fiéu,  
L'ome à la terro! Acò's lou fiéu  
Que tèn lou nis dins la ramiho.

Intrepide gardian de noste parla gènt,  
Garden-lou franc e pur e clar coume l'argènt,  
Car tout un pople aqui s'abéuro;  
Car, de mourre-bourdoun qu'un pople toumbe esclau,  
Se tèn sa lengo, tèn la clau  
Que di cadeno lou deliéuro.

Fraire de Catalougno, à Diéu sias! — Nous an di  
Que fasias peralin reviéure e resplendi  
Un di rampau de nosto lengo:  
Fraire, que lou bon Diéu escampe si blasin  
Sus lis óulivo e li rasin  
De vòsti champ, colo e valengo!

Avoust 1861. (Lis Isclo d'or, li Serventés.)

## LA COUNTESSO

*Morta diuhen qu'es, mès jo la crech viva.*  
V. BALAGUER.

I

Sabe iéu uno Countesso  
Qu'es dóu sang emperiau:  
En bèuta coume en autesso  
Cren degun ni liuen ni aut;  
E pamens uno tristesso  
De sis iue nèblo l'uiaiu.

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulrien segui!

Elo avié cènt vilo forto,  
Elo avié vint port de mar;  
L'óulivié davans sa porto  
Oumbrejavo, dous e clar;  
E tout fru que terro porto  
Ero en flour dins soun relarg.

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulrien segui!

Pèr l'araire e pèr l'eissado  
Elo avié de plan de Diéu  
E de colo ennevassado  
Pèr se refresca, l'estiéu,  
D'un grand flume l'arroujado,  
D'un grand vènt lou soufle viéu.

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulrien segui!

Elo avié pèr sa courouno  
Blad, óulivo emai rasin;  
Avié de tauro ferouno  
E de chivau sarrasin;

E poudié, fièro barouno,  
Se passa de si vesin.

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulien segui!

Tout lou jour cansounejavo,  
Au balcon, sa bello imour;  
E cadun barbelejavo  
De n'ausi quauco rumour,  
Car sa voues èro tant siavo  
Que fasié mouri d'amour.

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulien segui!

Li troubaire, se devino,  
Ié fasié grand coumpagnié;  
Li fringaire à la plouvino  
L'esperavon, matinié;  
Mai, coume èro perlo fino,  
Carivèndo se tenié.

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulien segui!

Sèmpe pourtavo uno raubo  
Facho de rai de soulèu;  
Quau voulié counèisse l'aubo,  
Vers la bello courrié lèu;  
Mai uno ombro aro nous raubo  
La figuro e lou tablèu.

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulien segui!

## II

Car sa sorre, sa sourraastro,  
Pèr eireta de soun bèn,  
L'a clavado dins li clastro,  
Dins li clastro d'un couvènt  
Qu'es barra coume uno mastro  
D'un Avènt à l'autre Avènt.

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulien segui!

Aqui jouino emai carcano  
Soun vestido egalamen  
D'un plechoun de blanco lano  
E d'un negre abihamen;  
Aqui la memo campano  
Règlo tout coumunamen.

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulien segui!

Aqui, plus de cansouneto,  
Mai de-longo lou missau;

Plus de voues galoio e neto,  
Mai silènci universau:  
Rèn que de cato-faneto  
O de vièio à tres queissau.

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulien suivi!

Bloundo espigo de tousello,  
Garo lou voulame tort!  
A la noblo damisello  
Canton li Vèspro de mort;  
E'm'acò l'on ié cisello  
Sa cabeladuro d'or.

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulien suivi!

Or, la sorre que l'embarro  
Segnourejo d'enterin;  
E d'envejo, la barbaro,  
I'a'sclapa si tambourin  
E de si vergié s'empair  
E ié vendémio si rin.

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulien suivi!

E la fai passa pèr morto,  
Sèns poudé ié maucoura  
Si fringaire, que pèr orto  
Aro van, despoudera...  
E ié laisso en quauco sorto  
Que si bèus iue pèr ploura.

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulien suivi!

Aquéli qu'an la memòri,  
Aquéli qu'an lou cor aut,  
Aquéli que dins sa bòri  
Sènton giscla lou mistrau,  
Aquéli qu'amon la glòri,  
Li valènt, li majourau,

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulien suivi!

En cridant: Arrasso! Arrasso!  
Zóu! li vièi e li jouvènt,  
Partirian tóutis en raço  
Emé la bandiero au vènt,  
Partirian coume uno aurasso  
Pèr creba lou grand couvènt!

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulien suivi!

E demoulirian li clastro  
Ounte plouro jour-e-niue,

Ounte jour-e-niue s'encastro  
La moungeto di bèus iue...  
Mau-despié de la sourrastro,  
Metrian tout en dès-e-vue!

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulien segui!

Penjarian pièi l'abadesso  
I grasiho d'alentour,  
E dirian à la Countesso:  
— Reparèisse, o resplendour!  
Foro, foro la tristesso!  
Vivo, vivo la baudour!

Ah! se me sabien entendre!  
Ah! se me voulien segui!

22 d'avoust 1866.  
(Lis Isclo d'or, li Serventés.)

## ENVOUCACIOUN

Iéu, d'uno chato enamourado  
Aro qu'ai di la mau-parado,  
Cantarai, se Diéu vòu, un enfant de Cassis,  
Un simple pescaire d'anchoio  
Qu'emé soun gàubi e'mé sa voio  
Dóu pur amour gagnè li joio,  
L'empèri, lou trelus. — Amo de moun païs,

Tu que dardaies, manifèsto,  
E dins sa lengo e dins sa gèsto,  
Quand li baroun picard, alemand, bourguignoun,  
Sarravon Toulouso e Bèu-Caire,  
Tu qu'empurères de tout caire  
Contro li négri cavaucaire  
Lis ome de Marsiho e li fiéu d'Avignoun;

Pèr la grandour di remembranço  
Tu que nous sauves l'esperanço;  
Tu que dins la jouinesso, e plus caud e plus bèu,  
Mau-grat la mort e l'aclapaire,  
Fas regreia lou sang di paire;  
Tu qu'inspirant li dous troubaire,  
Fas pièi mistraleja la voues de Mirabèu;

Car lis oundado seculàri  
E si tempèsto e sis esglàri  
An bèu mescla li pople, escafa li counfin,  
La terro maire, la Naturo,  
Nourris toujours sa pourtaduro  
Dóu meme la: sa poussu duro  
Toujour à l'ólivié dounara l'òli fin;

Amo de-longo renadivo,  
Amo jouiouso e fièro e vivo,  
Qu'endihs dins lou brut dóu Rose e dóu Rousau!

Amo di séuvo armouniouso  
E di calanco souleiouso,  
De la patriò amo piouso,  
T'apelle! Encarno-te dins mi vers prouvençau!

(Calendau, cant I.)

## LA COUPO

Prouvençau, veici la Coupo  
Que nous vèn di Catalan:  
A-de-rèng beguen en troupo  
Lou vin pur de noste plant!

Coupo santo  
E versanto,  
Vuejo à plen bor,  
Vuejo abord  
Lis estrambord  
E l'enavans di fort!

D'un vièi pople fièr e libre  
Sian bessai la finicioun;  
E, se toumbon li Felibre,  
Toumbara nosto nacioun.

Coupo santo...

D'uno raço que regreio  
Sian bessai li proumié gréu;  
Sian bessai de la patriò  
Li cepoun emai li priéu.

Coupo santo...

Vuejo-nous lis esperanço  
E li raive dóu jouvènt,  
Dóu passat la remembranço  
E la fe dins l'an que vèn.

Coupo santo...

Vuejo-nous la couneissènço  
Dóu Vèrai emai dóu Bèu,  
E lis àuti jouïssènço  
Que se trufon dóu toumbèu.

Coupo santo...

Vuejo-nous la Pouèsio  
Pèr canta tout ço que viéu,  
Car es elo l'ambrousio  
Que tremudo l'ome en diéu.

Coupo santo...

Pèr la glòri dóu terraire,  
Vautre enfin que sias counsènt,  
Catalan, de liuen, o fraire,

Coumunien tóutis ensèn!

Coupo santo...

Avoust 1867.  
(Lis Isclo d'or, li Cansoun.)

## A LA RAÇO LATINO

*Peço dicho à Mount-Pelié, sus la plaço dóu Peiròu, lou 25 de Mai de 1878.*

Autouro-te, raço latino,  
Souto la capo dóu soulèu!  
Lou rasin brun boui dins la tino,  
Lou vin de Diéu gisclara lèu.

Emé toun péu que se desnouso  
A l'auro santo dóu Tabor,  
Tu siés la raço lumenouso  
Que viéu de joio e d'estrabort;  
Tu siés la raço apoustoulico  
Que sono li campano à brand:  
Tu siés la troumpo que publico  
E siés la man que trais lou gran.

Aubouro te, raço latino, etc.

Ta lengo maire, aquéu grand flume  
Que pèr sèt branco s'expandis,  
Largant l'amour, largant lou lume  
Coume un resson de Paradis,  
Ta lengo d'or, fiho roumano  
Dóu Pople-Rèi, es la cansoun  
Que rediran li bouco umano,  
Tant que lou Verbe aura resoun.

Aubouro-te, raço latino, etc.

Toun sang illustre, de tout caire,  
Pèr la justico a fa rajòu;  
Pereilalin ti navigateur  
Soun ana querre un mounde nòu;  
Au batedis de ta pensado  
As esclapa cènt cop ti rèi...  
Ah! se noun ères divisado,  
Quau poudrié vuei te faire lèi?

Aubouro-te, raço latino, etc.

A la belugo dis estello  
Abrant lou mou de toun flambèu,  
Dintre lou mabre e sus la telo  
As encarna lou subre-bèu.  
De l'art divin siés la patriò  
E touto gràci vèn de tu:  
Siés lou sourgènt de l'alegrò  
E siés l'eterno jouventu!

Aubouro-te, raço latino, etc.

Di formo puro de ti femo  
Li panteon se soun poupla;  
A ti triounfle, à ti lagremo  
Tóuti li cor an barbela;  
Flouris la terro, quand fas flòri;  
De ti foulié cadun vèn fòu;  
E dins l'esclùssi de ta glòri  
Sèmpe lou mounde a pourta dòu.

Aubouro-te, raço latino, etc.

Ta lindo mar, la mar sereno  
Ounte blanquejon li veissèu,  
Friso à ti pèd sa molo areno  
En miraiant l'azur dóu cèu.  
Aquelò mar toujours risènto,  
Diéu l'escampè de soun clarun  
Coume la cencho trelusènto  
Que dèu liga ti pople brun.

Aubouro-te, raço latino, etc.

Sus ti coustiero souleiouso  
Crèis l'óulivié, l'aubre de pas,  
E de la vigno vertuiouso  
S'enourgulisson ti campas:  
Raço latino, en remembranço  
De toun destin sèmpe courous,  
Aubouro-te vers l'esperanço,  
Afrairo-te souto la Crous!

Aubouro-te, raço latino,  
Souto la capo dóu soulèu!  
Lou rasin brun boui dins la tino,  
Lou vin de Diéu gisclara lèu.

(Lis Isclo d'Or, li Serventés.)

## AU MIEJOUR

*Escrí en tèsto dóu Tresor dóu Felibrige.*

Sant Jan, vèngue meissoun, abro si fiò de joio;  
Amount sus l'aigo-vers lou pastre pensatiéu  
En l'ounour dóu païs enausso uno mount-joio  
E marco li pasquié monte a passa l'estiéu.

Emai iéu, en laurant, e quichant moun anchoio,  
Pèr lou noum de Prouvènço ai fa ço que poudiéu;  
E, Diéu de moun pres-fa m'aguènt douna la voio,  
Dins la rego à geinouï vuei rènde gràci à Diéu.

En terro, fin-qu'au sistre, a cava moun araire;  
E lou brounze rouman e l'or dis empepaire  
Treluson au soulèu dintre lou blad que sort...

O pople dóu Miejour, escouto moun arengo:  
Se vos recounquista l'empèri de ta lengo,  
Pèr t'arnesca de nòu pesco en aquéu Tresor.

7 d'òutobre 1878.  
(Lou Tresor dóu Felibrige.)

## ANSELME MATHIEU

Anselme Mathieu, l'un des sept fondateurs, naquit à Château-Neuf-du-Pape en 1829, d'une famille d'humbles cultivateurs qui avaient conservé les vieux us et le vieux parler de Provence.

C'est en 1846 que, dans une pension d'Avignon, il fut, avec Mistral, l'écolier de Roumanille, avant de devenir ensuite, comme l'auteur de Mireille, son élève, son disciple et son ami. Mistral a raconté dans l'Armana prouvençau de 1896 leur commune jeunesse, leurs bonnes parties et leurs espoirs poétiques dans le mas paternel de Château-Neuf où Daudet, Paul Arène, Emmanuel des Essarts et Stéphane Mallarmé venaient s'initier à notre joie de vivre et aux mystères félibréens.

Anselme Mathieu vécut, avec Mistral, Roumanille, Aubanel, toute l'idyllique et glorieuse histoire de Font-Ségugne. Sa jeunesse ardente et passionnée ne se passa qu'à cueillir l'amour et à chanter les brunes filles d'Arles et de Château-Neuf.

De cette époque datent les exquis poèmes de tendresse délicate et voluptueuse, vraies fleurs qu'on dirait détachées de l'anthologie grecque, qui l'ont fait comparer à Catulle et lui ont fait donner le joli titre de Félibre di Poutoun (des Baisers).

Ils ont été réunis et publiés avec préface de Mistral sous le titre la Farandoulo (la Farandole), où la langue de Provence, dit le Maître, danse légère et fraîche comme un vol de mouchérons dans un rayon de soleil.

Ses quelques autres poésies et ses jolis contes populaires parurent dans l'Armana prouvençau et dans lou Prouvençau (le Provençal), journal publié vers 1880 par le comte Christian de Villeneuve-Esclapon. L'œuvre de Mathieu, inédit pour partie, et pour le reste presque épuisé, mériterait d'être réuni et republicé en une édition complète et définitive.

Anselme Mathieu fut proclamé majoral en 1876 (cigalo di Poutoun). A la suite de spéculations malheureuses, il perdit son patrimoine et dut tenir à Avignon l'Hôtel du Louvre, dont il restaura lui-même la salle historique dite des Chevaliers du Temple, salle où se tint (1876) la mémorable assemblée de la Sainte-Estelle, où furent votés les statuts fondamentaux du Félibrige.

Mais comme dans cet hôtel descendaient toujours les félibres et leurs amis, reçus fraternellement, Anselme Mathieu ne fit guère fortune, et ce fut la source d'aventures pittoresques dont le poète payait souvent les frais.

A la mort de sa femme, Anselme, dit Mistral, quitta le métier, disparut de l'horizon et, caché dans ses rêves, s'en retourna vivre à Châteauneuf. Pauvre, humble et discret, mais l'âme illuminée toujours de Sainte-Estelle, il y est mort, aimé de tous et de tous regretté, le 8 février 1895.

En 1897, un monument, œuvre du sculpteur Amy, lui a été élevé par les Félibres, au village natal.

ŒUVRES: LaFarandoulo, 1862 (Bonnet, Avignon, prix: 3 francs).

### A LA ROSO

*La verginella è simile alla rosa.*  
(ARIOSTO: Orl. fur.)

O roso embaumado,  
Se ma bèn amado  
T'a pres ti coulour,  
As de sa bouqueto  
Risènto e fresqueto  
Rauba la sentour.

## (La Farandoulo, lis Aubado, VI.)

AU FELIBRE JOUSE ROUMANIHO  
QUE ME REPRENIE SUS MI POUTOUN

*Bèn es mortz qui d'amor no sènt  
Al cor qualche doussa sabor.*  
BERNAT DE VENTADOUR.

Bèn douço es la pensado  
Bressado  
Sus l'alo de l'amour!  
Liuen de la contro-dire  
E rire  
De iéu, o troubadour,

Déurriés dire à Gatouno:  
— Poutouno  
Aquéu que saup t'ama;  
E d'éu, sus toun frount tebe,  
Recebe  
Lou bonur aflama.

L'autour di Sounjarello  
Querèlo  
Mi vers achatouli!  
Pamens ta Margaido  
Te crido:  
— Siéu ce qu'as de poulit.

Que dirien li Troubaire  
Ti paire,  
Se venien d'ounte soun?  
Jougneirien lis espalo,  
E palo  
Trouvarien ti resoun.

Se nosto vièio escolo  
Acolo  
Tant d'immourtau coublet,  
Dóumaci li Troubaire,  
Coumpaire,  
Cantavon pas soulet.

Se lou mounde remarco  
Petrarco,  
Es pèr si vers latin?  
Oh! nàni! mai pèr Lauro  
Qu'enauro  
De-vèspre e de-matin.

Se de Saïl d'Auvergno  
Li vergno  
Sabon enca lou noum,  
Peirol l'a pas de-bado,  
Cantado,  
En tenènt si geinoun.

Quau es que recalivo,

Qu'abrivo  
Rimbaud de Vaqueiras?  
Es Beatrix la bello  
Que bèlo  
D'amour entre si bras.

Quau es que dounè voio  
E joio  
A Gui de Cavaïoun?  
La countesso Garsèndo,  
Bevèndo  
Que d'éu faguè'n lioun.

Tu dounc, se de la vido  
Ravido  
Vos saupre l'esplendour,  
Acampo-te'no bruno,  
E'ngruno  
Lou rousàri d'amour.

(La Farandoulo, li Souleïado, XXX.)

## THEODORE AUBANEL

Théodore Aubanel, l'un des sept fondateurs du Félibrige, naquit le 26 mars 1829 à Avignon, d'une vieille famille d'imprimeurs, de souche grecque, honorés par le Saint-Siège du titre d'imprimeurs de Sa Sainteté. Après ses études à Aix et à Avignon, il prit part à la direction de la maison paternelle, qui appartient aujourd'hui encore à ses descendants.

Ami, dès la première heure, de Roumanille, de Mistral et des frères Giéra, les châtelains de Font-Ségugne, partageant leur juvénile ferveur pour l'amour, la poésie et la langue maternelle, Aubanel fut un des hôtes assidus des bosquets de Font-Ségugne. Il y rencontra la pâle et brune jeune fille à la robe grenat qui devait laisser dans sa vie et dans son œuvre une trace si profonde, et qu'il a immortalisée sous le nom de Zani (Jenny Manivet). Après trois ans de chastes amours partagées, Zani entra au couvent (1854). Aubanel, désespéré, recueillit le cantique de ses amours et l'élégie de ses larmes dans la *Miôugrano entreduberto* (la Grenade entr'ouverte), un des plus beaux livres d'amour écrits en notre pays.

Ce n'est que sept ans après qu'Aubanel se reprit à la vie et se maria (1861). Le bonheur du foyer lui rendit sa liberté d'esprit et sa virtuosité lyrique: elle déborde dans les poèmes intitulés *li Fiho d'Avignoun* (les Filles d'Avignon, 1885).

Le poète aborda le théâtre avec *lou Pan dóu Pecat* (le Pain du Péché), drame rustique en cinq actes, en vers, qui fut représenté avec un grand succès aux Fêtes latines de Montpellier, le 28 mai 1878, et, dans une traduction en vers français de Paul Arène, à Paris, en 1891 (Théâtre-Antoine). Il écrivit aussi un autre drame idyllique, d'une ardeur magnifique et sauvage, *lou Pastre* (le Pâtre, 1866), dont le manuscrit a été malheureusement perdu: au goût des bons juges qui le lurent, c'était peut-être son chef-d'œuvre. Il a composé aussi *lou Raubatòri* (le Séducteur, 1872), que l'on n'a pas publié: il est demeuré inachevé et paraissait inférieur au talent d'Aubanel.

Le poète de Zani dirigea les Jeux Floraux d'Avignon, à l'occasion du cinquième centenaire de Pétrarque, et, après 1876, prononça quelques éloquents harangues comme syndic de la Maintenance de Provence. Dans ses voyages à Paris, il rapprocha les félibres provençaux de la Société parisienne les Cigaliers.

Après sa mort (1886), son ami Ludovic Legré a publié ses poésies inédites sous le titre *Lou Rèire-Soulèu* (le Soleil d'outre-tombe), et Serge Bourelline a donné ses *Lettres à Mignon*, correspondance platonique et esthétique d'Aubanel avec une princesse lointaine, son admiratrice et son amie, jeune Russe née à Athènes, *Mlle Sophie de Z...*, depuis *Comtesse du T...*

Ce qui caractérise Aubanel, c'est l'ardeur de sa nature passionnée: l'amour, la jeunesse, la joie de vivre et de boire le soleil, illuminent ses pures strophes; sa ferveur pour la Beauté sous toutes ses formes était

la conséquence d'un tempérament essentiellement païen que son dévot catholicisme ne parvenait pas toujours à dompter.

ŒUVRES: La Mióugrano entreduberto, 1860 (Aubanel, Avignon, prix: 4 francs). — Lou Pan dóu Pecat, 1878 (Hamelin, Montpellier, puis deuxième édition, 1902, Aubanel frères, Avignon, prix: 2 francs). — Li Fiho d'Avignoun, 1885 (Hamelin, Montpellier, puis deuxième édition, Savine, Paris). — Lou Rèire-Soulèu, 1899 (Aubanel frères, Avignon, prix: 3 fr. 50). — Lettres à Mignon, 1899 (Aubanel frères, Avignon, prix: 5 francs). — Les réimpressions de ces œuvres sont faites par la Librairie Aubanel frères, éditeurs, Avignon.

AH! VAQUI PAMENS LA CHAMBRETO...

*En sovinènsa*  
*Tènc la car' e l'dous ris.*  
(GUILHEM DE CABESTANH.)

Ah! vaqui pamens la chambreto  
Ounte vivié la chatouneto!  
Mai, aro, coume l'atrouva,  
Dins lis endré qu'a tant treva?  
O mis iue, mi grands iue bevèire,  
Dins soun mirau regardas bèn:  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Lou matin, dins l'eigueto claro  
Quand trempavo sa bello caro,  
Quand trempavo si bèlli man;  
Que fasié teletto, en cantant,  
E qu'a travès soun èr risèire  
Perlejavon si blànqui dènt;  
Mirau, mirau, fai-me la vèire  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Qu'èro innoucènto e qu'èro urouso!  
Leissant toumba, touto crentouso,  
Sus sis espalo, au mendre brut,  
Soun long pèu coume un long fichu.  
Pièi, dins lis Ouro de soun rèire,  
Au bon Diéu parlavo long-tèm.  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Contro un brout de santo liéurèio,  
Lou libre èi sus la chaminèio;  
Vai veni, vès! car l'a leissa  
Dubert ounte avié coumença.  
Soun pichot pas, lóugié, courrèire,  
L'ause dins lou boufa dóu vènt.  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Li jour de fèsto e de grand messo,  
Qu'èro gènto e qu'èro bèn messo,  
La pauro enfant! De moun cantoun,  
L'amirave, — Segnour, perdoun! —  
Ièu l'amirave, en plen Sant-Pèire,  
Dins lou soulèu e dins l'encèn.

Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Assetado eici, travaiaivo;  
De la fenèstro babihavo.  
Pèr li paure, pèr loun bon Diéu,  
N'abenè de lano e de fiéu!  
E dins la chambro e dins lou vèire  
Si det fasien lou vai-e-vèn.  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Ah! lou tèms di dóuci babiho,  
Tèms de joio e de pouèsio,  
E de l'amour e dóu dansa,  
Aquéu bèu tèms èi bèn passa!  
Ti long péu qu'a coupa lou prèire,  
Pecaire! avèn tant jouga'nsen!...  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Es ansin, moun Diéu! sias lou mèstre!  
Dins li malur, lis escaufèstre,  
Amaduras vosto meissoun;  
Sus lis espino di bouissoun,  
Chausissès, o divin cuièire,  
Li plus bèlli flour dóu printèm.  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Lou dilun que s'es enanado,  
De plour si gauto èron negado.  
Ah! qu'avien ploura, si bèus iue:  
Avien ploura touto la niue!  
Pamens n'a pas regarda'rèire,  
Quand s'es embarrado au couvènt.  
Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt.

Souto la triho à mita morto,  
En intrant, eila, vers sa porto,  
Ai legi: Oustau a louga.  
Escritèu, m'as estoumaga!  
Res! plus res!... Vole pas ié crèire;  
Sempre au lindau moun cor revèn,  
Mirau! e me la fas pas vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt!

(La Mióugrano entre-duberto, lou Libre de l'Amour, XII.)

N'ERO PAS UNO REINO...

*L'autriér, long un bos folhos...*  
(CADENET.)

N'èro pas uno rèino, uno rèino e soun trin  
Galoupant noublamen sus sa cavalo blanco,  
E que, dins li grand bos, aubouro enjusqu'i branco

Touto la pousse d'ou camin.

Noublamen galoupant sus sa blanco cavalo,  
N'èro pas uno rèino emé damo e varlet,  
Que d'un mot de sa bouco et d'un cop d'iue soulet  
Vous fai la caro roujo o palo.

N'èro rên qu'uno enfant dessus un ase gris  
Que de-long d'un draïou anavo plan-planeto;  
E pèr lou proumié cop vesiéu la chatouneto  
Que, segur, m'avié jamai vist.

Es vers la Font-di-Prat que venié; se rescontro  
Qu'èro estré lou camin pèr passa tóuti dous,  
E la chato diguè: — Jouvènt, avisas-vous:  
L'ai reguigno! — E me riguè contro.

— Tenès, passas davans! — E, pèr delice, alor,  
La regarde e m'aplante, e vaqui que s'arrèsto...  
Uno rèino, belèu, m'aurié vira la tèsto.  
Mai, pèr l'enfant, virè moun cor.

O! n'èro qu'uno enfant, e n'èro que mai bello!  
Soun courset de basin, trop pichot e trop just,  
Badavo un pau davans, e si poulit bras nus  
Sourtien de sa mancho de telo.

De fichu, n'avié ges: èro au tèms de la caud;  
Em'un brout d'amourié la chato se ventavo;  
Au dous balin-balan de l'ase que troutavo  
Penjavon si bèu pèd descau.

S'arresto. — Un an de mai, e de iéu avié crento!  
E pamens, e pamens, parlerian pas d'amour!  
Mai l'enfant venié fiho, e chasque an, chasque jour,  
La fasié pu grando e pu gènto.

Pèr lis èr, pèr lou biais e pèr la majesta,  
N'ai pas vist coume acò, d'enfant, dins li grand vilo;  
Poudés cerca loung-tèms, poudés cerca sus milo  
Tant d'innoucènço e de bèuta!

— Ma mignoto, coume es toun noum? — Vous lou vau dire:  
Li gènt me dison Roso, e ma maire Rousset.  
— È toun ase, coume èi que ié dison? Blanquet?  
L'enfant alor se met à rire.

— As de fraire, as de sorre, o ti gènt n'an que tu?  
— Siéu l'einado de cinq. — Tu, l'einado, jouineto?  
— Un que s'en vai soulet, un encaro que teto,  
Emé dous autre pèr dessu!

— T'an après à legi? Siés estado à l'escolo?  
— O! Si! — Ta coumunioun? — L'ai facho l'an passa.  
— E monte vas? — Mi gènt meissounon, sian pressa;  
M'envau au plan, darrié la colo.

E l'enfant virè net dintre li pinatèu...  
O Bèuta, coume fau que siegues poudérouso,  
Pèr avé, de moun cor, de ma vido amourouso,

Un moumenet gara lou fèu!

(La Mióugrano entre-duberto, lou libre de l'Amour, XVII.)

## LOU CAPITANI GRE

Un capitani grè que pourtavo curasso  
Dóu tèms de Barbo-rousso, es esta moun aujòu;  
Cercant lis estramas, ébri dóu chaplachòu  
Dis armo, ferre au poung, cridavo: Arrasso! Arrasso!

Pèsto, lioun, sablas, famino, dardai fòu,  
Avié tout afrounta! Li loup, li tartarasso  
Seguissien trefouli sa cavalo negrasso,  
Car sabien que i'aurié de mort un terro-sòu.

Vint an, chaplè li Turc, raubè li Sarrasino;  
Soun espaso au soulèu lusissié cremesino,  
Quand sus li Maugrabin passavo coume un flèu,

A grand galop, terrible, indoumtable, ferouge!...  
D'aqui vèn que, pèr fes, de sang moun vers es rouge:  
Tire d'éu moun amour di femo e dóu soulèu.  
(Li Fiho d'Avignoun, Prefàci.)

## LI SET POUTOUN

*Cansoun.*

A Pau Marietoun.  
Sus li cimo e dins la Crau,  
Quand tout clino à l'auro que bramo,  
Aut lou front, auto moun amo,  
M'agrado lucha'mé lou vènt-terrau.  
E dins la rafalo,  
Alor prene d'alo  
Tresane quand vèn  
M'embrassa lou vènt.  
E la terro farandoulo  
De poutoun jamai sadoulo.

Fai un jour galoi e blu,  
Lou soulèu d'ivèr escandiho,  
Soun dardai ris dins l'erbiho  
E trauco li pin de milo belu.  
Que la calo es douço!  
Coucha sus la mousso,  
Caresso me lèu,  
Poutoun dóu soulèu!  
E la terro farandoulo,  
De poutoun jamai sadoulo.

Li blad vert se soun daura;  
L'aire brulo e la caud acraso;  
Ges de nivo, plòu de braso;  
Li bèstie, li gènt, lou sau e lou prat

De set tout barbèlo.  
Oh! que l'aigo es bello!  
Oh! qu'es fres e bon  
Lou poutoun di font!  
E la terro farandoulo,  
De poutoun jamai sadoulo.

Mai un flasque de vin viéu  
Enca mies lèvo la pepido;  
Lou vin, lou vin es la vido,  
En joio, en amour, lou vin es lou rèi!  
Vujas rouge e linde,  
Agoutarai l'inde;  
Farai quatre-vint,  
Cènt poutoun au vin.  
E la terro farandoulo,  
De poutoun jamai sadoulo.

Souto lis amelié blanc,  
Li bèlli chato cremesino,  
Boumbet riche e taio fino,  
S'espasson à courre emé si galant.  
Cercas-vous, poutouno  
Di bouco bessouno!  
Pàuris amoureux  
Embriagas-vous!  
E la terro farandoulo,  
De poutoun jamai sadoulo.

Uno maire sus soun cor  
Brèssò l'enfant de l'onguis ouro;  
Tre que se reviho e plouro,  
D'un flo de poutoun l'assolo e l'endor.

O poutoun de maire,  
Siés lou plus amaire!  
Poutoun lou meïour  
Di poutoun d'amour!  
E la terro farandoulo,  
De poutoun jamai sadoulo.

Tu que fas que galoupa  
E ti grands os fan li clincleto  
Sus toun chivau, Mort-peleto!  
Regardo ma porto e t'arrèstes pas.  
De toun poutoun orre  
S'un jour fau que more,  
T'espère en cantan:  
Vène dins cènt an!  
E la terro farandoulo,  
De poutoun jamai sadoulo.

(Li Fiho d'Avignoun.)

## RESPOUNSO

A ti poutoun, Aubanèu,  
Manco lou poutoun de la glòri

Que t'a cenchà de belòri,  
Dempieù qu'à ti det a mes soun anèu!  
E ta pouèsio  
Es uno ambrousio  
Qu'empuro la niue  
Di cor e dis iue!

## ALPHONSE TAVAN

Alphonse Tavan, l'un des sept fondateurs, doit, à ce titre, avoir une place dans l'Anthologie des poètes du Félibrige.

Tavan naquit en 1833 à Châteauneuf-de-Gadagne, gracieux village à quelques minutes du vallon de Font-Ségugne, dont il est séparé par le plateau de Camp-Cabèu, d'où l'on a une admirable vue sur le Comtat.

Fils de paysans et paysan lui-même, comme il l'a conté dans la préface de son premier livre, il apprit seulement à lire, à écrire et à compter à l'école du village, d'où il fut retiré à douze ans pour partager avec ses parents les travaux des champs. Les psaumes de son livre de messe éveillèrent en lui la poésie qui y dormait, et il ne partait jamais aux champs sans emporter quelque livre avec ses instruments de travail.

Il s'essaya vite à composer lui-même, dans sa bonne langue provençale, des poésies et des chansons qui étaient déjà populaires à Gadagne quand Paul Giéra, son voisin et son ami, réunissait ses compagnons à son castelet de Font-Ségugne. Tavan en fut, et c'est ainsi qu'il eut la bonne fortune d'être l'un des sept fondateurs du Félibrige.

Il fit la campagne de Rome (1859) et termina sa carrière comme employé aux chemins de fer.

Ses poésies ne furent recueillies que tard, sous le titre *Amour e Plour*. Elles furent couronnées par la Société pour l'étude des langues romanes de Montpellier en 1875 et furent éditées chez Roumanille en 1876. Ces poésies où la perfection de la forme le dispute à la vérité saisissante du sentiment qui les inspire (Gaston Jourdanne, *Histoire du Félibrige*), chantent avec une touchante simplicité la vie rustique du poète avec ses joies et ses deuils, ses amours et ses pleurs, car, comme il le dit, ils vont tous deux ensemble: *l'Amour e li Plour van ensèn*.

Entre temps, il fit jouer par la jeunesse, à Châteauneuf, à l'Isle et à Noves sa comédie *li Masc* (les Sorciers), où il y a des fées, des sorciers et des amants avec des chants, des branles et des farandoles, comédie qui a été publiée en 1898 avec avant-propos de Mistral.

Tavan fut proclamé majoral en 1876, avec le titre de *Cigalo de Camp-Cabèu*. Auparavant, il signait ses poésies *Felibre de l'Armado* (de l'armée, allusion à la campagne de Rome) ou *di Tavan* (des taons).

Dans la seconde partie de sa vie, il a publié ses nouvelles poésies sous le titre *Vido Vidanto* (la Vie vivante).

Seul survivant avec Mistral des sept fondateurs, il fut fêté aux fêtes du cinquantenaire le 22 mai 1904. A cette occasion, il fit représenter, sous les bocages de Font-Ségugne, un gracieux à-propos en un acte, *Lauro e Petrarco* à Vau-Cluso, et il a publié un petit recueil, *la Fèsto dóu cinquantenàri de la Foundatioun dóu Felibrige*.

Il est mort le 12 mai 1905, au village natal, où, le 20 avril 1908, les félibres lui ont élevé un buste, œuvre du sculpteur Férigoule.

**ŒUVRES: *Amour e Plour*, 1876 (Roumanille, Avignon, prix: 5 francs). — *Vido Vidanto*, 1900 (Aubanel, Avignon, prix: 5 francs). — *La Fèsto dóu Cinquantenàri de la Foundatioun dóu Felibrige*, 1904 (AUBANEL et ROUMANILLE, Avignon, prix: 1 fr. 50.)**

A NENETO

*Siés de ta jouinesso*

*Fièro que-noun-sai.*

ANTONI CROUSILLAT.

Perqué, Neneto, à la flour de toun age,  
Reviscoulado e gènto coumo siés,  
Fuges ansin li jouvènt dóu vilage  
Que toun silènci a blessa tant de fes?  
Quau t'amo trop passo uno tristo vido;  
De tu degun reçaup ges de bounta.  
De Castèu-Nòu se siés la plus poulido,  
Neneto, as tort d'agué tant de fierta.

Quand dóu Printèms se devino uno fèsto,  
Ames pamens que te jiton de flour;  
De jaussemin te courounes la tèsto  
E te cresèn la rèino dis amour!  
Li flour van bèn, mai tu siés mai flourido  
Que li bouquet mescla dins ti péu blound;  
De Castèu-Nòu se siés la plus poulido,  
Digo quau vos que te fague un poutoun?

Un poutounet, Neneto, te plais gaire:  
Auries bèn pòu de perdre ti coulour.  
Acò se vèi, vos ges de calignaire,  
Counèisses pas d'un poutoun la douçour.  
Se siés crudèlo, un jour saras punido:  
Quand amaras, auras ges d'amourous;  
De Castèu-Nòu se siés la plus poulido,  
Rèn qu'à dansa metes pas tout toun goust.

Lou vespre au bal, Neneto, que siés bello!  
Que fau de mau tis iue, ti bèus iue blu!  
Nouvèu soulèu que tapo lis estello,  
Intrès ansin, e cadun vèi que tu:  
A toun coustat la plus fresco es passido,  
E la plus bello a plus ges de bèuta;  
De Castèu-Nòu se siés la plus poulido,  
Que lou plus bèu posque au-mens t'agrada.

Lou plus galant t'amo e te l'auso dire;  
Mai soun amour en van vòu te touca.  
De ti frejour, éu, souffris lou martire:  
Estre tant bello em'un cor de rouca!  
Au-jour-d'uei siés uno roso espendido:  
Mai l'endeman li roso passon flour.  
De Castèu-Nòu se siés la plus poulido,  
Plouro, à sege an, de ges agué d'amour.

Castèu-Nòu, 20 d'abriéu 1850.  
(Amour e Plour, Amour.)

## **FELIX GRAS**

Après Mistral, Félix Gras est l'un des plus grands poètes du Félibrige.

Né le 3 mai 1844 à Mallemort (Vaucluse), il s'adonna à la poésie presque dès son enfance, qu'il a racontée au début de son roman, li Rouge dóu Miejour. Il se lia tout de suite avec les grands premiers félibres, et notamment avec Roumanille, qui épousa sa sœur. Il occupait, avec sagesse et bonté, les fonctions de juge de paix à Avignon.

Après avoir débuté, dès 1867, par des vers et des chansons dans l'Armana Prouvençau, il publia, en 1867, sa première grande œuvre, li Carbounié, épopée rustique, en douze chants pittoresques, savoureux et colorés, des montagnards et des charbonniers du Mont Ventoux. Cette œuvre le plaça tout de suite à son rang.

En 1882, il donna Toloza, geste provençale en douze chants, où il célébra avec une éloquence émue et grandiose la lutte du Midi avec le comte de Toulouse contre Simon de Montfort. Deux ans après, ce fut le Roumancero provençal, où il ressuscita en courts récits épiques, en petites chansons de geste et en cantilènes populaires l'âme amoureuse et guerrière du Moyen Age méridional.

C'est une Légende des Siècles médiévale et provençale, où l'art consommé du poète atteint la naïveté des vieux âges et le pur lyrisme de la poésie populaire.

Dès ce moment, Félix Gras n'a plus publié que des œuvres en prose: li Papalino, délicieux recueil de nouvelles sur les Pontifes d'Avignon et la cité papale, au temps où les tartanes des cardinaux descendaient le Rhône, et où l'on récoltait les vins célèbres de Château-neuf du Pape. Enfin, en 1896, il donna sa dernière œuvre, ces Rouge dóu Miejour, qui parurent d'abord en français dans le Temps et furent traduits en anglais, à New-York, par Mme Catherine-A. Janvier, sous le titre The Reds of the Midi; dans ce roman, Félix Gras a fait revivre l'époque de la Révolution dans le Midi.

Il fut, en effet, avec Auguste Fourès, l'un des Rouges du Félibrige, dont la plupart des membres étaient, au commencement du moins, d'opinions plutôt royalistes.

Depuis 1891, époque où il succéda à Roumanille, jusqu'à sa mort survenue en 1901, il fut capoulié du Félibrige, et prononça, en cette qualité, des discours d'une haute et originale éloquence que soulignait sa belle physionomie d'aède antique.

Félix Gras était Chevalier de la Légion d'Honneur.

Il a toujours protesté contre le grief de séparatisme qu'on a élevé contre les Félibres, et c'est à lui que l'on doit les vers célèbres:

Ame moun vilatge mai que toun vilatge;  
Ame ma Prouvènço mai que ta prouvinço;  
Ame la França mai que tout.

Son effigie s'élève à Avignon.

ŒUVRES: Li Carbounié, 1876 (prix: 7 fr. 50). — Toloza, 1882 (prix: 4 francs). — Lou Roumancero Prouvençau, 1887 (prix: 5 francs). — Li Papalino, 1891 (prix: 4 francs). — Li Rouge dóu Miejour, 1896 (prix: 4 francs): tous ces ouvrages chez Roumanille, Avignon.

## LA ROUMANSO DE DAMO GUIRAUDO

*A Madamo Anfós Daudet.*

Mountfort a dich à soun armado:  
Faren lou sèti de Lavau.  
I'es estremado  
Damo Guiraudó de Mountriau  
Que fai grand mau:

Grand mau au Crist, à soun vicàri!  
Grand mau i sant dóu Paradis!  
Darrié si bàrri  
Negro eresìo s'expandis.  
Acò se dis.

Lèu si baroun tiron l'espaso,  
Bouton lou pèd dedins l'estriéu,  
E sus li graso,  
Li sódadié donon lou fiéu  
A sis espiéu.

Sonon troumpeto emai chimbalo  
Sus li coulino e dins li vau.  
Bluio e pourpalo  
Floton bandièro, e l'abrivau  
Poun li chivau.

Damo Guiraudò, de sa tourre,  
Li vèi veni pereilalin  
A travès mourre,  
A travès li blad rousselin  
E verd jardin.

Au vèspre, picon à la porto:  
— Damo Guiraudò, duerbès-nous!  
Fasèn escorto  
A-n-un baroun qu'es amourous  
Rèn que de vous.

— Moun amant es de raço bruno,  
E vautre avès pelage rous!...  
Fai clar de luno:  
D'ounte venès entournas-vous,  
Traite amourous!

— Vous dounara cavalo blanco,  
Vous dounara bèl anèu d'or.  
L'espaso à l'anco,  
Aparara fin qu'à la mort  
Voste bèu cors!

— Me dounarié negro cavalo!  
Me boutarié carcan au còu!  
Pièi sout la dalo  
Me clavarié dins un lançòu  
Sens prendre dòu!

Acò disènt, barro l'arquiero,  
Fai bouta li tanco pertout;  
Porto e passiero  
Soun pestelado emé d'escrou  
E de ferrou...

Li chivalié, brandant la tèsto,  
Lors se retiron courroussa.  
Oh! malapèsto!

Subran lou sèti es coumença,  
E bèn poussa!

Plòu de caiau, plòu de presino,  
Plòu de carrèu e de pertrai;  
A pleno eisino,  
L'òli bouiènt d'amount se trais.  
I'a grand esfrai!

Li boussoun tabason li porto,  
Lis ome picon di destrau,  
De talo sorto  
Que, dintre li post d'un pourtau,  
Fan un grand trau!

Tant lèu lou sang cour pèr carriero,  
Carrejan tèsto e bras coupa!...  
Mai la darriero,  
Damo Guiraudò a sucumba  
Dins lou coumbat:

Li marrit gènt de la crousado,  
Lis ome qu'an pelage rous,  
L'an tirassada,  
E pièi l'an tracho emé courrous  
Au foun d'un pous!

Au foun dóu pous enca souspiro.  
Alor, li cleric e li ribaud,  
Emé grandò iro,  
L'an acabado à cop de pau  
E de caiau!...

I'a sièis cènts an qu'es aclapado!  
Mai, s'au pous anas escouta,  
Sout li calado  
Ausirés uno voues canta  
La liberta.

(Lou Roumancero Prouvençau.)

## LA ROUMANSO DOU REI EN PEIRE

*A Frederi Mistrau.*

Lou Rèi En Pèire mounto à chivau  
E coum' un lamp arribo d'avau,  
A chivau,  
Emé sa longo espaso  
Arribo d'eilavau.

A cuirasso d'argènt, casco d'or,  
Blouquiè d'aram que paro la mort,  
Casco d'or,  
E lanço bèn pounchudo,  
Noun s'enchau de la mort.

Lou pople brave e fièr d'Aragoun  
S'aubouro e lou seguis, l'armo au poug.  
D'Aragoun  
Tout lou pople s'aubouro  
E boundo, l'armo au poug!

Li dono e li troubaire an ploura:  
Bessai lou Rèi alin mourira...  
An ploura,  
Li dono tant poulido!  
Dison que mourira.

Li Pirenèu menèbre, gigant,  
Tremolon davans Pèire-lou-Grand.  
Mount gigant

An saluda l'armado  
Dóu rèi Pèire-lou-Grand.

I porto de Toulouso, un matin,  
Picon li cavaucaire latin.  
Un matin,  
Bandiero desplegado,  
Arribon li Latin.

Vite, li bèlli dono, i balcoun,  
Saludon lou bèu rèi d'Aragoun:  
I balcoun,  
Moron d'amour li dono,  
Pèr lou rèi d'Aragoun.

Mai éu qu'a lou cor tènre, autant-lèu  
Estaco soun chivau à l'anèu.  
Autant lèu  
A la plus bello dono  
Vai porge soun anèu.

Noun i'a que lis estello qu'an vist  
Lou parèu amourous dins lou nis:  
Lis an vist  
Se douna la becado  
Coume d'aucèu au nis.

Pamens, à la primo aubo, èro dre  
De davans li pourtau de Muret,  
Ero dre  
Coume l'aubre di mourre,  
E sarravo Muret.

Mount-Fort e si crousaire, subran,  
Sorton coume de loup, fan qu'un bram.  
Zóu! subran  
Li lanço s'entrecroson,  
E s'ausis plus qu'un bram!

Pèire a sa lanço routo. N'es rèn:  
Sa grando espaso sègo à-de-rèng!  
Noun, es rèn!  
Car soun espaso sègo  
Douge tèsto à-de-rèng!

Lou sang ié gisclo au poung, cremesin,  
E taco soun chivau sarrasin.  
Cremesin,  
Se mesclo emé l'escumo  
Dóu chivau sarrasin.

Mai quatre lanço au cop fan soun traou,  
E Pèire laisso ana sa destrau,  
Fan soun traou  
Li lanço empouisonado,  
E lacho sa destrau!

Plouras, dono e troubaire! Es toumba  
Lou rèi que pèr Toulouso se bat.  
Es toumba

Subre l'erbo flourido...  
E finis lou coumbat.

(Lou Roumancero Prouvençau.)

## PAUL ARENE

Paul Arène est né à Sisteron (Basses Alpes), en 1843. Maître d'études au lycée de Marseille et au lycée de Vanves, licencié ès lettres, il quitta l'Université après le succès de Pierrot héritier (un acte en vers à l'Odéon, 1865).

Sans entrer dans le détail en ce qui concerne son œuvre générale, rappelons qu'il a beaucoup écrit pour le théâtre et qu'il donna d'innombrables et charmantes chroniques au Nain Jaune, au Figaro, à l'Eclair, à l'Événement, au Gil Blas, aux Annales politiques et littéraires, au Progrès libéral de Toulouse, au Journal etc.

Mais c'est plus spécialement la partie de son œuvre inspirée de ses origines provençales et consacrée à la Provence qui lui a valu et conservé l'estime des lettrés.

Ses principaux ouvrages dans ce genre sont la Gueuse parfumée, délicieux récits de Provence, qui contient notamment: Jean des Figues, le Tor d'Entrays, le Clos des Ames, la Mort de Pan, le Canot des six capitaines, etc.; Au bon Soleil, récits et croquis à la plume, de Provence encore, savoureux et délicats; les Contes de Paris et de Provence, l'exquise nouvelle la Chèvre d'or, Domnine, agréable roman sisteronnais, le Midi bouge, etc., où s'évoque d'une touche spirituelle et légère toute la grâce lumineuse et charmante de la terre des cigales.

Paul Arène a encore écrit avec le majoral Albert Tournier: Des Alpes aux Pyrénées, étapes félibréennes, aussi agréables à lire qu'intéressantes à consulter.

Arène a publié aussi beaucoup d'études compréhensives, lumineuses et fines sur la personne et les chefs-d'œuvre des grands poètes de Provence dans la Revue félibréenne, de Paul Mariéton, le Tour de France, l'Echo de la Semaine et dans les feuilles plus haut citées.

Ajoutons, enfin, qu'il a traduit en français plusieurs contes de Roumanille, et, en vers cette fois, le Pain du Péché, d'Aubanel, qu'il fit jouer avec un grand succès au Théâtre Libre en 1888. Rappelons aussi qu'on lui attribue quelque part dans les premières Lettres de mon Moulin, de son ami Daudet.

Il a beaucoup moins écrit en langue provençale; mais ses trop rares poésies, ses chansons en ce genre, qui parurent toutes dans l'Armana Prouvençau, la Revue félibréenne, l'Aiòli et Lou Viro Soulèu, ont l'élégance classique de petits bijoux exquis et la pureté du cristal.

Paul Arène, comme A. Daudet et Paul Mariéton, a beaucoup contribué à répandre en France le goût des choses de Provence et du Félibrige. C'est en raison de tous ces services que Mistral le fit proclamer Majoral en 1884 (Cigalo de la Durènço). Il est mort à Antibes en 1896, et les Félibres lui ont élevé, à Sisteron, un buste sculpté par Injalbert.

ŒUVRES: La Gueuse parfumée, 1876 (Charpentier, Paris, prix: 3 fr. 50). — Au bon soleil, 1880 (Même éditeur, prix: 3 fr. 50). — Jean des Figues, 1886 (Lemerre, Paris, 6 francs). — Contes de Paris et de Provence, (illustrations de Myrbach), 1887 (Lemerre, 3 francs). — La Chèvre d'or, 1889 (Lemerre, 3 francs). — Des Alpes aux Pyrénées, 1891 (Flammarion, 3 francs). — Domnine, 1894 (Ibid., id.). — Le Midi bouge, 1893 (Ibid., id.).

## CANSOUN

Aquéu vin es bon. — N'en beguen pas trop.

Aquéu vin es dous. — Porto à la batèsto.

Aquéu vin es caud. — Fai vira la tèsto.

Aquéu vin es pur. — Emplissen li got.

Aquéu vin es pur, es un vin leiau:

Raiè dóu destré de moun brave paire;

Gardo lou perfum goustous dóu terraire;

Lou vin prouvençau pòu pas faire mau.

Ami, se pamens, en levant lou tap,

Vous semblavo ausi de brounzimen d'alo,  
Vous esfraiés pas, qu'acò's la cigalo:  
S'encigalaren avans de canta.

Amor qu'es lou biais di calignairis  
De faire ploura l'ome que lis amo,  
Chourlen lou bon vin, tout soulèu e flamo,  
Beguen lou vièi vin qu'assolo e garis.

Li felibre, ai las! se brulon lou cor;  
Barbèlon toujours, pantaiant la glòri;  
Carguen après béure un brout de belòri,  
E creiren d'avé la cigalo d'or.

Amor que mouri tau es lou destin,  
Dóu tèms que sian vièi, beguen, cambarado!  
Que sus noste cros, la caisso barrado,  
Un jour li clerjoun plouraran latin:

E s'eilamoundaut, se, coume se dis,  
Devèn trouva li jour de jouvènço,  
Diguen, en brindant, de nosto Prouvènço:  
Pèr nautre fuguè l'avans-paradis!

Aquéu vin es bon. — N'en beguen pas trop.  
Aquéu vin es dous. — Porto à la batèsto.  
Aquéu vin es caud. — Fai vira la tèsto.  
Aquéu vin es pur. — Emplissen li got.

1886. (Armana Prouvençau, 1887.)

## CLOVIS HUGUES

Homme politique et littérateur français, Clovis Hugues était connu aussi à Paris comme marseillais et félibre. En raison de cette notoriété, il devait avoir une place dans cette Anthologie.

Né à Ménerbes (Vaucluse) en 1851, il débuta dans la presse marseillaise au journal anti-impérialiste le Peuple. Après le 4 septembre, il publia dans la Jeune République des poésies recueillies en 1875 sous ce titre: La Petite Muse, prit part au mouvement communiste de Marseille, fut condamné pour délit de presse et, à l'occasion de son mariage, en 1877, eut un duel où il tua son adversaire, rédacteur du journal bonapartiste l'Aigle: il fut acquitté par la cour d'assises d'Aix.

Elu député de Marseille en 1881 et 1885, il prit part au mouvement boulangiste, et fut élu, en 1893, comme député socialiste de Paris.

Ecrivain ardent et sonore, il a publié de nombreux ouvrages français, poésies, roman et théâtre, comme les Jours de combat, Poèmes de prison, les Soirs de bataille, les Évocations, les Marionnettes, la Vierge rouge, Une Etoile (un acte en vers), le Sommeil de Danton (cinq actes en vers), Madame Phaéton, Monsieur le Gendarme, la Chanson de Jeanne d'Arc, couronnée par l'Académie française, les Roses du Laurier, etc.

Il resta toujours très attaché à la petite patrie et il garda toujours le culte de la langue provençale. Fidèle à ses amitiés félibréennes, il donna régulièrement à l'Armana Prouvençau de jolies poésies et chansons dans la langue natale qu'il maniait avec beaucoup de souplesse et de goût. Ses vers provençaux sont pleins d'entrain, de bonne humeur et de spirituelle gaieté. Il pensait les réunir sous le titre Lis Oulivado (les Olivettes), projet qui n'a pas encore été exécuté.

Il fut proclamé majoral en 1898 et reçut la cigale de Durènço, qui était celle de Paul Arène.

En dehors de sa collaboration très assidue à l'Armana, il n'a guère publié, au point de vue félibréen, que Provence! chœur avec musique de H. Maréchal, et la traduction du Descounsoula d'Aubanel, avec musique de J. Uzès.

Il est mort à Paris le 11 juin 1907. En raison du rôle important qu'il avait joué dans le Félibrige de Paris, ses amis lui ont élevé un buste, qui a été inauguré à Sceaux dès 1908.  
Le charme de ses poésies provençales, supérieures à ses œuvres françaises, montre bien qu'un écrivain ne se développe complètement que dans le sens de ses origines et de ses traditions.

ŒUVRES: Nous rappelons ici brièvement les principales œuvres françaises de Clovis Hugues: La Petite Muse, 1875 (Thomas, Marseille, prix: 3 fr. 50). — Les Jours de Combat, 1883 (Dentu, Paris). — Les Soirs de Bataille, 1882 (Lemerre, Paris, prix: 3 francs). — Les Evocations, 1885 (Charpentier, Paris, prix: 3 fr. 50). — Les Roses du Laurier, 1903 (même éditeur, même prix). etc. — A collaboré en provençal aux Armana.

## LA PROUVENÇO

Nosto Prouvènço se soulèio  
Dins lou vounvouna dis abèio  
Que balançon l'eissame i sause pendoulous;  
A li grands avé dins si cledo;  
E si man aliskon la sedo  
Di coucoun rous.

Quand lèvo la tèsto, e que largo  
Si biòu ferous dins la Camargo,  
Lou clar dóu Vacarés, pèr miraia li biòu,  
Se desplego i rai dis estello,  
Emé la gràci clarinello  
D'un escut nòu.

Lou cèu tout flamejant poutouno  
Lou front reiau de si chatouno,  
Tant poulideto emé si ruban espingla,  
Tant bello, emé si car daurado,  
Qu'an l'èr d'èstre lou vòu di fado  
Dintre li blad.

Fai, nosto Prouvènço tant siavo,  
Giscla lou claret dins li cavo,  
Pèr-ço-que sus si colo, ounte tout reverdis  
Dins uno souleto journado,  
I'a sèmpre quauco souleiado  
Que s'expandis.

A, nosto Prouvènço tant forto,  
De toumbèu pèr couta si porto,  
Quand la tempèsto boufo au travès de la nèu.  
Podon brama li flèu gimerre!  
I'a de mort tout vesti de ferre  
Dins li toumbèu!

A, nosto Prouvènço tant douço,  
L'amourié cantarèu, que pouso  
Dins la terro peirouso, au brut di vènt marin;  
E pièi, a peréu, la Prouvènço,  
Pèr faire dansa la jouvènço,  
Li tambourin!

Ei pèr acò, Prouvènço amado,  
Qu'anan pèr tóuti li countrado  
En cantant ta cansoun que bruis dins l'èr clar!  
L'avèn gardado dins l'auriho,

Coume counsèron li couquiho  
Un brut de mar.

E la diren, la cansouneto,  
L'aubado fresco e risouletto,  
Tant qu'en estènt francés restaren prouvençau!  
Tant que la famiho pacano  
Ausira boufa dins Maiano  
L'autre Mistrau!

La cantaren sènso coulèro  
Dins la chavano e dins la guerro,  
Coume se sèmpre mai la santo pas vivié,  
Pèr-ço-que, quand la pas nous manco,  
Nàutri poudèn coupa de branco  
Is óulivié!

Paris, 24 de mai 1884.  
(Armana Prouvençau, 1885.)

## LA FARANDOULO

La farandoulo? La faren,  
Lou cor gai, la tèsto flourido;  
E la faren tant que voudren,  
En aio! la taiolo i ren,  
La man dins la man, pèr la vido!  
E se dardaio lou soulèu  
Coume un flume d'or que s'escoulo,  
Lèu! Lèu!  
La faren, nosto farandoulo!

Sian li Prouvençau de Paris,  
La pèu brounzido e la voues claro.  
Quand juliet cansounejo e ris,  
Coume s'èrian souto lou nis  
Nàutri farandoulan encaro.  
Foro dóu lié, gènt de l'oustau!  
E, lou Cifèr dins li mesoulo,  
Dau! dau!  
La faren, nosto farandoulo!

Enca pu bello que Venus,  
Nosto Prouvènço encantarello,  
Emé si pèu nus, soun còu nus,  
Nous menara dins soun trelus,  
Vers lou reiaume dis estello.  
Et tóuti pourtaren un brout,  
Un pichot brout de ferigoulo:  
Zóu! Zóu!  
La faren, nosto farandoulo!

Lou vièi tambourin miejournal  
Vounvounara coume une abiho.  
Mèste Aubanèu nous fara gau  
Emé si cant de perdigau,  
Que soun lou pantai blu di fiho.  
Et nous fau l'amour, qu'es lou pan,  
Lou pan beni que reviscoulo...

Pan! Pan!  
La faren, nosto farandoulo!

Avèn la tèsto e lou cor caud  
Se n'i'en a qu'an la tèsto frejo.  
Que bello joïo! Quènti saut,  
Quand, sus lou flahutet, Mistrau  
O Roumaniho flahutejo!  
E se nous amon pas ansin,  
Li mandaren à la Bedoulo...  
Gin! gin!  
La faren, nosto farandoulo!

La Venus d'Arle dins lou cèu,  
Mau-grat la nivo que l'acato,  
Desplegara si bras tant bèu.  
O Vincenet, vendras peréu,  
Se vèn Mirèio, pauro chato!  
Faudra que toui dous, aquest an,  
Perqu'avèn mes lou fiò sout l'oulo,  
Tan! tan!  
La fagués, nosto farandoulo!

Dau! tóuti li bandiero en l'èr!  
E que la Prouvènço pacano,  
Amourouso de Balaguèr  
Farandoule en cantant de vers  
Emé sa sorre catalano!  
Que fan li jouvènt, pereila,  
Dins li prat, darrié li piboulo?  
Fla! Fla!  
La faren, nosto farandoulo!

Dedins un óulivié nouvèu,  
Pèr uno journado estivalo,  
T'avèn taïa coume se dèu,  
O bastoun de noste drapèu  
Ounte se pauson li cigalo!  
Tis alo cuberto de rai,  
E nosto sedo que ventoulo...  
Vai! vai!  
La faren nosto farandoulo!

T'aubouraren dins li campas,  
Dins lou trelus e dins la glòri;  
Pièi, quand revendren dins li mas,  
Areno, Faure e Fèlis Gras  
Nous diran de bèllis istòri.  
E vès-aquí que lou soulèu  
Coume un grand flume d'or s'escoulo:  
Lèu! lèu!  
L'avèn facho, la farandoulo!

1886. (Armana Prouvençau, 1887.)

LOU BEL ANTAN

Ero d'annado benesido!

Lou pople fasié bono vido;  
L'avaras largavo si sòu;  
Li gus remavon i galèro...  
Acò se passavo sus terro,  
L'an di semano à tres dijòu.

Tout pèr l'idèio! res à vèndre!  
Li bello-maire emé li gèndre  
S'espoutissien pas sout li cop;  
Cadun se moustravo coume èro.  
Acò se passavo sus terro  
L'an di granouio emé de co.

Tarascoun èro sèns tarasco;  
Tout Veleroun fasié si pasco  
Davans l'autar plen de belu;  
Courounavon Nana rousiero...  
Acò se passavo sus terro,  
L'an que Tistouno parlè plu.

La pas èro dins la famiho;  
Lou riche e la santo pauriho  
S'espinchavon plus de travers.  
Lou blad pèr tóuti sus lis iero!...  
Acò se passavo sus terro  
L'an que Gras faguèn marrit vers.

Davans la mastro, emé li gàrri,  
Li cat dansavon; li noutàri  
Empourtavon pas lou saquet,  
Li laire fugissien li fiero...  
Acò se passavo sus terro,  
L'an que lou Rose se sequè.

Plus gai qu'un drole après l'escolo,  
Moun paire, au vira de sa molo,  
Nous croumpavo apereilalin  
De bos, de prat, la plano entiero...  
Acò se passavo sus terro,  
L'an que venguè d'aigo au moulin.

Plus d'estrado pèr li bramaire!  
Lou fraire ajudavo lou fraire;  
L'amour triounflavo, e li gènt  
Se fasien ni proucès ni guerro...  
Acò se passavo sus terro  
L'an que gagnère tant d'argènt!

Paris, avoust 1899.

(Peço tirado dis Oulivado en preparacioun. Armana Prouvençau, 1900.)

## JEAN MONNE

Quoique né en Roussillon, à Perpignan (janvier 1838), Jean Monné est bien un félibre de Provence, car, transplanté en Avignon dès l'âge de neuf ans, il a passé toute sa jeunesse dans la cité des Papes et tout le reste de sa vie à Marseille, où il a fait sa carrière dans les Ponts et Chaussées; son œuvre est toute provençale par l'esprit et par la langue.

Cependant, son premier livre important fut un hommage à sa première patrie en même temps qu'un magnifique présent à la patrie nouvelle: à savoir sa traduction en provençal de l'Atlantido de l'illustre félibre catalan Jacintho Verdaguer.

Après avoir traduit en vers français le beau poème provençal de Lucien Duc, Marineto (Marinette), et publié de nombreuses plaquettes de circonstance, Jean Monné s'est laissé décider, sur le tard, à entreprendre la publication de son œuvre extrêmement féconde dont l'inspiration heureuse et la forme élégante ont établi depuis longtemps sa réputation dans le monde félibréen.

Déjà, l'on connaissait de lui un vigoureux drame historique, Casau, du nom du consul marseillais qui fut assassiné par Libertat, en 1595, au moment où les Marseillais se rendirent à l'armée d'Henri IV commandée par Henri le Balafre; mais, ce qui a le plus fait connaître son nom, ce sont ses œuvres lyriques: Jean Monné a mis dans ses poèmes et ses sonnets son amour passionné pour la femme et pour la beauté, son culte fervent du terroir familial, les bords de l'Huveaune qui reviennent si joliment dans ses ouvrages, — et son culte de la patrie provençale avec ses aspects, sa nature, sa vie et sa mer bleue, pleine de soleil. Enfin, comme pour tous les vrais poètes, l'œuvre de Monné est son autobiographie: elle contient toute une vie déjà longue avec ses joies et ses deuils, dont un surtout a laissé un vide profond à son foyer, et sous le titre de Mentino, une précieuse élégie dans son œuvre.

Jean Monné fut proclamé majoral en 1881, vice-chancelier du Félibrige (1891), puis secrétaire (1880) et syndic (1903) de la Maintenance de Provence. Depuis 1901, il est président de la grande association régionaliste provençale, La Freirié prouvençalo. Depuis 1887, il publie une excellente revue mensuelle Lou Felibrige (rédigée en langue d'oc) presque indispensable à tous ceux qui veulent se tenir au courant du mouvement félibréen.

Monné a été couronné aux fêtes latines de Montpellier et à l'Académie des Jeux-Floraux; c'est un poète et un homme d'action.

ŒUVRES: L'Atlantido, de Verdaguer traduit en provençal, 1888, (Imprimerie Centrale, Hamelin Frères, Montpellier, prix: 2 francs). — Casau, avec traduction en vers français, par M. Coronat, 1892 (L. Duc, Paris, prix: 3 fr. 50). — Marineto, de Lucien Duc, traduction en vers français, 1894 (Id., prix: 6 francs). — Rousàri d'Amour, sonnets, 1906 (Ruat, 54, rue Paradis, Marseille, prix: 3 fr. 50). — Mentino (Clémentine), poème en douze chants avec traduction française, 1907 (Ibid., Id.). — Lou Felibrige, bulletin mensuel (4 francs par an), 41, rue Thomas, Marseille. — Sous presse: Lou Beluguié, recueil d'odes. — Flour de Véuno (Fleurs de l'Huveaune), poésies, etc.

## SUAVITAS - VESPRE SUS MAR

En mountant dins lou cèu, la niue sus sis espalo  
Pauso, superbamen, soun mantèu diamantin.  
La luno en plen azur ié beluguejo, palo,  
E jito sus la mar si trelus argentin.

La chato dins si péu porto de flour pourpalo;  
E l'auro, qu'a garda si prefum dóu matin,  
En sabourant l'oudour que di roso s'eisalo,  
Tendramen fai brusi sa raubo de satin.

La nau fuso, e li remo, en giscle, d'esmerauda,  
Espouscon di flot blous lou dardai qu'esbrihaudo...  
Li voues enauron l'amo en un cant trefouli.

La guitarro bresiho... un dous pantai vous bresso...  
L'Amour ris... e li bais tant siave e tant poulit,  
Fan plóure sus li cor l'eigagno de tendresso.

(Rousàri d'Amour.)

## REGARD BLOUS

Es lou fiò dóu soulèu rous  
Que fai canta li cigalo;  
Lou rai de tis iue courous,  
Iéu, es ço que m'encigalo;

E jamai siéu tant urous  
Coume quand, siavo regalo,  
Dins ti regard arderous,  
D'amour bève la fangalo...

De ti bèus iue, blous tresor,  
Tre qu'auboures la pousterlo,  
Amigo, entre ti pauperlo

Vese trelusi toun cor,  
Coumo d'eigagno uno perlo  
Dins lou vas d'uno flour d'or.

(Rousàri d'Amour.)

## LES GRANDES FELIBRESSES PROVENÇALES

De même que les cours d'amour du moyen âge méridional s'étaient naturellement fleuries de quelques trouveresses aussi belles qu'inspirées, comme Germonde de Montpellier, Lombarde de Toulouse ou Marie de Ventadour, de même le Félibrige fut embaumé dès son aurore par la présence et les chansons de quelques Félibresses provençales dont le nom et l'œuvre sont une exquise parure pour la renaissance moderne des Lettres d'Oc.

Malheureusement, par une sorte d'instinctive pudeur féminine, elles ont si bien caché leur vie qu'il est très difficile d'en trouver quelques détails.

— Le long du torrent du Calavon qui se jette dans la Durance, la Felibresso dóu Cauloun, Mme d'Arbaud mère du bon poète J. d'Arbaud, cueillit, non point la fleur qui chante ou la grenade entr'ouverte, mais les simples mûres des rives, lis Amouro de Ribas (1863), et son livre, où elle mit son âme pieuse et tendre, est le premier recueil de poésies en langue d'oc moderne écrit par une femme.

— Mlle Rose-Anaïs Gras, de Mallemort, sœur de Félix Gras, devenue Mme Roumanille, fut aussi une félibresse de la première heure, et son œuvre principale, le Cantique en l'honneur de sainte Anne, obtint le prix, la Joie de la Violette, aux Jeux-Floraux d'Apt (1862).

— Antounieto de Bèu-Caire (Antoinette Rivière, de Beaucaire) (Nîmes, 21 janvier 1840; Beaucaire, 27 janvier 1865) est la plus touchante et fut peut-être la plus regrettée, car, après avoir ravi de ses chansons passionnées et mélancoliques le printemps du Félibrige, elle mourut, on peut bien dire d'amour, dans la fleur de sa jeunesse; d'amour pur et d'ardente flamme pour un qui n'aimait que Dieu, a dit Louis Roumieux, qui avec ses amis, recueillit pieusement ses poèmes sous le titre: Li Belugo d'Antounieto (les Diamants d'Antoinette), auxquels on a joint les hommages endeuillés des Félibres, et notamment de Mistral.

— Bremoundo de Tarascoun, mariée en 1886 avec le poète Joseph Gautier, et morte à quarante ans (22 juin 1898) au mas de Darboussille, près d'Arles, a laissé des œuvres dont la sincérité, la spontanéité et surtout le souffle lyrique étonnent chez une humble fille de fermiers, dit M. Elzéard Rougier. Ses Bleuets furent couronnés à Montpellier (1883), et elle obtint le grand prix aux Jeux-Floraux septennaires d'Hyères (1885). Elle a laissé un drame en cinq actes en vers provençaux. Mistral a dit d'elle qu'à lire ses vers si limpides, si purs de forme et de pensée, on reconnaît qu'elle est sûrement supérieure à toutes les Félibresses de Provence.

— Après ces grandes félibresses, il faut citer Dulciorella (Mme Lydie de Ricard), chantée par Auguste Fourès; la Felibresso d'Areno (Mme Léontine Mathieu-Goirand); Lazarino de Manosco; la servante Geneviève (Mlle Reine Garde), dont Lamartine a conté la vie (Geneviève, histoire d'une servante); la Reine Carmen Silva, qui a traduit des œuvres de félibres, etc.

ŒUVRES:

- La Felibresso dóu Caouloun: Lis Amouro de Ribas, 1863 (Roumanille, Avignon).
- R.-A. Gras: Le Cantique en l'honneur de sainte Anne, 1863 (Armana Prouvençau).
- Antounieto de Bèu-Caire: Li Belugo, 1865 (Aubanel, Avignon).
- Bremoundo de Tarascoun: Li Blavet de Mount-Majour, 1883 (Imprimerie Centrale, Montpellier).
- Velo Blanco, 1887 (Trabuc, Marseille). — Brut de Canèu, 1891 (Id., Ibid.). — Lou Debanaire Flouri, œuvre posthume, 1908 (Roumanille, Avignon).
- Lydie de Ricard: Au bord du Lez (Lemerre).
- La Felibresso d'Areno: Li Risènt de l'Alzoun, 1882 (Aubanel, Avignon). — Lou Capelet nouviau, 1882 (Hamelin, Montpellier). — Lazarino de Manosco: Li Remembranço (P. Ruat, Marseille).
- Reine Garde: Nouvelles Poésies, 1861 (Giraud, Paris).

## LI QUATRE ANGELUS

Quand dóu jouine matin ris la bouqueto roso,  
 Quand lou printèms clafis si goubelin de roso,  
 O campano, sounas en cor!  
 E quand un enfantoun nais, jouguejo e s'endor,  
 Sounas, campano bressarello,  
 Ameinadido e jougarello,  
 Sounas toustèms  
 Lou fres angelus dóu printèms.

Quand lou grand souleias mounto au piue de sa glòri,  
 Quand l'estiéu s'es bara de tepo e de blad flòri,  
 Oh! sounas, campano, à tout vènt!  
 Quand li raive e l'amour courounon lou jouvènt,  
 Sounas, campano sounjarello,  
 Vivo, abandido, e cantarello,  
 Sounas bèn tant  
 Lou bel angelus di vint an.

Quand dauro, lou tremount, si blùis aplanado,  
 Quand s'ambron li muscat di triho empampanado,  
 Oh! campanello, sounas bèn!  
 E quand l'ome s'alasso à soun prefa de bèn,  
 Sounas, campano entreinarello,  
 Bono, piouso e dindarello!  
 Sounas, ah! vé!  
 Lou fièr angelus dóu devé!

Quand la niue nous endor dins soun tèmple d'oumbrino,  
 Quand l'auro de l'ivèr dins l'aut clouchié roundino,  
 Sounas, campano, encaro un son!  
 E quand de l'atahut nous vèn l'eterno som,  
 Sounas, campano plourarello,  
 Tristo, amistouso, assoularello,  
 Sounas, moun Diéu!  
 L'angelus dóu suprème adiéu.

(BREMOUNDO DE TARASCOUN: Lou Debanaire Flouri.)

S'AVIE VINT AN...

Au pichot Jouanen Roumiéu.  
 Pichot enfant, soun douço ti caresso;

Dins toun regard, i'a jamai d'amaresso,  
Pichot enfant;  
E quand, mignot, sus ti gauto poulido  
Fau un poutoun, me dise, entrefoulido:  
— S'avié vint an!...

Pichot enfant, quand ta bouqueto fino  
Vèn se pausa sus moun front que se clino,  
Pichot enfant,  
Me dise alor, urouso e pensativo:  
— Ah! dins moun cèu i'aurié plus ges de nivo,  
S'avié vint an!...

Pichot enfant, quand de ta voues tendrino  
Me disés: T'ame!... alor, dins ma peitrino,  
Pichot enfant,  
Moun cor tresano, e iéu, adoulentido,  
Dise en plourant: — M'agradarié la vido,  
S'avié vint an!...

Pichot enfant, d'abord que sus la terro  
Ai avans tu chaupi li draio fèro,  
Pichot enfant,  
Te marcarai la routo la plus bello...  
Pèr te guida, moun cor sara l'estello  
De ti vint an!...

8 d'outobre 1864.  
(ANTOUNIETO DE BEU-CAIRE: Li Belugo.)

## PLAGNUN

Sus la terro d'abord que siéu tant malurouso  
Me ié laisses pas mai langui dins la doulour!  
Mando-me lèu la mort: sa voues tant esfraiouso  
M'agradara, moun Diéu, coume un bèu cant d'amour.

Qu'eiçabas lou bonur es taca de lagremo;  
Lis ouro li mai douço an soun degout de fèu;  
Ma pauro amo, pecaire! a pòu de la mar semo;  
Lou sènte, sarai bèn qu'amoundaut dins toun Cèu!

Pecaire! avèn jamai de mèu senso amaresso;  
Vesèn trepa de niéu dins l'azur lou plus bèu;  
Li jour li mai urous an si niue de tristesso,  
E lou bres de l'amour ei souvènt soun toumbèu!

Tambèn, sono vers tu moun amo presouniero;  
Prene-la, pèr t'ama dins l'eterne sejour...  
Vole mouri, moun Diéu! Escouto ma preguiero,  
Que lou jour de ma mort sara moun plus bèu jour!

(ANTOUNIETO DE BEU-CAIRE: Li Belugo.)

## LANGUEDOC

LOUIS ROUMIEUX

Louis Roumieux, le gai Roumieux, comme il s'appelait lui-même, est né à Nîmes, le 26 mars 1829, le même jour qu'Aubanel.

Après avoir publié, avec Bigot, de joyeux dialogues de mœurs populaires, comédie et farce, *Li Bourgadiero* (les Villageoises) et *li Griseto* (les Grisettes), et le journal *la Revue Méridionale*, il quitta Nîmes et vint s'établir à Beaucaire, où il se lia avec les sept fondateurs, adopta leur orthographe, collabora assidûment à *l'Armana*, guida les débuts de l'exquise et trop tôt disparue *Antounieto de Bèu-Caire*, dont il publia et préfaça *li Belugo* (les Diamants, 1865). La même année, il fit l'accueil le plus chaleureux au grand poète et patriote catalan, Victor Balaguer, exilé d'Espagne. Il prit une large part aux célèbres fêtes catalano-provençales de Barcelone en 1867, où fut offerte la *Coupo Santo*, et de Saint-Rémy en 1869, et ensuite aux Fêtes latines de Montpellier.

Revenu à Nîmes, Roumieux y publia le journal languedocien satirique *Dominique*, reparu sous le titre *la Cigalo d'Or*. Proclamé majoral et chancelier du *Félibrige* en 1876, sa maison de Montpellier, la “*Villa des Félibres*”, comme son fameux *Mas*, *lou Maset de Mèste Roumiéu*, popularisé par la chanson de ce nom, furent de véritables foyers de gaieté et d'enthousiasme félibréens.

Roumieux, pauvre et malheureux, mourut en 1894 à Marseille, où, réduit à l'emploi de prote, il corrigeait les coquilles, des typographes, coquilles dont il baptisera son dernier livre: *Li Couquiho d'un Roumiéu* (les Coquilles d'un Pèlerin).

Son œuvre est considérable. Il a donné au théâtre des comédies étincelantes de verve et de gaieté, comme le proverbe: *Quau vou prendre dos lèbre à la fès n'en pren gès* (Qui veut prendre deux lièvres à la fois n'en prend aucun) et *la Bisco* (le Dépit), représentés au théâtre roman de Montpellier. Son poème héroï-comique *la Jarjaiado*, dont Daudet a traduit les meilleures parties, retrace, avec un esprit endiablé, les aventures burlesques de *Jarjailles*, portefaix légendaire de Tarascon. Enfin, il a semé sans compter sa bonne humeur, ses spirituelles saillies et son rire éblouissant, dans d'innombrables poésies et chansons dont beaucoup sont populaires et qui ont été recueillies dans ses deux ouvrages: *la Rampelado* (le Rappel) et *li Couquiho d'un Roumiéu*. Ce dernier ouvrage, qui contient en outre de beaux quatrains moraux, fruits de sa douloureuse expérience, était en cours de parution avec préface de Mistral et notice biographique du majoral P. Chassary, lorsque mourut Louis Roumieux (1894). Il a été le plus fécond — peut-être avec excès — et le plus joyeux des maîtres du *Félibrige*.

ŒUVRES: *La Rampelado*, avec préface de Roumanille et notice d'Ernest Roussel, 1876 (Roumanille, Avignon, prix: 3 fr. 50). — *Li Couquiho d'un Roumiéu*, avec préface de Mistral, notice de P. Chassary, illustrations de P. Marsal, 1894 (Firmin et Montane, Montpellier).

## LOU MASET DE MESTE ROUMIEU

### Cansoun

Lou Maset de Mèste Roumiéu  
Es un maset coume n'i'a gaire:  
Bèn segur, dins tout lou terraire,  
Se n'en vès ges coume lou siéu!

Poudès cerca dins la garrigo;  
Se n'en trouvas un coume aquéu,  
Diéu de moun nas fague uno figo  
E dous siblet de mi boutéu!...

Lou Maset de Mèste Roumiéu...

Requiquiha, blanc coume l'ile,  
Courouna de flour e de gréu,  
Dins soun enclaus morgo, tranquile.  
L'auro, la pluejo e lou soulèu.

Lou Maset de Mèste Roumiéu...

Voulès lou vèire? An! D'aut! En routo!  
Alenaren i Tres-Pieloun;  
Vers Castanet béuren la gouto

O tastaren lou court-bouioun.

Lou Maset de Mèste Roumiéu...

Sen arriba; mi camarado,  
Disès-me se vous ai menti?  
Quouro avès vist dins l'encountrado  
Maset tant bèu e mies basti?

Lou Maset de Mèste Roumiéu...

Intras; veirés sus li muraio  
De tabléu rudamen pinta:  
Un grand naufrage, uno bataio,  
Paris dins touto sa bèuta.

Lou Maset de Mèste Roumiéu...

Es pas bèn grand; i jour de fèsto  
Souvènti-fes sèn à l'estré;  
Mai, se fai caud, pausan la vèsto  
Barran la porto, se fai fré.

Lou Maset de Mèste Roumiéu...

Sarié tèms de se metre à taulo  
E de tasta lou goust dóu vin.  
I'a'n bon fricot de cagaraulo,  
I'a de merlusso e de lapin.

Lou Maset de Mèste Roumiéu...

Sèn court de biasso? Dins la vigno  
I'a de tout: trouvan, sèns sourti,  
Un cros per la pesco à la ligno...  
Pauri peissoun, vous van rousti!

Lou Maset de Mèste Roumiéu...

I'a d'aïet, de poumo-de-terro,  
De nabet, de cebo, de fru...  
Ie manco pas que la misèro,  
O, se i'es, meno pas de brut.

Lou Maset de Mèste Roumiéu...

Mèste Roumiéu, qu'aimo la casso,  
I perdigau calo de las.  
Tóuti li fes que fai fougasso  
Se counsolo em' un cacalas.

Lou Maset de Mèste Roumiéu...

E, d'aquéu tèms, quau jogo i boulo,  
Quau s'amuso au viro-bouquet,  
Quau derrabo de ferigoulo,  
Quau pren de flour pèr un bouquet.

Lou Maset de Mèste Roumiéu...

Quan ven la niue toutis en filo,  
D'ùni risènt, d'àutri cantant,  
Davalan plan-plan à la vilo  
E redisèn en nous quitant:

Lou Maset de Mèste Roumiéu...

MANDADIS

*A moun Paire.*

**Es pèr tu, ve, moun brave paire**

Qu'a rima me siéu mes en trin.  
Longo-mai, s'a l'ur de te plaire,  
Au Maset digues moun refrin:

Lou Maset de Mèste Roumiéu...

1867. (La Rampelado.)

CUIQUE SUUM

**Rastelagno de quattrin**

Tau garnis lou toupin que béu pas lou bouioun.  
Jouine e vièi, laid e bèu, eiçavau tout se croso...  
Mai, digo, en de-que sièr d'èstre lou parpaioun  
Quand pèr d'autre flouris e s'espandis la roso?

Uno femo, d'enfant, de bons ami, de libre,  
La santa, lou travai e l'amour dóu bon Diéu,  
Vaqui tout ço que fau au bonur d'un Felibre:  
Quau i'a de mai urous que iéu?

Uno femo? ai!... D'enfant? Oui!... De bons ami? Paure!...  
De libre? moute soun!... La santa? piéu-piéu viéu!...  
Lou travai? m'ablasigo!... Urous encaro siéu,  
Moun Diéu, que voste amour m'assole e me restaure!

S'ère femo, amariéu un ome ami di flour;  
Ome, adore li flour que retrason la femo:  
Coume elo an la bèuta, coume elo siave óudour,  
Coume elo dins soun sèn recampon de lagremo.

Lis ami fan, ai! las! d'acò di dindouletto:  
Tant qu'auras de bèu jour, te quitaran jamai;  
Mai qu'arribe l'ivèr, frr! frr! d'un cop d'aleto  
Lien de tu vitamen tout l'eissame s'en vai!

(Li Couquiho d'un Roumiéu.)

**ALBERT ARNAVIELLE**

Fils d'un simple artisan, Jacques Arnavielle, maître marbrier, Albert Arnavielle est né à Alais (Gard), en 1844. Il est, dans le Félibrige, non seulement le représentant le plus autorisé du Bas-Languedoc, mais aussi le type de l'orateur populaire, ardemment catholique et royaliste, voyant dans la Monarchie traditionnelle la seule garantie des libertés du Midi.

Comme Vermenouze, il a été l'élève des Frères des Ecoles chrétiennes. Une bonne partie de sa vie, il a travaillé dans la Compagnie des Chemins de fer; sur le tard, sa valeur incontestable l'a introduit dans le journalisme: il tient une place des plus honorables à l'Eclair de Montpellier.

Arnavielle est, avant tout, un homme d'action. Quand William-Bonaparte Wyse fonda la société des Arquins, composée de sept membres dont chacun avait un nom de guerre, il en fit partie, y arborant son surnom: l'Arabi (l'Arabe), que Mistral lui avait donné et qui est devenu populaire dans le Midi.

L'Arabi est basané, nerveux, la barbe en broussaille, les yeux étincelants; il a de l'apôtre la flamme héroïque et l'âme candide. On l'appelle encore: le Saint du Félibrige.

Il a combattu toute sa vie: lorsque ses premières œuvres, et notamment Lous Cants de l'Aubo, lui eurent mérité la Cigale des Majoraux, cette Cigale fut celle de la Tabò, ainsi nommée du cri des écoliers du pays d'Alais, quand ils se battent à coups de pierres: on prétend même qu'il faut voir là un souvenir des guerres de religion dans les Cévennes. Après avoir publié, avec Louis Roumieux et Alcide Blavet, le journal la Cigalo d'Or, et tout seul l'Armagna Cevendù et l'Armana de Lengadò, Arnavielle fit de grands efforts pour orienter le Félibrige vers une action sociale et politique. D'accord avec Charles Maurras et Frédéric Amouretti, il but fièrement, en 1894, à la Sainte-Estelle d'Avignon, en l'honneur du Félibrige intégral, et il répéta les mêmes énergiques déclarations à Font-Ségugne, lors du Cinquantenaire du Félibrige (1904). Aujourd'hui, il est l'un des orateurs les plus fêtés de l'Action française dans le Midi, et il n'est pas de grande réunion royaliste où sa parole spontanée, vibrante, passionnée, ne soulève de véritables ovations.

Quoique orateur avant tout, Albert Arnavielle a écrit des œuvres poétiques qu'il faut se garder de négliger: dans les Chants de l'Aube, les poésies d'amour alternent avec les hymnes en l'honneur de la patrie " raïdò ", ainsi que nomment leur pays les habitants des vallées et versants méridionaux de la Lozère; il a publié aussi un curieux poème burlesque, Volo-Biòu, et d'autres nombreux travaux. Certaines pièces de lui, disséminées dans les revues et journaux, ne doivent pas être oubliées.

Belle âme, grand cœur, esprit ouvert à toutes les idées généreuses, l'Arabi est aimé et vénéré de tous ceux qui l'approchent.

ŒUVRES: Lous Cants de l'Aubo, 1869 (J. Roumieux, Nîmes, prix: 3 fr. 50). — Volo-Biòu, 1875 (Brugueirolle, Alais, prix: 2 francs). — Lous Gorbs, 1880 (Hamelin Frères, Montpellier).

## LOU PASTRE

— Zou, pastrou, te fau aigreja,  
Que l'aubo au cèl vai pouncheja:  
Veses pas s'esrafa l'estello?  
L'erbo es fresqueto, bon mati;  
Lou troupèl bialo, vòu parti,  
Vite au cledas e despestello!

Part lou pastre embé soun troupèl,  
Soun chi loubet, soun sa de pèl  
Que tèn la mangiho rejoincho;  
Part en faguènt peta soun fouit,  
Embé soun long pifre de bouis  
Pèr para l'enuè de la jouncho.

A coucha soun pople lanu,  
A larga soun bestiau banu  
Per lous camps d'esperset, d'auriolo,  
Entramen que tombe la caud,  
Trepo l'agneloun fouligaud,  
Ròumio la fedo mens courriolo.

Ah! qu'acò's brave de dourmi,  
Quand dourmès d'un bon som ami,

A l'oumbro de la grand pinedo,  
Sus l'erbo dau prat, bèu velout,  
Proche lou riéu que fai: glou-glou,  
Baisant lou serpoul e l'anedo.

Es l'ouero ardentou dau tantost,  
Qu'au sourèl lou lètrou se tos;  
O la chaumasso sens egalo!  
Mès dau fres dau bos caressa,  
Dourmès à l'aise e sès bressa  
Dau canta cla de la cigalo.

— Vai, pastre, dor toun som urous!  
Ta vido, tu, n'a gès de crous,  
Car n'es que de bonur clafido,  
Ta vido coumoulo de pau:  
Toun mèstre, toun bos, toun cabau,  
Manja, dourmi, vaqui ta vido.

— E l'on se dis, à toun aspèt,  
Coussi tu siès sage, en respèt  
De nautres que lou soucit rèvo,  
Nautres qu'embé tout noste ourguièl,  
E nosto sciènço e noste esquièl  
Menan uno vidasso grèvo.

— Qu'anou trigos e patrifas  
E lous ambicious afas  
Que fan que lous omes se sannou,  
De tu lous desirs lous pus auts  
Soun de toundre poulits lous aus  
De tous moutous que n'en tresanou.

— Quand nou siès per lous saventas  
Qu'un ignourent, qu'un efantas,  
Se dins tous amo tu reçaves  
Lou d'acò dau Diéu de l'etèr,  
E se tu saves toun patèr,  
Mai que lous saventas n'en saves.

— E que t'enchau també de l'art,  
Mès-que manges toun flo de lard!  
Pamens, dins la niue dau campèstre,  
Quand, t'adraiand de-vers toun mas,  
Ta cansou mor dins lou ramas,  
De l'art alor siès un grand mèstre.

— Vè, dequé que fague l'uman,  
Per poudro adusa de sa man  
Enjusqu'à talo ou talo auturo,  
Ço que toujours trespasso tout,  
Ço qu'es la suprèmo grandou,  
S'atrovo que dins la Naturo.

— Pastre, ansin ta vido vai plan,  
E coumo au su lou serre es blanc  
Dau jour que darriès el trebasto,  
Un cop tous ans, à lus trescol,  
Sus toun pèu anelant toun col  
Qu'auran mes lus blanco barbasto,

“ T'endourmiras dau darriè som,  
Partiras per aquel quicon  
Ounte i'a de joio un aboude,  
Simple coumo quand siès nascu,  
Ignourant qu'auras soul viscu  
Lou grand secret d'aqueste mounde!

## ACHILLE MIR

Achille Mir est, avec Alexandre Langlade de Lansargues (Hérault), l'un des premiers poètes patois du Languedoc qui aient compris, dès la première heure, la pensée philologique et grammaticale de Mistral, et qui soient venus au Félibrige. A ce titre, on peut dire qu'il est le père de la renaissance languedocienne.

Né le 30 novembre 1822 au village d'Escalles, près Carcassonne, la langue d'oc est sa langue maternelle: aussi, en possédera-t-il naturellement, a écrit Mistral, toutes les finesses, toutes les formes populaires, l'ardente couleur et la richesse d'expression”.

Successivement instituteur, professeur d'écriture, avant d'être directeur des fabriques de drap de la Compagnie de l'Ile, à Carcassonne, il s'amusa à composer de petites fables pour ses écoliers, lorsque, sur les conseils de Mistral, il révisa sa graphie, et purifia sa langue des gallicismes qui la troublaient.

Aussi, son premier livre de vers ainsi purifié, la Cansoun de la Lausetto (la Chanson de l'Alouette), obtint-il en 1875 le prix de la Société des langues romanes de Montpellier, société qui s'était adjoint comme membres du jury Gaston Paris, Egger, Michel Bréal, Mistral et Anatole Boucherie. Ce joli livre, plein de poésie facile et de fables simples et gaies, fables de poète plus que de philosophe, écrit dans une langue vive, pittoresque et savoureuse, fut un des plus précieux herbiers du terroir languedocien.

Il ne faut demander à Mir ni les méditations ni les envolées de la poésie lyrique: c'était un brave homme, un joyeux compagnon de table, un spirituel conteur bon enfant, comme le furent la plupart des premiers félibres dont Roumanille est resté le plus heureux modèle. Aussi, ses vrais chefs-d'œuvre sont-ils moins sa Cansoun de la Lausetto et ses fables que ses petites historiettes, illustrées des images amusantes et joliment vieillottes de Narcisse Salières, qui s'appellent Lou Lutrin de Ladèr (1883), inénarrable messe en musique, composée par un villageois et chantée par un lutrin de paysans qui fit braire tous les ânes du hameau, lou Curat de Cucugna (1885), pris, comme celui de Roumanille, dans un auteur antérieur (Birat), et où, selon Gaston Jourdanne, “ s'étant mesuré avec Roumanille et Daudet, il a dépassé tous ses concurrents, ou encore ses fabliaux, lou Rire seguit dou Pourquet de lait (Le Rire, suivi du Petit Cochon de lait).

Mir fut sympathique à tous et fort charitable; il prêtait généreusement son concours et celui de son diseur Pierre Prax (qui s'intitulait le Jouglar de Mir) à toutes les œuvres de bienfaisance. Carcassonne, à laquelle il s'était consacré, l'a d'ailleurs laissé mourir dans la gêne le 10 août 1901.

Il était Majoral du Félibrige (1876), Maître ès Jeux-Floraux (1894); les Félibres lui ont élevé un buste à Carcassonne en juillet 1908.

ŒUVRES: La Cansoun de la Lausetto, avec préface de Mistral, 1876 (Hamelin, Montpellier). — Lou Lutrin de Ladèr, avec préface de Roumanille, 1877 (Pendariès, Carcassonne, prix: 3 francs). — Lou Sermou dal Curat de Cucugna, 1884 (Porniès, Carcassonne). — Lou Rire seguit dou Pourquet de lait, 1890 (même édition). — Les rééditions par la Revue Méridionale, 3, rue Victor-Hugo, Carcassonne.

## LOU PAPPALHOULET E LA CANILHO

### Fablo

Bressat sus uno flour de malbo  
Per un bentoulet amoureux,  
Un pichou Pappalhol, espelit despèi l'albo,  
Chucabo lou mèl sabourous.  
Proche, sus un capus, que de berdou sannabo,

Uno canilho baralhabo.  
Tout en festounejant s'atudabo la fam.  
Lou joubé muscadin i dits, en se trufan:  
“ Coussi ba l'apetis, la bièlho?  
A boun goust, es tendro, la fèlho?  
— Anen, tas questius fan piètat,  
I replico sec la Canilho:  
L'on diriò que n'as pas tastat.  
Debrenbes, babardot, que sios de la familho!  
Dal tanoc de caulet que, bèr, as rousegat,  
Tous ancièns fasion pa signat. ”

Parbengut coufit d'insoulenço,  
Qu'en te carrant joust toun abit,  
Mesprèses lous parents que t'an dounat naissenço,  
Miralho-te dins moun escrit!

(La Cansoun de la Lausetò.)

## LOU RAT PRECHAIRE

D'ount bent tant de baral? Lou pople rousegaire  
Fourfoulho d'en-pertout, courits coumo l'esclaire.  
Per asart aurion esquilhats  
Toutos las gatos et lous gats?  
Ou sario que de las ratièros,  
Quatre-de-chiffros, trapadèros,  
Aurion fait un gros fougairou?  
— I siots pas. Aici la rasou  
Dal remenadis, dal bacarme:  
Ratapoun, majoural des rats,  
Que dins un paro-grais daissèt sous crins rumats,  
Despèi ièr-dela s'es fait carme!  
Disoun que bèi, dins un sermou,  
Deu trouna coumo Bourdalou.  
La glèiso's al gragnè. Sus de bièlho milhasso,  
Silencious, ple de ferbou,  
Lou pople trisso-fi s'ajasso.  
Estirat sul jarret, lou noubèl ouratou  
Mostro lou nas dins un caissou.  
Fa soun salut; tres cops frego sa garramacho  
Sus sa bourro, sus sa moustacho.  
— Rats et mirgos, s'adits, aimabi, d'autres cops,  
La cansalado, lou fourmatge;  
Me lupabi souben lous pots  
Dal mèl, dal sucre, dal laitatge;  
E qu'escoupissio pas sus rouns das salcissots!  
Mès on cambio de goust quand on se fa dins l'atge:  
Bèi, dal mounde soun retirat.  
Dins aqueste caissou trobi quauqu'abelano;  
Quatre ou cinq sufiran per passa la semana;  
Roussègui que lou clesc, cresèts-bo, fé de rat!  
De sus un coucaril, un das bièls de la bièlho,  
— Qu'abio manubrat sus un lard  
E dins lous flancs d'un galabard  
Am'el touto la dabant-belhò  
I cridèt: — Passo pas! Te couneissi, gusart!  
Ta maisso's trop senso, trop crano:

I a segur quicon de milhou  
Que quauquis clesques d'abelano  
Dins toun misterious caissou!  
— Qun renèc! I a res que milhasso pourido.  
Flairo bou, me direts... Flairo de sentetat!  
Fraires, sion pas al tems passat!  
L'enic es-aqui! Nous cal cambia de bido.  
Ei soumiat à-nèit un gat enfarinat.  
Besi sous èls lusents e sa dent afilado.  
Que debio abe talen! Ero sec, descarnat.  
O siècle courroumput, raço tres cops dannado!  
Counbertissi-te dounc, machègo de pelhot,  
De pa mousit e de fialado.  
Junats, fraires, junats, tout en pensant al clot.  
Aro, daissats-me soul, soul dins moun armitatge,  
Per me laba de mous pecats.  
Aici boli mourir penitent. Adissiats!  
E d'emouciu sa boux s'atudet pel passatge...  
Paure rat! Paure rat!...

Lou couqui prechabo quilhat  
Sus un gros cantèl de fourmatge.

(La Cansou de la Lausetò.)

## AUGUSTE FOURES

Auguste Fourès, né à Castelnaudary le 8 avril 1848, ne suivit, à partir de quinze ans, que l'école buissonnière où se développa en toute liberté son caractère primesautier qui unit à une sensibilité exquise un tempérament ardent, farouche et ombrageux.

Après avoir combattu l'Empire dans la presse toulousaine et publié quelques poésies françaises de 1872 à 1876, il donna des études plus spécialement méridionales, des notes précieuses et variées sur l'histoire locale et le folklore, mais écrites en langue française.

Il collabora aux journaux avancés de l'Aude, à la Dépêche de Toulouse et au Petit Toulousain illustré (1885-1888), dont il devint rédacteur en chef. Dès ce moment il vécut presque exclusivement à Toulouse.

Son amour pour la petite patrie et pour le peuple en fit un fervent de la langue populaire des aïeux. Dès 1875, il publia en langue d'oc la Croux de l'Inoundacioun (la Croix de l'Inondation), qui fut rééditée depuis, en 1876 et 1879, à Montpellier, sous le titre: la Croux del grand Aigat.

Fourès se trouva fort dépaysé dans le Félibrige, quand il assista à la grande assemblée d'Avignon, le 21 mai 1876, où furent votés les statuts nouveaux; mais il y rencontra Louis-Xavier de Ricard, et, pour protester, ils commencèrent la campagne de la Lausetò (l'Alouette), almanach languedocien (1876-78-79-1885), où ils soutinrent que la véritable tradition du Midi était républicaine et anticléricale.

Inspiré directement par les ouvrages d'un pasteur protestant de l'Ariège, Napoléon Peyrat, Auguste Fourès a voulu voir dans les Albigeois les premiers apôtres de la raison contre le dogme, de la liberté contre l'Eglise romaine, de l'indépendance contre la Monarchie capétienne. Montfort est son ennemi personnel, et la grande catastrophe de notre histoire, c'est la bataille de Muret.

Telles sont les idées qui inspirent les poésies de Fourès, réunies en trois importants volumes: les Grilh (les Grillons), les Cants del Soulelh (les Chants du Soleil) et la Muso Silvestro (la Muse Silvestre), œuvre posthume, publiée par le soins de l'Escolo Audenco et de Gaston Jourdanne. On espère avoir un jour le reste de ses poèmes sous le titre promis de la Segò (la Moisson).

Elu majoral en 1881, il dénomma sa cigale Cigalo de la Libertat (Cigale de la Liberté). Il mourut à Castelnaudary, le 4 septembre 1891, et, selon son vœu, fut enterré debout.

L'œuvre de Fourès célèbre, d'un souffle âpre et fougueux, la terre lauragaise, les travailleurs et les humbles des champs et de la cité, les vaincus albigeois et aussi les vaincus de la grande patrie (1870), comme elle exalte éperdument la langue d'oc, la République et la liberté. Ecrits en une langue puisée

aux sources du terroir, mais savamment épurée, ses poèmes valent plus par l'élan lyrique que par les détails et la technique du vers, mais leur vaillance est si chaude et si farouche qu'elle place le nom de Fourès à côté de ceux de Tyrtée, de Bertran de Born et des poètes guerriers allemands, les Ardent et les Becker.

ŒUVRES: La Croux de l'Inoundacioun, 1875 (Chavard, Castelnaudary), puis la Croux del grand Aigat, 1876, 1879 (Imprimerie Centrale, Montpellier). — Les Grilhs, 1887 (Hamelin, Montpellier). — Coureurs de grands Chemins et Batteurs de Pavés, 1889 (Caillard, Narbonne). — Le Cassolet, 1889 (Lajoux, Carcassonne). — Potiers et Poteries du Lauragais et Anthologie du Lauragais, 1891 (Amalric, Albi). — Rodolphe Bresdin dit Chien-Caillou, 1891 (Savine, Paris). — Les Cants del Soulelh, 1891 (même éditeur, prix: 8 francs). — Les Jeux des Enfants du Lauragais, 1891 (Hamelin, Montpellier). — La Muso Silvestro, 1897 (Bibliothèque de la Revue Méridionale, Carcassonne, prix: 2 fr, 50).

## A-N-UNO ESPASO DEL SECLE TRETCEME

*Al grand istourian des Albigeses, al valent troubaire pirenean, al venerable aujol Napouleoun Peirat.*

Ves Fanjaus, ount sant Douminique  
Predicabo l'coumbat inique  
Un gazalha'n debouzigant  
Un tros de serro escalabrado,  
Ambe soun anduzac gigant,  
Espaso, t'a dejousterrado.

L'utis de pax e de travalh  
T'arranco, estrument de rambalh,  
Al terradou que grequèjeboun  
Les tieus, barous e capelas,  
E qu'enfurounits nous ajèboun  
Le cor, la libertat, ai! las!

Levado dins le plen esclaire,  
Orr'e nudo, 'nglazisses l'aire  
Coumo per anuncia'n mal-ur;  
Semblos uno serp miraclouso  
Que, ves le soulelh e l'azur,  
Se tors envrimado e gelouso.

Portos la croux, armo d'infer,  
E le roubilh, rougno del fer,  
Maudito espaso, te roussego!  
Ai! qun es l'enemic aurieu  
Que te renabo: — Segò, segò!  
Que la sang raje coumo'n rieu!

— Poupò del talh e de la punto!  
Sabes que l'Mièchjoun a l'espunto  
Coumo'no femno que nouris;  
Poupò la rouge lait de vido!  
Mieuno aglo, ré nou t'espauris.  
Am, am, al miei de la brandido!

Quantis, quantis n'as daguejats?  
Dins la mort se soun barrejats  
D'omes, de mouliès, de mainatges.  
O coutelou de tuadou!  
Le Lengodoc as tieus carnatges

Servisquet de grand talhadou.

Inoucent tres t'a benezido,  
En disènt: — Lèu, sios cramezido  
Dins las venos des eretics;  
Dalho, dalho les Albigeses,  
Toutis les nostris enemics:  
Paisans, nobles e bourgeses.

Qun loup te riplèt al sieu punh  
Per to fa dintra coumo'n cunh  
Dins las rengos lengodoucianos?  
Qu'al noum d'aquel victourious  
Sannen las plagos ancianos!  
Que l'mieu cor pate, furious!

L'azir cowntro's tirans m'abrando  
E, sul'cop, ma bouco s'alando,  
Bramant aquel reneç: — Mountfort!  
O carpan que sus nostro gaugno  
Roumo fasquèt restounti fort,  
Mountfort, cadèl de pataraugno!

Mountfort, que b'a tout ensannat,  
Cremat, martirisat, panat!  
Fel'scupit dins nostro ambrousio,  
Mountfort que falquetèt, raujous,  
Nostro lauseto-pouèsio;  
Mountfort, aquel moustre envejous!

Malgrat la fero maissantiso,  
Espaso, nostro valentiso  
S'adreito encaro bravoment!  
Forto tourna-mai s'es levado,  
Al miei d'un bel enluziment,  
La Libertat endouloumbado!

T'acatos! Vos ana, sigur,  
Coumo l'gabus, dreit à l'escur!  
Ta pugnado esquerro trandolo.  
Auras un trauc fangous pr'estuch;  
Al founze del canvalh redolo.  
L'ourrou devant le soulelh fuch.

14 de Julhet 1876.  
(Les Grilhs, III, Patrio.)

## PROSPER ESTIEU

Jean-Vincent-Prosper Estieu, disciple de Fourès, un disciple qui a longuement distancé son maître, est né à Fendeille (Aude), le 7 juillet 1860. Fils de simples paysans, son intelligence précoce lui permit de faire ses études classiques au collège de Castelnaudary comme boursier. Ses parents le destinant à la prêtrise, il passa au Petit Séminaire de Carcassonne, où il ne demeura point d'ailleurs, car il n'avait nullement la vocation. Entré à l'École normale de Carcassonne (1876), il en sortit instituteur public en 1879. Dans cette humble tâche qu'il a exercée en divers villages, il s'est livré, de toute la passion de son tempérament fougueux, aux lettres et à la poésie.

En 1881, il fonda, avec Fourès et Achille Maffre de Baugé, une revue littéraire qui dura peu, la Poésie moderne, et il publia, avec préface de Fourès, des vers français intitulés l'Ecole. A partir de 1886, il devint un des principaux collaborateurs de la Revue Méridionale, de Carcassonne, dirigée par M. Achille Rouquet, où il fit paraître une étude curieuse: Fabre d'Eglantine réhabilité (1889).

Cependant, le poète occitan s'était déjà révélé en lui. En 1892, il fonda, avec Gaston Jourdanne et Achille Mir l'Escolo Audenco, de Carcassonne, et, avec Xavier de Ricard et Jean-Félicien Court, l'Escolo Moundino, de Toulouse. Enfin, à partir de 1895, se succèdent ses belles et grandes œuvres: Lou Terradou (le Terroir), Flors d'Occitania (Fleurs d'Occitanie) et la Canson Occitana (la Chanson occitane). De plus, il a dirigé les deux revues Mont-Ségur et Occitania (1896-1905), très utiles à consulter pour l'orientation du mouvement félibréen.

Rapidement, la haute personnalité de Prosper Estieu s'est imposée: Majoral du Félibrige en 1900, en remplacement d'Alexandre Langlade (Cigale de l'Ort), Maître ès Jeux Floraux depuis 1902, il est le plus vibrant poète de la seconde génération félibréenne. Tandis que beaucoup de ses collègues se confinent dans une imitation stérile de Goudelin ou de Jasmin, Prosper Estieu se tient merveilleusement au courant de la poésie actuelle, des travaux de la philologie romane et du mouvement littéraire français. Parnassiens et symbolistes lui sont familiers, autant que la Bible et les livres antiques. Et toute cette érudition, qui aurait pu être fatale à un autre, est fécondée, vivifiée par un souffle puissant, par une inspiration lyrique de premier ordre. Soutenu par les idées farouches d'Auguste Fourès, Prosper Estieu n'a pas toujours évité le paradoxe ni l'exagération: mais, au point de vue poétique, il a triomphé partout, sachant à la fois chanter des odes fougueuses et ciseler les sonnets avec un art parfait qui lui a attiré de certains critiques le surnom de Hérédia du Félibrige. Aussi, toute son œuvre a-t-elle dépassé le cercle de la littérature méridionale: de nombreuses publications parisiennes et étrangères (notamment en Italie, en Espagne et en Norvège) l'ont étudiée avec sympathie et admiration.

Brun, vigoureux, superbe, la chevelure léonine, la barbe de jais, la voix de cuivre, Prosper Estieu est une des physionomies les plus impressionnantes de la Renaissance méridionale, et il n'est pas de belle fête occitane où n'apparaisse sa haute stature d'émir sarrasin.

ŒUVRES: Lou Terradou (préface d'Antonin Perbosc), 1895 (Revue Méridionale, Carcassonne, prix: 4 francs). — Flors d'Occitania, 1907 (Marqueste, Toulouse, même prix). — La Canson Occitana, 1908 (Revue Méridionale, Carcassonne, prix: 6 francs).

## A MA DROULLETO MIRELHO, PER SA NAISSANÇO

Mirèio de Prouspèr Estiéu  
Qu'en tu lou printemps devèngue l'estiéu!  
E gramaci Diéu,  
Flourigue e prouspère,  
Tout l'ur que pèr tu dins moun cor espère.  
Frederi MISTRAL.

O droulletto, ès lou gaudj de la miuno oustalado,  
Es lou rai de soulelh que ven m'escaudurà;  
E ta blouso efantesso aro m'ajudara  
A trigoussà's malcors dount ai l'amo couflado.

Encaro sabi pas s'ès bloundo ou britoulado;  
Mès que me fa toun piel? Sera coumo sera.  
S'ès sajo, troubaras toutjourn per t'adourà  
Aquel vès qui toun cor aura pres la voulado.

Qui sap qualis malurs trèvoun sus caps pichouns?  
L'arroumec de la Vido es claufid de pounchouns,  
E l'Amour es un foc tant auriu, quand s'abrando!

Mès à que vau souscar! Segur, t'abouriras,  
E, se veni prou vièlh per te veire pla grando,  
Mirèlho, sera tiu lou Vincent que vouldras!

(Lou Terradou. L'Oustalado, IX.)

## A-N-UNO JOUVENTO

Jouvento lauragués, as vint ans e ta caro  
Es bèlo à fà cantar toutis lous Troubadous.  
As lou sé pla redound, l'èlh viu, lou parlar dous;  
Mès lou secrèt d'amour, lou sabes pas encaro.

Curioso, ausis-me: — Ço qu'al tiu cor manco, aro,  
Es un fringaire al piel castanhenc e sedous  
Que t'abrase, afougad, dins qualque bosc ódous,  
En te mourmoulant: — Es la miuno migo caro!

Vai! te tracasses pas. I mourdiras prou lèu,  
A la poumo daurado, e veiras sèns belèu  
Que, malgrat que siò douso, es un pauc vermenado.

Tre que n'auras tastat, auras perdut ta flour,  
E, paissido, sauras que lou Plaser, mainado,  
Se fa toutjourn seguir de sa sor, la Douleur.

(Lou Terradou, l'Amour, VIII.)

## LEDA

Es l'ora ont siaudament l'aura tebeza alena.  
Jupiter ven de faire un raibe tremolant.  
Fugis l'Olimp, e, per festejar lo Galant,  
D'embriaigant perfums lo campèstre s'emplena.

La Bèutat que per el sera maire d'Elena  
S'amiralha, rizenta, al flume mormolant,  
E, com lo solelh es trop emmimarelant,  
A l'ombra va banhar son anca blanca e lena.

Nèu viventa, un fremin dins las alas, lo dius  
Butat vers ela pels ventolets agradius,  
Nada, arquetant lo colh e comol d'arderesa.

Dins los èls de l'Aimada a legit qu'es aimat,  
E lo vièlh Eurotas que raja ambe pigresa  
Vei sul sen de Leda lo Cinhe apazimat.

(Flors d'Occitania, III, Flors paganas, V.)

## PAN

Lo Pèd-de-Cabra am sa flahuta embelinaira  
Fa rajar com un riu d'armonia, e la dots  
Mesclant à-n-aquel cant sa mormolante vots,  
Tot so qu'aima lo gauch dins la selva s'enaira.

Joves pastors de l'encontrada, arribatz tots!

Mainadas d'Arcadia an la cinta adornaira.  
Rizèt! Labra rizenta es pas empoizonaira,  
Tant que vels de pudor no son encara rots.

La farandola am allegria se desplaèga  
Jos un arbrum que l'aura à pro-pena bolèga;  
Mas, tot d'un cop, lo dius arrèsta sa canson.

Déjà vers lo Menale a fait granda encambada,  
E la comba redis, dins un lentan reson,  
Los vergonhozes clams d'una Nimfa raubada.

(Flors d'Occitanie, III, Flors Paganas, VIII.)

## PROMETEU

Pr'aber raubat le foc al Carri solelhaire,  
Prometèu sul Caucaze era pla'ncadenat,  
Mentre qu'un auzelas degoraba, acarnat,  
Son fetge regrelhant e non asadolhaire.

E lo filh de Japèt, sens relambi velhaire,  
A l'eterna dolor se crezià condemnat,  
Quand l'Emplumat fuguèt d'un cop sec escanat  
Pels dits potents d'Alcid, l'eroïc Trabalhnaire.

Retrazes lo Titan, païs d'Oc, o Martir,  
Que dezempèi Muret, fas que t'adolentir  
Jos lo Voltor vengut d'una terra nebloza!

Quora veiras lo jorn ont ton Verbe sera  
En ciutats de Beziers, Carcasona e Toloza,  
Lo novel Eraclès que te delibrara.

(Flors d'Occitania, III, Flors Paganas, XVIII.)

## A-N-UN CAP DE MORT

*Per En Pèire Fons.*

Quand mon cap, uèi comol d'idèas bronzinantas,  
O crane desterrat dins d'ermases laurats,  
Sera parier à tu e am vistons curats  
Agaitara dels vius parpèlhas adornantas,

Belèu que clamara de causas estonantas,  
Dont, sols, an lo secrèt los Morts pla descarats;  
E los que comprendran seran tant trevirats  
Que duscas als mezols auran carns frezinantas...

Tu que dempèi long-temps coneises lo trespas,  
Fai-me n'saber quicom, e no me sotes pas!  
A cauzir, aimi mai l'espant que la dotansa.

N'as plus umana vots, ton èlh no pod luzir;  
Mas, se malgrat la mort as servat l'existansa,  
Troba donc un estèc per que pogui t'auzir!

(Flors d'Occitania, VII, Flors de Luts, XIII.)

## REMEMBRATZ-VOS!

Legats, senhors, ribauds e la goira Montfort  
Son intrats à Beziers per faire obra de mort.  
Ai! malgrat l'escumenje, encara es pas plegada,  
Ciutat catara? Adonc, auzis aicesta vots:  
— Tuatz! tuatz-los tots! Dius fara la triada!  
Gens de Beziers, remembratz-vos!

En Roger-Trencavèl, tant-lèu dins sa prezon,  
S'atuda, rozegat per un orre poizon.  
Saluda ton Comte novèl, o Carcasona!  
Dels calbalhers leials aicest es pas gelos:  
Es per ganhar lo cèl que Montfort empoizona.  
Gens de Carcas, remembratz-vos!

Termes e Mont-Reial, Fan-Jous e Castèl-Nou  
Son vincuts, e, praco, no coneison la pou.  
Aqui sempre bulhis la vièlha ardor romana;  
Mas crèman las meisons los omes del pel ros  
Arribats com un fum de la terra alamana...  
Fraires audencs, remembratz-vos!

Sens aurelhas, sens naz e los vistons crebats,  
Los defensors de Fois prezis dins los combats,  
— Tos enfants los melhors, Patria agonizanta!  
Son remandats morents à lor Comte ufanos.  
Es atal que Montfort compren la Guerra santa.  
O Gens de Fois, remembratz-vos!

Veici la procesion dels abesques mitrats.  
Cargatz vestits de dol, gens de Lavaur, ploratz!  
Al fons d'un pots, jos los calhaus, Guirauda es morta...  
Mentretant, se volètz que sortigue del pots  
E pogue, com antan, clamar: — Auzor! per orta,  
Gens de Lavaur, remembratz-vos!

Vengut per aparar nostra terra e lo Dret,  
En Pèire d'Aragon tomba dabant Muret;  
Mas encara no son tombadas sas idèas.  
Pr'aber, à la Revenja, un bras mai poderos,  
Tant que jos vostre cèl veiretz las Pirenèas,  
Gens de Muret, remembratz-vos!

Valent Comte Ramond, tos fidèls païzans  
Van cercar salvament als barris tolozans:  
Sabon pas que Folquet es la bèstia feroja  
Qu'am lor sang ardoros aspergira la Crots.  
Deja, tot aquel sang fa la Garona roja...  
O Tolozans, remembratz-vos!

Ara, tot est finit, e, dempèi sèt cents ans,  
Aclinatv vostre front, fraires Lengadocians;  
Mas lo Malur no deu anequelhir vostra ama.  
Dels novèls Trobadors vos cal auzir la vots,

Aquela vots qu'en lenga d'Oc com un tron clama:  
— Lengadocians, remembratz-vos!

(La Canson Occitana, la Trumada, I.)

## ANTONIN PERBOSC

Ami fraternel de Prosper Estieu, disciple comme lui d'Auguste Fourès, attaché aux mêmes idées et voué par sa vie quotidienne aux mêmes pénibles besognes, Antonin Perbosc ne doit pas ici non plus être séparé de l'auteur de la Canson Occitana. Comme lui Maître ès Jeux Floraux, comme lui Majoral du Félibrige (il a hérité la cigale de Fourès, cigalo de la Libertat, en 1892), il a excellemment travaillé à l'expansion des idées félibréennes dans tous les domaines, et surtout à l'unification de la langue d'oc.

Cependant, Antonin Perbosc a commencé à publier assez tard. Né en 1861 à Labarthe (Tarn-et-Garonne) dans la pittoresque vallée de la Lute qui sépare le Haut et le Bas-Quercy, il s'est longtemps voué à des recherches d'érudition locale, de folklore et de philologie. Simple instituteur, tour à tour à Comberouger et à Laville-dieu-du-Temple, il a emmagasiné ainsi de précieux documents terriens qui ont fourni amplement matière à ses inventions poétiques. Mieux que personne peut-être, après Mistral, il a senti que le poète doit s'imprégner profondément des traditions de sa race avant d'essayer de chanter. Aussi, sa première plaquette date-t-elle de 1902, bientôt suivie, d'ailleurs, de son beau livre *lo Got Occitan (la Coupe occitane)*.

Ce livre a obtenu tout de suite un grand succès: il est vraiment très beau et d'une magnifique unité. Il chante à toutes ses pages la vigne sacrée, le terroir qui la nourrit, le soleil qui la mûrit, le paysan qui la travaille et le vin pur qu'elle produit, verseur d'énergie et de poésie.

Après une petite plaquette, *l'Arada (la Charrue)*, ç'a été enfin *Guilhèm de Toloza (Guillaume de Toulouse)*, sorte de geste héroïque imitée des Troubadours, qui a valu à Perbosc le prix Pujol de 1,500 francs à l'Académie des Jeux Floraux et lui a fait accorder les lettres de maîtrise. Il avait, d'ailleurs, obtenu déjà nombre de belles fleurs de Clémence Isaure, notamment la Violette et le Souci.

Mêlé à la fondation de diverses écoles, par exemple à celle de l'Escolo Carsinolo, de Montauban, il s'est efforcé de rapprocher le plus possible les félibres de leurs amis les Catalans; et, au-delà des Pyrénées, son œuvre est l'une des plus appréciées.

Ce grand et vigoureux Quercynois, à la barbe blonde et à la voix paisible, est actuellement l'une des plus hautes personnalités du Félibrige. Savant et artiste, lettré et inspiré, il mérite d'être étudié de près. Et Mistral écrivait dernièrement: — La vision poétique et nationale du Midi, quand je regarde vers Toulouse, m'apparaît comme un arc-en-ciel qui se dresse d'un côté sur la Chanson de la Croisade et de l'autre sur les chants d'Estieu et de Perbosc. Et, sous cet arc-en-ciel, signe splendide d'alliance et de réconciliation, je vois briller l'espérance de beaux temps à venir.

ŒUVRES: *Remembransa*, 1902 (Bibliothèque Occitane, 15, rue Saint-Pantaléon, Toulouse). — *Lo Got Occitan*, 1903 (même édition, prix: 4 francs). — *L'Arada*, 1906 (Marqueste, Toulouse). — *Guilhèm de Toloza*, 1908 (Privat, Toulouse). — *Anthologie d'un Centenaire*, pages choisies des écrivains Tarn-et-Garonnais, 1908 (Masson, Montauban). — A paraître: *La Canson Reirala*; *Lo libre del Campèstre*; *Bel-Temps-A*. — Prose: *Contes d'Occitania*; *Le Langage des Bêtes*, mimologismes populaires d'Occitanie.

## LAUS

Aici l'ufanoza Copa,  
La Copa ont gauchozament,  
Dins l'Olimp, sus terra, glopa  
Lo Vin d'embelinament!  
Al retiple de ta popa,  
O Divesa de Pafos  
De tota belor ondrada,  
Pel Dionizenc l'a faurada,  
Arredondida e scalprada  
L'orfaure ranc de Lemnos.

I a scrincelat, non las Glorias  
Dels Acrins empireans,  
Ni las gigantas Victorias  
Dels Diuzes subre's Titans;  
Mas, fregats per las Ventorias  
Al pot fresc e rizolenc,  
Los rams oscats de la Soca  
E's bels Razims ont s'ajoca,  
Com lo potet sus la boca,  
Lo raiant flam solelhenc.

Es l'alma Copa anciana  
Escampaira de solas;  
La Copa magiciana  
Ont se beguet, dins l'Ellas,  
La licor icariana;  
La Copa al vin dos e fort  
Ont l'umanitat pasada,  
L'ama lasa o matrasada,  
A negat l'orra pensada  
De la tenebroza Mort.

Dins la mairala Ionia,  
Los grands Aedes d'antan,  
Pei lors fils de l'Auzonia  
E lors reire-fils cantant  
Jos los cels d'Occitania,  
Copa! an celebrat ton laus.  
Qual sab se nostres Trobaires  
Son pas estats tos raubaires,  
Quand an fach los Rims, brembaires  
Dels Glops al porpor elhaus?

Copa ondrada de las rozas  
Qu'en totes los terradors  
S'enlaireron de las crozas,  
Subre's pots dels cantadors,  
Fai-me orrir las vanas Prozas  
Bufecas d'abondament,  
Per qu'en ma Troba abrazada  
Siagas dinnament lauzada,  
E luzisque en ma pensada  
Ton diuzenc solelhament

(Lo Got Occitan.)

## LO ROJE E LO BLANC

— Voletz del roje o del blanc?  
— Me botatz a malaizetas!  
Demandatz à las lauzetas  
Se cantan que sus un blanc!

Tirem pas un ped del banc  
Que fariam à capusetas!  
— Voletz del roje o del blanc?  
— Me botatz a malaizetas!

Qual auria l'eime pro ranc,  
Qual seria pro quiol-causetas  
Per far cauzir las luzetas?  
Tenetz, l'oste, à parlar franc,  
Bojatz del roje e del blanc!

(Lo Got Occitan, Lo Brabe Vin, V.)

## ALS CATALANS

O terra catalana! O sol lengadocian!  
An bel vos sompartir las serras pirenencas:  
Brembaments del pasat, esperas avenencas  
Vos afrairan auei tot com al temps ancian.

Un landraire tropel de trobadors cantaba  
En metiu parlar d'Oc, i a mai de sept cents ans,  
Dels orts de Barcelona als ramiers tolozans,  
Cants de laus e d'amor que lo monde escotaba.

E quand los grands faidits tombats à Mont-Segur  
De cap à Mont-Serrat fugian la barbaria,  
Aqui sabian trobar la sorala patria  
Aziraira, com els, dels omes del escur.

La paura lenga d'Oc, ela tabe faidida,  
Com los crozets mercada, en renec eternal,  
Del sinne de mepres sul pitre o l'esquinal,  
Catalonha, aco 's tu que l'as tabe gandida.

Com a poscut servir l'antica blozetat,  
Ela qu'un vent d'azir a sempre batanada!  
Desa com dela monts, praco, la condemnada  
A viscut, en torment a plorat e cantat.

Catalans, Malhorquins, Valencians, poples fraires  
Que paratz com nos-aus la lenga dels aujols,  
Tram l'espandi e lo temps nos semblam com rajols  
Que sorga unenca a fach barrular pels terraires.

De la comba d'Aran à la ciutat d'Alguer  
S'arboran de cansons, florison de campestres  
Que nos son pas forencs, o gloriozes Mestres,  
O reviscoladors: — Verdaguer! Balaguer!

E soscam, en bebent a l'estelada Copa,  
Al Got preclar que nos venguet dels Catalans,  
Que son vin es lo sanc dels patrials malans  
Qu'asermaire d'alucs sus nostras labras glopa.

La que cantet recanta, e canta pas lo rot!  
S'amontairen trabucs plus auts que las montanhas!  
Los desparricarem com rantelas d'aranhas,  
Car la Pensada es mai poderoza que tot.

Sem los africs boiers qu'abem plantat la relha  
Dins los bordons reirals: vendra la segazon.  
Los camps son bategants de nova espelizon.

Adjuda-nos, solel! Nostra rasa regrelha!

(Lo Got Occitan, Lo Vin Occitan, VIII.)

## GUILHEM DE TOLOZA

Guilhèm, rizent, diguèt:

— So que demandi,

Senhe, aici-z-oc: es un pron brabe expandi.

Aco's abal, cap als monts ont, bufant

A tot aland dins son clar olifant,

Sempre vivent en l'immortala gloria,

Orland nos crida: — Es ora, e se fa tard!

O paladins! perdètz donc la memoria?

Los qu'an franquit lo pas de Gibraltar,

Dusca al darrier, lo tornaran sautar,

Quand i aura pron d'alèrt en vostras amas!

Aco's abal ont daurejan lors ramas

Las vits que fan los vins septimanencs,

E, dela's camps ont senhora Narbona,

Mon brès, dela los acrins pirenençs,

Aco's abal, dels rancs oceanencs

Ont tèrra a fin duscas à Tarragona,

Per monts e vals, Saragosa e Pamplona;

Aco's abal, prèp dels flots barrulants,

Jos lo cèl cande e raiant, Barcelona,

Reiala flor dels bèls orts catalans;

Aco's Malhorca e las isclas ombrozas

Que fan fruchar en pomas saborozas

Dels irangers los nolents brotons blancs.

Aco's apèi, de Bordèus dusca à Vensa,

De la Mar Granda als nevièrs de Provença,

Tot lo país qu'a tentat tant de rèis,

— País en tira als trevirants desrèis

Emmantèlat de gloria porporada

Per flums de sanc, verturoza encontrada,

Ont, malgrat tant d'auvaris malastrucs,

Viu, bategant d'abondants abelucs,

Un poble sempre auzard d'auzor novèla:

Aco's Toloza, e la roza e l'estèla

Tram las ciutats del terraire occitan;

Es Carcasona, ardidament mastant

Son gigantesc agrum de nautas torres

Qu'an atacat de bada, à cops de morres

O de carrals, la gata e lo trabuc;

Es Agte, orlant lo golf de las Serenas;

Es Nimes, am son grandios Aigaduc,

Sa Font e sas colosalas Arenas,

Que s'estolaira, encantaira, al mitan

Dels oliviers batanats per l'autan;

Aco's Beziers, ciutadèla auturièra;

Es Magalona, ufanoza emperièra;

Es Aiga-Morta, à las sornas parets;

Aco's Belcaire, e la tèrra d'Argensa

Am sos castels qu'an, subreforts arets,

Del lop mauresc cotat l'orresca engensa;

Aco's lo Roze, ont torres e cloquiers,

Del cap d'un roc, miralhan lors mirandas,

Lo potent Roze ont milanta nauquiers  
Pasan, quilhatsubre lors sisèlandas;  
Es la Provensa, ont an fach tant d'arlandas  
Los arlandiers que lèu me reveiran;  
Es subretot Arles, la subre-bèla,  
Ont lo clarum solelhenc escricèla  
Joventas al trelus tant sobeiran,  
Qu'om las dirià diuzas, en las mirant;  
Aco's enfin Aurenja, Aurenja ondrada  
D'un tal bèlum, que sembla un paradis...  
L'aule jargon tudesc me dezagrada  
Dusca al descort: abal tinda e bronzis  
Gauchozament mon rèiral parladis.  
O sosc preclar ont mon esprit s'enaure!  
Es tot aquel empèri, d'aura en aura  
E de solel en solel expandit,  
Al bord de la Mar Nostra arredondit,  
Dont voli faire una patria astrada  
Qu'afrairara, tram los Monts Pirenencs,  
Los poples d'Oc pels sècles avenencs!

(Guilhèm de Toloza.)

## BEARN

### MICHEL CAMELAT

Michel Camélat (Miquèu de Camélat) est une des personnalités à la fois les plus remarquables et les plus modestes du Félibrige. Né le 26 juillet 1871 dans un petit village perdu des Hautes-Pyrénées, à Arrens, il n'en est sorti que pour de brèves études primaires de français (1882-1885) au Petit Séminaire de Saint-Pé, tout près de Lourdes. Le reste, il l'a appris à l'école d'Arrens, ou tout seul. En fait de littérature, il n'avait lu que des romans populaires, à tort et à travers, lorsque, à dix-huit ans, la poésie lui fut révélée, comme à la plupart de nos amis du Sud-Ouest, par Las Papillotots de Jasmin.

Dès lors, sa voie est trouvée: par l'étude de Mariéton sur les Poètes Provençaux, il s'oriente vers Mistral, et pendant dix ans, il ne lit que deux livres: Mireille et la Bible. Depuis 1899, il a beaucoup fréquenté les anciens: Homère, Sophocle, Théocrite, Virgile, mais, évidemment, dans des traductions françaises.

Au fond de son petit village, où il ne parle et n'écrit jamais qu'en langue d'oc, vêtu sans jamais varier à la mode béarnaise, avec le petit béret, le court veston, la large ceinture, Michel Camélat a écrit des poésies qui ont attiré immédiatement sur lui l'attention du Félibrige. Son poème en trois chants, Beline, l'a classé parmi les meilleurs poètes méridionaux; il lui a fait accorder une fleur par l'Académie des Jeux Floraux, et l'a introduit dans le Consistoire des Majoraux, en remplacement de M. Léonce Couture, ancien doyen de la Faculté libre des Lettres de Toulouse.

Fermement attaché à toutes les initiatives régionalistes, il a lancé, dès 1893, avec M. Simin Palay, l'Armanac patouès de la Bigorro, et a fondé en 1896, avec le même collaborateur et M. Daniel Lafore, la vaillante Escole Gastou-Febus, qui groupe aujourd'hui les félibres de Béarn et de Gascogne, sous la direction savante, habile et courtoise de M. Adrien Planté. Camélat, petit négociant d'un village perdu, s'occupe de réunir les éléments des musées locaux, de conserver les vieilles traditions, de prêcher par ses écrits, ses paroles, ses exemples, la fidélité au sol natal.

Sa poésie porte la marque de son existence: sans aucun artifice littéraire, sans aucune trace d'imitation ou d'apprêt conventionnel, elle dégage, dans un décor d'un réalisme admirable, toute la beauté simple de la vie.

ŒUVRES: Et piu piu dera me laguta, chansons, 1895 (épuisé). — Beline, poème en trois chants, avec traduction française de Xavier de Cardaillac, 1899 (Imprimé par Lescamela, à Tarbes; en vente à Avignon, chez Mme Veuve Roumanille, prix: 2 francs). — En préparation: l'Arrebiscoulade, poème (à paraître vers 1910 ou 1911).

## BELINE - LOU PAREATYE

...Desplegat lou papè, se tournè lou Miquèu  
En s'assietan près de la taule.  
...A tu, Yoan-Pè, qu'as la paraule. ”  
U parelh de fretades a d'este se dan  
Las dues mas. Que nou lou bague  
De badina: — Prumère pague,  
Que harey mile liures, mile autes cade an  
A pagamens de bint pistoles.  
Atau, Marie, t'en counsoles?  
— Maria-Yèsus! Quins coundés soun èstés bet-lèu?  
Nou l'abem pas, nore esperade,  
Per soun arién apayerade.  
De seguide May-Fine ayusté lou troussèu,  
Qui, de mantu séré l'embéye  
Quoan la quinsée lous aubéye:  
Cabinet de nouguè dap la crosse é tirets  
Touts estelats d'anets de lambré  
Dehens camises, pas de cambré  
Mes de li prim-hialat; moucadous dap ourets,  
Yustés, gounèles e caussilhes;  
Be p'en cam hèrre, praubes hilhes!  
Lou prumè, lou segoun abilhadyé noubiau.  
Coum linsóus, doudsé d'estoupe,  
Doudsé de li. Qu'èm bèrre troupe,  
Gouyatets! Lou graé que nous ey serbiciau,  
Que bam per doudsé à la casère!...  
U lheyte de rèchou, la catsère,  
Las courties, l'abrigue é, de mey, u dindóu  
Se per escas bet nené cride  
Dehens la labe escalouride.  
E Cati, la besie, atenden dap lou dóu  
De nou podé moda la léngue  
Hournech aqui: — Depla que béngue  
E que pousque yumpla dap lou tems sos é frays!  
Dens lou beriès goardan l'anésque  
Lou piu dou mèrlou qu'escarnésque.  
Nou cau pas de la luts estuya lous arrays,  
Ne dens lous oelhs bouta-nous proube,  
Qu'y bedem cla dehens la coube,  
O Yoan-Pè! Que cau bédé quin èts arcoustats,  
Bestit de rase broutoadisse  
Quoan lou dimenyé bats ta misse.  
Quoan dou prat, toute séque, la pèlhe pourtats,  
Qu'escrìberen sus las amantes  
E las camises clarejantes.  
O Finéte, a prêts-hèyt que manéyes lou hus.  
Lous aymadous de l'obre hèyte  
Que balharen pla bèrre estrèyte  
Se ta harde lous daben à cousé; bets us  
S'agradaren, balénte abélhe,  
Dous tous armaris harts de pèlhe.  
— La pouquéte misère de nouste, praubins,  
En tiran ungles aplegade,  
Au clot dou pugn nou s'ey troubade.  
E despuch qui'm soubiéni d'anades, tres bints,  
Lou cap en bach, l'anque crouchide  
Que garrapèy. Male embrouchide!

La cremou dou sourelh que neuribe la set  
Deban nous aus boutan ue téle.  
Qu'abem behut hum de candéle!  
Dinque a l'aube, lou pout lou cantèsse u bercet,  
Las noustes hémnes nou's boutyaben,  
Lous hus aus dits que tourneyaben.  
Las agulhes mercaben deya méye-noeyt  
Sus las pandules abansibes,  
E, chic à chic qu'et debesibes,  
Tu, brastè. Las estèles dous soucs à l'argoeyt  
Qu'an acabat la loue mèque.  
Carric-carrac, chens ue pèque,  
Lou pargam dou noutari qu'en ba se garnin,  
Tan qui tu gouge eus apitères  
Dessus lou hoèc u mat d'estères.  
Lous anans é bénens qu'an sinned, escarnin  
Mounyous é habes dehens l'oule.  
Quoau ey la ma qui mey tremoule?  
E sera la dou bielh? Nani, nani, maugrat  
Que sùu papè se méti brume  
E, que toustem au loc de plume  
U bastou qu'ayé en ma, bous tremblétes serat  
Taus dus amics qui s'an yurades  
Las amistats enseparades...

(Beline, cant II.)

#### LA PREGARI

...E la may desayrade es boutabe de youlhs.  
U candelou que s'alugabe  
E las sentétes emboucabe:  
— Se m'escouti, qu'enténi à claba lous barroulhs,  
De quin estrem que you me biri,  
Dens ma presou qu'ey lou martiri!  
Qu'es bagnèm dens la yoye au moumen oun badou  
Ue hilhote prou chenaute,  
Que m'en sourtéchi toute caute  
D'aquet bagn; é lou glas m'a seguit yeladou  
Dap la soufrénse ma segnoure...  
D'atau ana trop beroy heure!  
Maynadote plabude aus parsas de Pibrac  
Qui tout lou die coum aqueste  
D'erbe ta l'aulhe ères en queste;  
E t'abises qu'en trénquen la bite à l'embrac?  
Bache lous oelhs sus ta yermane  
En l'ayudan, sente Yermane!  
Tu qui bis la Bièryéte parade au rouquet,  
En t'ayoulhan desenflaquide,  
Deban la troupe emberbequide  
Que yessi de la rose en heurè bet flouquet  
A ta pregari, maynadéte,  
En nous aus pénsse, Bernadéte!

(Beline, cant III.)

## BIGORRE

### PHILADELPHIE DE GERDE

Mme Philadelphie de Gerde (de son nom d'état civil Mme Réquier) est actuellement la plus belle poétesse du Félibrige. Née en 1871 dans un petit village de la Bigorre, elle commença à écrire des vers dès sa quinzième année, des vers mélancoliques et profonds, pleins de l'âme de son pays. Elle s'est formée, en effet, elle-même, en toute liberté, sans aucun soin artificiel; et elle a bien voulu nous le redire dans une lettre charmante:

— Oh! ce villaget des Baronnie de Bigorre, Banios, perdu au fond des montagnes vertes, tant au fond qu'il fallait se tenir bien droit et bien lever la tête pour apercevoir le ciel, et toujours monter pour en sortir!

Mes grands-parents maternels, paysans à grand manoir, habitaient Gerde, de l'autre côté du mont, et c'est surtout chez eux que je vivais. Mon aïeule me demandait pourquoi j'aimais mieux sa maison que celle de mon père: — C'est que, répondais-je, chez nous, il faut parler français!

Il y avait une autre raison: la vieille servante qui s'occupait des brebis m'emmenait parfois avec le troupeau dans les bruyères, sur les hauteurs... Elle savait tous les contes, tous les chants, toutes les légendes et sornettes du pays! Et toutes ces choses belles me ravissaient, et mon âme s'en emplissait abondamment. C'est uniquement à cette source que je puise mes cantos, de quelque couleur qu'elles soient.

A vingt ans, le Félibrige acclamait Philadelphie; ses premiers ouvrages lui valurent les palmes académiques ce qui était peu, et les Iles d'Or que Mistral lui envoya en échange avec une belle lettre, ce qui était mieux. En 1899, la couronne d'olivier d'argent, décernée au plus brillant poète des sept années écoulées, lui fut attribuée par le Consistoire d'Arles, aux grands Jeux septennaires.

Elle porte le titre de Maître en Gay-Savoir, et l'Académie des Jeux Floraux a consacré d'une Primevère d'argent l'un de ses volumes.

Vêtue à la mode de son pays, coiffée du capulet bigourdan, portant toujours le deuil symbolique de la patrie méridionale, Philadelphie de Gerde a présidé en qualité de Reine les fêtes félibréennes de l'Escolo Gastou-Febus et de l'Escolo deras Pireneos; sa rare beauté, sa grâce un peu mystérieuse, l'accent profond et tragique de ses Cantos et de ses brindes, l'ont fait partout applaudir et vénérer comme une Clémence Isaure. Sa vie est un poème, et tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher ont cru entendre et voir quelqu'une des plus prestigieuses Muses de la vieille terre d'oc.

ŒUVRES: Posos Perdudos, 1891 (épuisé). — Brumos d'Autouno, 1892 (épuisé). — Cantos d'Azur, 1899 (Imprimé par Protat Frères, à Mâcon. En vente à Avignon, chez Mme Veuve Roumanille). — Cantos d'Eisil, 1902 (même édition). — Cantos de Dol, 1909.

### COUNTRO ED DESBROUM

Cado amo a sua missiou sus terro;  
Ra qui-m rebié  
Ei de-m soubié.  
E qu'ei perqué m'en boi en guërro,  
A troum-e-broum,  
Countro ed Desbroum.

Cantat, bous-aus, tant dous que-b plàsio,  
O Frais, cantat  
S'ei boste estat!  
Mes you que ra soubienço estàsio,  
Ed co-'mpensat,  
Plòuri ed Passat.

E qu'ei perqué n'eds locs ount pàssi  
Boi tout houlhant  
E desbelbant.  
Mes, las! pertout quin sié que hàssi,  
Lhèbi ded sol  
Que sanc e dol.

Permou-ds carcans ded tems de souyo  
En semièn tant  
Per nousto antan,  
Qu'en ei enco ra terro rouyo,  
Ed cèu soubrous  
E-d bent plourous...

Cantat, bous-auts ed tems de glòrio,  
Ed'tems beroi  
D'amour e goi!  
You que-m boui sauba ra memòrio  
Ta ras herous  
Ded tems negrous.

Mes, las! dab eds castèts en pènye  
E-ds estenuds  
De païs nuds,  
Soi soulo à rebaria-d-rebènye  
Qu'ei nouste dret  
Despuch Muret...

Muret!... Muret?... Qui pensa-i gauso?  
En sèt-cent an  
S'en passon tant...  
S'ei pas passat nado auto causo  
Sounqu'u licot  
A nouste cot!

E cap bachat, arreyo moudo,  
Nous autes tems  
Tant impourtens,  
D'ouelh mourt gardam gahus e houndo  
S'acarrassa  
Per nousto ença...

Croyenços, us, e bés, e lengo,  
Nouste renoum,  
Tiò nouste noum,  
Tout i'a passat, qu'on s'en soubengo!  
E-ds pocs soubrant  
I passaran!

Cado amo a sua missiou sus tèrro;  
Ra qui-m rebié  
Ei de-m soubié.  
E qu'ei perqué m'en boi en guèrro  
A troum-e-broum  
Countro ed Destroum.

(Cantos de Dol.)

DROUMIT, DROUMIT...

Qu'auren besougn traquès e ramos  
E mas de hèr e ouelhs d'estamos...  
Mes ount soun eros bèros amos?

Qu'aurem besougn d'omes hardids  
Dab ero espado at cap deds dids...  
Mes ount soun eds balents Faidids?

Oh! s'en i'abè soulamen couate  
Ou cinq qui bouloussen coumbate...  
Mes ount soun eds qui saben bate?

Couate ou cinq! — E qu'en bengueré  
E ra Raço es desbelharé...  
Mes ount soun eds qui caléré?

Ount soun?... Las! debat ero pèiro  
Heredo deds mourts e ra yèiro,  
Droumit, droumit, bèt Rei En Pèiro.

E touts eds brabes qui-à Muret  
Caiout per soustié nouste dret,  
Droumit, droumit: que hè heret!

Droumit, droumit: nou hè pas diò...  
Las! e ra Raço ded Meidiò  
Aro s'ei hèto à ra cadiò.

E-ds soubiés es soun esfanids  
E-ds espèrs es soun esbanids...  
Eds tems d'estrabort soun fenids!

(Cantos de Dol.)

## GASCOGNE

### FERNAND SARRAN

L'abbé Fernand Sarran, fondateur et rédacteur de l'Armanac de Gascougn (créé en 1898), est le plus populaire des félibres gascons actuels: conteur, chanteur, orateur, poète, chroniqueur, il promet une admirable carrière.

Né à Panjas (Bas-Armagnac), le 19 février 1872, à l'ombre du vieux château en ruines qui, dès l'enfance, lui inspira l'amour du passé, il fit ses études au Collège libre d'Eauze, où les Poètes Provençaux de Paul Mariéton lui révélèrent sa vocation félibréenne. Il a raconté de façon fort amusante comment il s'essaya à rimer des vers gascons: son père lui dit qu'il ne l'entretenait pas au collège pour cela, mais sa bonne grand'mère l'encouragea à continuer.

Elève de l'abbé Léonce Couture et de M. Alf. Jeanroy à l'Institut catholique et à la Faculté des Lettres de Toulouse, puis de MM. Ant. Thomas, Rousselot et Gilliéron à l'Ecole des Hautes-Etudes et à la Sorbonne, il a conquis le grade de licencié ès lettres et est revenu à Auch, diriger l'école libre Salinis, où il a organisé des cours du soir sur la Langue et la Littérature gasconnes.

En 1903, il a publié un petit livre de poésies et de chansons tout à fait remarquables, en collaboration avec trois autres prêtres, disciples et amis de l'abbé Couture: les vicaires généraux Laclavère et Cézérac, et l'abbé Paul Tallez. On ne sait lequel de ces quatre éminents félibres a plus d'esprit, de cœur et de talent; et nous avons cité Sarran, parce que, de beaucoup le plus jeune, il fut l'élève des trois autres, et, pour ainsi dire, l'épanouissement de leurs diverses qualités. D'ailleurs, il ne s'est pas arrêté après ce petit livre: Ahès e Flous (Buissons et Fleurs); mais il a continué sa propagande félibréenne par l'Armanac de Gascougn, où il signe lou Cascarot, du pseudonyme de Roumanille, lou Cascarelet (le Bavard), par ses discours, soit en français, soit surtout en gascon (debis), prononcés en divers endroits de la Gascogne: lou Passat e l'Abengue

(le Passé et l'Avenir), la Terro e lous Morts (la Terre et les Morts); par le théâtre, car il a fait jouer aux fêtes de l'Escolo Gastou-Febus à Condom (août 1908) une délicieuse idylle, la Gran-Mai (la Grand' Mère), à laquelle l'abbé Tallez a collaboré; par les grandes revues, car il a publié, notamment dans la Revue de Gascogne, de très précieuses études sur la poésie locale; par des conférences en français prononcées un peu partout, par exemple en 1907 à l'Institut catholique de Toulouse.

Les œuvres de l'abbé Sarran reflètent à merveille les plus brillantes qualités du terroir gascon: la poésie facilement dramatique, l'esprit, la bonne humeur, l'entrain chevaleresque, la simplicité. Et, à force de travail et de méditation, ce lettré, cet humaniste est arrivé à se refaire l'âme primitive des paysans de sa province.

Son œuvre est déjà considérable. Remarquablement doué, sympathique à tous, le prêtre et le poète excellemment mêlés en lui, l'abbé Fernand Sarran mènera à bonne fin tout ce qu'ont voulu ses maîtres et ses amis, les bons abbés félibres de Gascogne.

ŒUVRES: Ahèus e Flous, 1903 (Cocharaux, Auch), en collaboration avec Paul Tallez, Cézérac et Laclavère. — Les Contes populaires de la Gascogne, 1904 (même éditeur). — Debis Gascoun, 1908, ibid. — La Gran-Mai, drame en un acte, en vers, 1908, ibid. — Publie depuis 1898 l'Armanac de la Gascougno, où il a beaucoup écrit sous le pseudonyme Lou Cascarot. — Collabore depuis 1902 à la Revue de Gascogne.

## ISABEU

*A Moussu l'Abbè Tallez.*

Dou castérét, à l'aube,  
Sort Isabèu:  
Ei blanquète sa raube  
Coume la nèu.

Là-bas, à la hountéte  
Ere s'én ba,  
Ba pléa la banéte  
En tout canta.

Sèr soun camin, la Hade  
Dou Broustét-Nau  
L'a démandat: — Mainade,  
An bas atau?

— Escusats, bère Hade,  
Ere-u respoun,  
M'én bau pléa-m la bane  
En céré hount.

— N'as plan lou téms, praubéte,  
Qué bam, sé bos,  
Dansa farandouléte  
Au cap dou bosc!

Tant n'a hèit dé la hole,  
Tant bé n'a hèit!  
Qué n'a dansat, la drole,  
Toute la nèit.

Sa mai qué l'a apérade:  
— Sai, migue, sai!  
E morte l'a troubade,  
La praube mai!

Quoaté damisélétes,

Un capéran,  
Douman, én terre sènte  
La pourtéran!...  
(Ahéus e Flous.)

## AGENAIS

### PAUL FROMENT

Paul Froment est une des plus attachantes personnalités du Félibrige, tant par la spontanéité de son talent que par la cruauté et la brièveté de sa destinée.

Né au village de Floressas-en-Quercy, près de Villeneuve-sur-Lot, en 1878, dans la plus humble pauvreté paysanne, il dut, pour gagner son pain et son gîte, se louer, dès son plus jeune âge, comme valet de ferme. C'est dans ses infimes et rudes travaux des champs, pendant les labours, les semailles et les moissons pour le compte du maître, que ce pitiou paysan (petit paysan), comme il s'appelait lui-même, s'ouvrit à la nature ambiante, sentit le parfum de la terre et tendit ses bras vers le soleil et vers l'amour.

Mais la vie devait rester une marâtre pour l'humble déshérité: le paysan n'admet pas que la charrue s'arrête pour permettre au valet d'écrire un vers sur son genou, et la terre est dure et avare, et l'amour ne sourit guère aux frères de Gaspard Hauser.

Cependant, l'humble valet de ferme eut un jour l'occasion de dire ses premiers vers à Toulouse à une félibrée de l'Escolo Moundino (26 mai 1895). Les félibres toulousains apprécièrent tout de suite l'originalité rustique de ce poète de dix-sept ans qui disait sa vie quotidienne simplement, sans la moindre littérature, avec un accent et une fraîcheur inattendus. L'Escolo, étant alors subventionnée, put faire les frais de l'édition, et, grâce à ses poètes, notamment MM. André Sourreil et J.-F. Court, fit imprimer ses premiers vers dans un volume A trabès Régos (A travers les Sillons), qui fut une espèce de révélation et qui fut aussitôt remarqué par l'Académie des Jeux-Floraux (1896).

Peu après, parut dans les mêmes conditions un second recueil de poésies: Flous de Primo (Fleurs de Printemps) qui confirmait encore le talent du petit paysan, et, sur ces entrefaites, celui-ci dut partir pour le service militaire au 121<sup>e</sup> de ligne, à Lyon. Mais l'enfant, plus meurtri encore par la vie, ne put supporter l'exil loin du soleil et de la terre agenaise, qu'il aimait malgré tout, et, au bout de quelques mois, il se suicida en se jetant dans le Rhône (juin 1898).

Le charme de la poésie de Paul Froment, c'est sa rusticité même. Ce petit paysan chante comme il eût parlé — et sa graphie s'en ressent; il dit tout haut, avec une verve primesautière et dans une langue sans détours, ses rares joies et les duretés de son sort. Son humble philosophie est faite d'ironie légère et de résignation, non sans aller jusqu'à l'amertume qui lui fera parfois préférer la mort à la vie, comme, après tels sonnets, sa fin l'a prouvé.

Il y a dans son œuvre un peu de l'accent de Villon, qu'il ne connut certes pas, et il semble que c'est ainsi qu'eussent chanté les paysans de J.-F. Millet avec, en plus, la finesse ajoutée par le sang latin.

Un buste lui a été élevé à Penne d'Agenais, le 26 juillet 1903, par l'Escolo Moundino, sous la présidence de M. Chaumié, alors ministre, et de M. Georges Leygues, qui fit ramener son corps au pays natal.

ŒUVRES: A trabès Régos, rimos d'un pitiou paysan, 1895 (Delbergé, Villeneuve-sur-Lot, prix: 1 franc); — Flous de Primo.

### AS CURIOUS

Se caùqu'un demando cal sei,  
Per quin dret ma plumo rimalho,  
Saùrès qu'acò Diù que m'a fei,  
Mais que m'a balhat so ni malho!

E, pitchou baillet que trabalho  
Dumpei l'albo dinco la nei,  
S'ei pas de fé, minji de palho,

Mais me contenti de ço qu'ei.

Sul cami del brès à la toumbo,  
Y a bint ans lèu, de pet en coumbo,  
Amb lous esclops, marchi pelhous;

D'argen n'ei piel, ni d'esprit gaire,  
E mourirei, coumo moun paire  
Païsan del cap dinco as talous!

(A trabès Régos.)

## L'AUTOUNO

Fai fret. Après soupa m'asseti  
Dins lou cantou paoure de lun;  
Tisounan lou fet de countun,  
Dins caouque sountje fol me jetti...

Salut, ô bels jours que regreti,  
Jours escantits coumo aquel fun!  
Lous albres fiers soun, un per un,  
Despouilhats e semblon fa pleti!

Helas! Printem, soulel d'estiu,  
Bostro ouro passo, mais rebiu  
Lusento après la sasou soumbro,

E moun jouine atge partira  
Sans retour, un cot anira  
Per toutjour se nega dins l'oumbro...

(A trabès Régos, Sasous e Mesados, l'Autouno, III.)

## AL PRINTEM

*Escrit al mes de Mai.*

Mai d'un bougre anei sans caussuro,  
L'esprit al cel, miei mort de fam,  
Canto flous, printen e berduro  
Dins uno troumpo d'éléfan!

Proudigue en aquelo pintruro  
D'or, de perlos e de diaman,  
Brosso lou bentre que se curo,  
Sarro las caussos que s'en ban.

D'innoucen pescaire d'estelos,  
Estourdit ou cap sans cerbèlos  
Lou baptejon al paure gus!

Aco bou, lous ausels en l'aire  
De canta; mais per tu, moun fraire,  
Mintjo, beu e digues res plus!

(A trabès Régos.)

## SOUNET D'UN POETO ABAN DE S'ANA NEGA

*A l'amic Marcel J...*

Lèu tout s'escantis per jamai  
Dins ma pauro amo desoulado,  
La fisenço s'es enboulado;  
De soulél n'a pas bis un rai!

Déjà la bido al mes de mai  
Mè semblo tristo, despouhado...  
Dins ma pauro amo desoulado  
Tout bai s'escanti per jamai!

L'esperenço, len l'ei cassado  
E mor coumo la flou dalhado  
Al soulél, dins lous prats, en lai...

Quan l'Amour me passo à pourtado  
Fai qu'uno grimaço e s'en bai:  
Tout s'es escantit per jamai.

(A trabès Régos.)

## DARNIEROS POUESIOS

Moun cor en dol, pecaïré, es triste e mitat mort,  
E dumpei forço jours la languino lou gagno:  
A bel arpateja dins sa telo d'iragno,  
Al loc de n'en sourti s'enfoungo que pus fort...

S'enfoungo dins lou negre e la tristesso amaro!  
Moun cap, pel las parets, l'aurioi mes à brigals  
Detjà, nou siès la pòu de toumba lous oustals,  
E d'escrasa quauqu'un, dedins, sans crida: — garo!

Oh! sei trop malurous, malurous per dus cops!  
Lou gel del mal d'enduro a passat dins ma bigno!  
Sus mous reibes en flou, lou traite sort trepigno  
E froutis tout amb sous esclops!

Un jour d'abriel, troubèri uno filheto bruno:  
— Moun prumiè, soul amour! — L'aimèri coumo un fol,  
Ma bruno à l'èl tant dous coumo un dous rai de luno,  
A sourire encantaire, à bouès de roussignol!

Mais, de moun cor tout nèu, qu'à ginouls, per estreno'  
Y dounabi — n'a pas, Elo, jamai boulgut!  
E l'ei bisto parti... Dumpei, pauro amo en peno,  
Plouri moun Paradis perdu...

Plouri, car n'es pas mort, aquel amour que quitto  
En moun cor l'agulhou punjen del soubeni,

E resto aqui, toutjour, per jita sus ma bito  
Un escousent regret que jamai bol feni...

Moun amo aro s'enfut pesca dins las estèlos;  
Moun cerbel destracat e fol  
Es ple de sountges blus, que, coumo pimparèlos,  
Se defelhon pla biste, e, sets, moron pel sol...

Te remerci, grand Diu, d'aquelo canto-plouro,  
Doux sans pariu de ta bountat!  
A l'Espital saura me coundure abant l'ouero,  
Se crèbi pas dins un balat!

— Dins lou pais des sourds ai passejat ma liro:  
Digun n'a fei semblant d'aussi;  
Mais dison que n'ai pas lou cap d'aploumb, aissi,  
E que, cado jour mai, moun estèlo se biro  
E s'en bai bouci per bouci...

Que l'Amour me biro l'esquino;  
Que futziguès la glorio, atal;  
Que me faguèt tant frejo mino,  
La Fortuno, enquèro, es egal!

Gardabi la libro estendudo,  
La pat des camps berts ou roussèls,  
La cansou fresco des ausèls  
E de la sourço rescoundudo;

Abioi lou grand aire e las flous  
Mirgalhan la primo berduro,  
Las beutats de la nei escuro  
E lou clar de luno tant dous;

D'un lartje ourizon l'espandido,  
Lou cel toutjour pintrat de fres;  
Mai que tout aco, mai que res,  
T'abioi: Libertat benesido!

Mars (?) 1898. (Darnières pouésios, publicados, per la Revue de France, setembre 1898.)

## PERIGORD

### AUGUSTE CHASTANET

Auguste Chastanet, né à Mussidan (Dordogne), le 7 septembre 1823, a partagé avec son compatriote, l'éminent romaniste Camille Chabaneau (Nontron, 1825-1908), l'honneur de donner au Félibrige l'illustre province de Périgord où chantèrent au moyen âge Bertrand de Born, Guiraut de Borneil, Arnaud de Mareuil, Arnaut Daniel et tant d'autres.

Après avoir fait son droit à Paris et y être resté trois ans au ministère des Finances, Chastanet revint avec joie au pays natal. Il y fit en botanique des recherches appréciées, publiées dans des revues spéciales, et son dévouement à sa cité lui fit confier pendant dix ans la direction des affaires municipales de Mussidan. Après 1873, il entra dans l'administration des contributions indirectes, dont il fit partie pendant vingt-deux ans.

Ayant le culte de la petite patrie, à l'heure où le régionalisme n'existait pas encore, il comprit l'intérêt et sentit le charme de la langue d'oc avant que les Félibres l'eussent remise en honneur. Déjà, il accueillit de quelques vers le poète Jasmin à son passage en Périgord (1858); il fut un des premiers à lire Mireille et, au concours de la Revue des Langues romanes de Montpellier (1875), qui suivit les fêtes

du cinquième centenaire de Pétrarque, il fit couronner son poème: Lous Bouqueis de la Jano (les Bouquets de la Jeanne).

Mistral, sentant combien l'aimable poète pouvait être utile à sa pensée dans la province lointaine du Périgord l'appela au célèbre banquet d'Avignon (21 mai 1876), où furent dressés les statuts du Félibrige, et le proclama Félibre majoral.

Depuis, Auguste Chastanet, en communion complète avec Mistral, ne cessa d'épurer sa langue qu'il étudiait en philologue, ce qui lui permit d'apporter des documents périgourds au grand Dictionnaire de Mistral, et il ne cessa d'écrire de spirituelles poésies, de fraîches chansons et de jolis contes en vers pleins de verve, d'aimable malice, et toujours rayonnants d'une franche et saine gaieté.

C'est ainsi qu'il publia Countes et Violas (Contes et Violes) en 1877, Lou Chavau de Batistou (le Cheval de Baptiste) en 1890, Lou Paradis de las Belos-mais (le Paradis des Belles-Mères), comédie, 1885, et Per tua lou temps (Pour tuer le Temps) en 1890.

Resté longtemps un isolé, son long apostolat félibréen et son persévérant exemple portèrent enfin leurs fruits, et, avant de mourir (Mussidan, 6 mai 1902), il eut avec Camille Chabaneau la consolation de voir fondée sous son vénéré patronage l'Ecole félibréenne périgourdine: Lou Bournat (la Ruche) dou Périgord, qui continue brillamment son sillon avec des félibres distingués comme le majoral Dujarric-Descombes, son biographe, Robert Benoît (l'auteur d'un gracieux poème: Servilhoto) et quelques autres qui viennent de réunir les œuvres du vieux majoral précurseur.

ŒUVRES: Obras d'Auguste Chastanet, felibre majourau, avec une préface de Camille Chabaneau, 1906 (Joucla, Périgieux, prix: 5 francs).

## PER TUA LOU TEMS

Eipias, masdamas e messurs,  
Quèu viei pelat de belo talho  
Que toujours marchò à pas segurs  
E qu'em soun dai toujours trabalho.

Quèu grand gusard sur la muralho  
Laisso froujà lous traucomurs,  
E nous, quand nous trobo madurs,  
Nous copo l'eitufle em sa dalho.

Venjam-nous d'aquel orre Tems  
E, per lou tuà, gais e countents,  
Risam, chantam, poudam la trelho;

Car qu'ei prou, per n'avei rasou,  
D'un counte, d'un er de chansou  
E de l'oumbro d'uno boutelho.(Per tua lou Tems. Chansous.)

## LOU COUPLET DE QUIOU-DE-BURETO

N'ai pus de dents; ai prou rounat.  
Quand lou soulei a prou raiat,  
Vet lou moument de pléure.  
Quand pouguis pus mordre au croustet,  
Ni cassà daus os de persec,  
Cujis nen vei la féure.  
Mas si mas dents, coumo autreis cops,  
Soun pus qu'è per bresà lous os,  
Çò m'ei eigau,  
M'en f... iche pas mau.  
Fan pas besoun per béure.

(Per tua lou Tems. Chansous.)

## LIMOUSIN

### JOSEPH ROUX

Le chanoine Joseph Roux est bien connu par ses Pensées, qui, couronnées en 1885 par l'Académie française, suscitèrent des louanges et des critiques retentissantes. Son œuvre félibréenne est cependant beaucoup plus intéressante et considérable. Il fut le grand ouvrier de la renaissance limousine.

Né à Tulle, en 1834, il fut tour à tour professeur à Brive, vicaire à Varetz, précepteur en Normandie, desservant à Saint-Sylvain ou curé à Saint-Hilaire-du-Peyrou (Corrèze), pour revenir à Tulle comme vicaire de la cathédrale.

Il débuta à vingt-cinq ans par un recueil de vers français sur la Sainte Vierge et par une plaquette de maximes qui n'eurent aucun succès. C'est alors qu'il se tourna vers le Félibrige, et que, tout imprégné du souvenir des grands troubadours de la terre limousine, il se mit à écrire de vastes poèmes fort appréciés dans les milieux provençaux et languedociens. Il fut même, en 1882, lauréat des grands Jeux Floraux septennaux du Félibrige.

L'amitié de M. Paul Mariéton devait le mettre pleinement en lumière; c'est lui, en effet, qui fit publier par Lemerre et lança habilement le livre des Pensées. Ce fut vite la notoriété, et l'abbé Roux acquit un prestige sérieux dans sa province.

Il s'en servit pour y développer de toutes ses forces l'œuvre félibréenne. Ce qu'il a publié, en effet, depuis les Pensées ne se rapporte qu'à cela. Ce fut son vaste ouvrage, la Chansou Lemouzina, où il a réuni ses Chansons de Geste, morceaux puissants, d'une belle facture, mais peut-être un peu factices et trop amis de la rhétorique.

Son œuvre surtout, ce fut sa propagande incessante, son désir de voir le Limousin retrouver son ancienne gloire. Et cet amour passionné de son pays, il le poussa jusqu'aux extrêmes limites, en composant une Grammaire limousine où le provincialiste fervent a parfois trahi l'érudit, et en se détachant trop de la hiérarchie félibréenne par le groupement de toutes les écoles limousines en une fédération autonome, dont il était le Chaptal ou le chef. Congrès, monuments commémoratifs, fêtes renouvelées du moyen âge, résurrection de l'histoire locale, glorification des vieilles coutumes, il n'a rien oublié. Aussi, à la fin de sa vie, avait-il vaincu tous les préjugés, toutes les inimitiés, et était-il acclamé par cette province, dont il a si glorieusement sonné le réveil.

Majoral du Félibrige, Chevalier de la Légion d'Honneur, le chanoine Joseph Roux est mort le 4 février 1905, laissant, paraît-il, une œuvre considérable que les félibres, groupés autour de l'excellente revue Lemouzi, publieront probablement. Joseph Roux fut une personnalité originale et vigoureuse, dont il sera intéressant de connaître tous les aspects. Un des premiers, il eut le désir de réaliser l'unification linguistique et il se rendit compte de la portée sociale et politique du Félibrige.

ŒUVRES: Hymnes et Poèmes en l'honneur de la Vierge, 1865 (Bossoutrot, Tulle). — Pensées, avec préface de Paul Mariéton, 1885 (Lemerre, Paris). — La Chansou Lemouzina (pantéon di glori di Limousin), 1889 (Mazeyrie, Tulle, et Picard, Paris). — Grammaire limousine.

#### LA LENGUA LEMOUZINA

Tout lou país que la Mar avezina,  
Se pretendia Patria lemouzina;  
Quitamen huei, Malhorquins, Catalas  
Sou lemouzis... couma deuriam, ailas!

Adounc lous Born, lous Faidit, lous Bechada,  
Lous Ventadourn, eberida nichada,  
Se respoundian de sai e de lai mar...  
Qu'un tal passat red lou prezen amar!

Aco duret un, dous secles d'historia;

Pueis, tout d'un cop, pus d'amour! pus de gloria!  
Desacatet, l'aubre, toutas sus reis,  
Qu'avia cielat dels Papas e dels Reis!

Ai! Lemozis, franca terra corteza,  
Revelha te! Tan dourmir es pegreza.  
Enspira mais! Chanta mais! Pensa mais!  
Flouris e frucha anueg couma jamais!

Te mescounes, qui te cre desareni  
As quani biais, qual eime, quant engeni,  
Parlar celtic, lenguatge patrial,  
Daurat, e linde, e bou couma lou mial!

Vous qui trevatz ou la Sena ou la Leira,  
Per' mor de Dieu, nous gitetz pus la peira!  
Frances del Nort e Frances del Mietjourn,  
Genz d'Oï et d'Oc, sem fraires per toutjourn!

(La Chansou Lemouzina.)

## ROUERGUE

### JUSTIN BESSOU

Le charmant poète languedocien du Rouergue est né à Méjalanon, près de Villefranche (Aveyron), en 1845, de petits paysans, pauvres d'écus, mais riches d'héritiers. A quatorze ans, la vivacité de son esprit le désigna au choix de son curé, M. Cabaniols, qu'il a célébré de façon si vivante dans son poème; il lui apprit le latin et le fit entrer au Séminaire. Là, il se révéla brillamment doué, théologien, latiniste, orateur, écrivain — et surtout poète, le poète fêté de toutes les petites réunions ecclésiastiques, par ses à-propos, ses impromptus et aussi ses épigrammes: dès qu'il fut vicaire, il les réunit en un petit recueil dès longtemps épuisé et qu'il ne faut pas regretter outre mesure: Merles et Fauvettes. Il a composé aussi, beaucoup plus tard, un autre volume de vers français, Lyre et Guitare, et il s'occupe, dit-on, à traduire dans la même forme son chef-d'œuvre languedocien: Dal Brès à la Toumbo (Du Berceau à la Tombe). C'est ce livre surtout qui a attiré l'attention sur l'abbé Bessou. On en loua un peu partout la sincérité, la simplicité, l'émotion, l'esprit; des écrivains comme Charles de Pomairols, Emile Pouvillon, François Fabié, ne cachèrent pas leur admiration pour ce petit curé de Saint-André de Najac, qui avait su si bien en un poème pastoral, sans grands événements et sans plan concerté, exhiler toute l'âme rude, religieuse, honnête et tendre du Rouergue, avec des larmes jaillies du cœur et un fin sourire au coin de la bouche.

Pour nous, dans le Félibrige actuel, l'abbé Bessou est l'écrivain qui rappelle le plus les qualités de Jasmin. Il a les mêmes délicatesses, la même émotion prenante, la même versification charmante et facile, mais, n'oublions pas de le noter, il a aussi une langue beaucoup plus pure et plus châtiée.

L'abbé Bessou ne s'est pas arrêté sur le grand succès de Dal Brès à la Toumbo. Il a publié depuis deux charmants livres de prose: les Countes de la Tata Mannou (les Contes de la Tante Mannou) et les Bagateletos (Petites Bagatelles). Là, il a donné la mesure de tout son esprit, et a fait apprécier à la fois sa délicieuse verve de conteur, et son érudition de folkloriste.

Haut de taille, les épaules un peu voûtées, le regard malicieux et profond, le bon abbé Bessou est populaire dans toute la région: car l'homme et le prêtre valent le poète. Après avoir tout donné aux pauvres, il vit une vieillesse malade et fatiguée, à Rodez, d'une petite pension de retraite de huit cents francs. L'Eglise lui a donné un camail de chanoine, le Félibrige a épinglé sur sa soutane la cigale d'or de Majoral (1902). Mais sa vraie récompense est de savoir qu'il a fait le bien, qu'il a chanté toutes les choses nobles, pures et profondes, et qu'il a réalisé en lui une fois de plus, comme l'a dit Louis Le Cardonnel:

Cette antique union du poète et du prêtre,  
Tous deux consolateurs et tous deux inspirés.

ŒUVRES: Dal Brès à la Toumbo (avec préface de Charles de Pomairols), première édition, 1893, deuxième édition, 1899 (Carrère, Rodez, prix: 3 francs). — Lyre et Guitare, 1898 (même éditeur, prix: 2 fr. 50). — Countes de la Tata Mannou, 1902 (même éditeur, prix: 2 fr. 50). — Bagateletos, 1902 (même éditeur). — Besucarietos (même éditeur).

## BRESSAIROLO

Nostre-Senhe m'a'mbouiat  
Un neni pla rebelhat;  
Es poulit coumo'no sieio,  
Semblo'n'angelou de gleio  
Nostre-Senhe m'a'mbouiat  
Un neni pla rebelhat.

Quand lous angelous roussels  
Se miralhou dins sous els,  
Sai pas que li podou dire,  
Mes sul cop lou besi rire,  
Quand lous angelous roussels  
Se miralhou dins sous els.

Quand lou méu neni me ris,  
Cap de damo de Paris,  
De Bourdèus ni de Toulouso  
Mai que ièu n'es pas urouso...  
Cap de damo de Paris  
Quand lou méu neni me ris.

Lou neni m'agrado mai  
Que la flour del mes de mai,  
Que l'estèlo mirgaldado  
Que luis pella belhado...  
Que la flour del mes de mai  
Lou neni m'agrado mai.

Quand lou neni sera bel  
Li croumparem un capel;  
Sus la cabaletto blanco  
Lou prendren à Bilofranco...  
Li croumparem un capel  
Al neni quand sera bel.

Que farai d'aquel neni?  
Soumilhou bol pas beni...  
Et praco, n'a mai d'uno houro  
Que lou méu neni se plouro...  
Soumilhou bol pas beni:  
Que farai d'aquel neni?

Benès toutes, angelous,  
Li me cuta lous elhous!  
Tu, gardien, que tant t'agrado,  
Fai-li fa'n'autro cutado...  
Benès toutes, angelous,  
Li me cuta lous elhous!

Amoun, darrè lou bartas,

Aben ausit lou loupas!  
Sai benguet la nech passado,  
Rescon-te jus la flassado...  
Qu'amoun darrè lou bartas  
Aben ausit lou loupas!

Lou neni s'es adourmit,  
Ai! moun Diéus! Qu'es amarmit!  
Doussomen sus la gauteto  
As aqui, no poutouneto...  
Lou neni s'es adourmit,  
Ai! moun Diéus! qu'es amarmit!...

Dins aquel angelou tout don et tout repauso;  
N'a pas fach ni pensat cap de missanto causo;  
Lou Banut à pòu d'el et pot pas li fa pòu:  
Quand lou besou'ndourmit, drac et trèbos s'en bòu.  
Et per iéu cresi pla que, del tens que soumilho,  
L'anjo gardien lou pren dins l'estèlo que brilho,  
Et piei pus len, et piei pus naut, et piei, belèu,  
Per el del Paradis s'abaisso lou ridèu...  
D'aqui be que pus tard sentissen, dabegados,  
Al pus founs de l'esprit d'ideios amagados,  
Soubenensò d'abure entrebist, endacon  
Un soulel que dempiei nous fuch et se rescon.

(Dal Brès à la Toumbo, Can Prumié.)

## LA TATA MANNOU

Ah! la pauro Mannou, quuno sento persouno!  
Ambe lou même cur qu'aimabo sous parens,  
Aimet lous nòu efans de soun fraire Laurens.  
Toutes cadu soun tour, li passèrou sus brasses;  
A toutes ensinhet de fa lous prumiès passes,  
Lous bresset, cimousset, apimpet toutes nòu;  
Lous gardabo, lou ser, al liech, quand abiéu pòu,  
Et per lous endourmi lour countet milo countes.  
Certos, aurio calgut esse de missas coumptes  
Per cerca de guirguils à-n-aquelo Mannou.  
Atabe, la mama jamai li disio nou  
Pel branle de l'oustal ni per jicos ou micos,  
Et, d'acordi toutjoun coumo cans e musicos  
La Laurenso disio pla souben dins lou mas:  
— N'aben un regimen, mès li sen dos mamas.  
Et toutes lous besis louanjabou Manneto,  
Brabo d'aco milhour, ni biato ni meneto,  
Un anjo qu'abio pas dins l'amo res d'escur  
Et que sabio, à perpaus, rire de tout soun cur  
Quand anaben belha dins aquelo familho,  
Al tour d'un brabe fioc perbesit de ramilho,  
D'aslous ou de souquets ou d'un tanc de garric,  
— Manneto, li disian, sibouplet! Et, sul pic,  
Lous countes de roulla penden d'houros entieiros:  
Aqu'èro lou rainal d'Alpuech de las Mazieiros  
Que pel gal d'al Periè ta pla siet afinat;  
Aqu'èro l'anelou pel loup assassinat;  
Mes la tata sabio qu'à la bestio cruèlo

Un boun cop de fusil fet sauta la cerbèlo  
Dabant qu'ajès pougut estrangla l'anelou.  
Aqu'èro aquel catas, à patos de belou,  
Que tant fasio sarra, per esse dur d'ausido,  
D'un coustat lou lapin, de l'autre la poulido.  
— De que i anabou querre, aqueles nigaudous?  
Lou jutge scelerat lous crouquet toutes dous.  
Piei un autre loupas qu'espoutret la pateto  
Al grelhou que cantabo al bord de sa crouseto,  
Suban qu'aquel grelhou l'abio pas salutad.  
Mès dabant que siès len, lou gret tout estroupiat  
Fet ana demanda secours à las abelhos;  
Abelhos al brigan bðu trauca las aurelhos;  
Cousu en milo pars ambe milo agulhous  
Dins l'estang se neguet lou loupas ourgulhous.  
Abregi lous recits, elo lous aloungabo...

(Dal Brès à la Toumbo, Can Segoun.)

## AUVERGNE

### ARSENE VERMENOUE

C'est dans sa langue maternelle, en dialecte d'Auvergne, que M. Arsène Vermenouze a débuté en poésie, et il lui est demeuré fidèle. Ses succès félibréens précèdent, en effet, d'une dizaine d'années, sa notoriété académique, et ses lauriers à l'Institut ne l'ont pas empêché de publier tout récemment une nouvelle œuvre en langue d'oc.

Né le 25 septembre 1850 à Vielles d'Ytrac, dans le Cantal, Arsène Vermenouze, après de brèves études chez les Frères, se voua au commerce. Pendant longtemps, il vécut en Espagne, poussa même jusqu'en Afrique et en Italie. Après quinze ou seize ans de ce rude métier, il reparut dans Aurillac, où il exploita, avec un de ses cousins, une fabrique de spiritueux.

Ce retour au pays lui révéla ses dons poétiques. Il se mêla très activement au mouvement félibréen, fonda l'Ecole auvergnate, dirigea la revue la Cobreto (la Chabrette ou la Cornemuse), et, enfin, en 1895, donna son premier livre: Flour de Brouso (Fleurs de Bruyère). Aussitôt, ce fut le succès provincial: la cigale d'or de Majoral, une fleur à l'Académie des Jeux Floraux.

Revenu tout à fait à la campagne, entre sa sœur, son beau-frère et ses nièces, il essaya de la poésie française; après un petit volume d'essais, Mon Auvergne parut, bien lancée par la Revue des Poètes et couronnée par l'Académie française; ce beau livre imposa le nom de Vermenouze au grand public; il devint pour l'Auvergne ce qu'étaient Fabié pour le Rouergue ou Pouvillon pour le Quercy.

Malheureusement, avec ce succès (1904) arriva la maladie. Depuis cette époque, le Majoral d'Auvergne a été rudement entravé dans son œuvre sociale et littéraire. Cependant, il collabore à diverses revues, notamment le Mois littéraire et pittoresque, la Revue des Poètes, l'Ame Latine, la Veillée d'Aupergne; ayant obtenu deux Violettes aux Jeux Floraux, en 1907 et en 1909, il vient de faire paraître un nouveau volume en dialecte du Haut-Midi, avec graphie étymologique et phonétique, qui atteste à quel point il est demeuré attaché à l'œuvre félibréenne.

Arsène Vermenouze, malgré la brièveté de ses études classiques, est un des écrivains les plus artistes et les plus savants du Félibrige. Son inspiration toujours sincère, noble, élevée, s'exprime avec un réalisme qui n'exclut nullement la science des rythmes, des rimes, des images, de l'harmonie et de la composition. Le poète français ne doit pas faire oublier chez lui le poète languedocien, qui est au tout premier rang, par la pensée et par l'expression. Nul, après Mistral, n'a plus complètement évoqué sa province.

ŒUVRES: Flour de Brouso, 1895 (Imprimerie Moderne, Aurillac). — En plein Vent, sonnets d'Auvergne, 1900 (Stock Paris). — Mon Aupergne, 1904 (Revue des Poètes, Plon Paris). — Jous la Cluchàdo, 1909 (Savignaud, Aurillac).

## LO SOUPO DE CAUS

Prendèt un cau d'obouor, un gros è brabe cau,  
Poumat, dur è pas trop froustit pel lo giolado,  
Uno combo de pouorc del pois, mièt-usclado,  
E dous tolhous de grai, dous bous tolhos: les cau!

Del lard mesclodis, ronce un bouci, mès plo pau,  
Dei nobets plonesards d'Ussèl ou d'ò Lusclado.  
Lo combo, — j'ai pas dit, — deu d'èstre morrelado;  
Car, souls, les pouorcs d'Oubèrgno òu los combos otau.

Boutat, sons bous preissa, tout oquo dins un oulo,  
Ombe un gal plo forcit ou quauquo bièlho poulo,  
Un gorrou de bedèl, uno couosto de bièu;

Boutat-li de lo car, boutat-ni, qu'obès pòu!  
Ouplidossias par l'al, lei cebos, los corrotos,  
E, pendent quinze jìours, bou'n lequores los pouotos!

(Flour de Brouso.)

## LO CONSOU DEL FEL

Nostro Oubèrgno o de giontoi filhos,  
De tin conde è de pièu roussèl,  
Sons coutou dins lou boborèl  
E qu'òu pas frèt ò los òurilhos.  
Nostro Oubèrgno o de giontoi filhos,  
Mès enquèro o ticon de mièl.

Nostro Oubèrgno o de rudes drolles,  
Dei mascles ò largi copèl,  
Qu'òu de lo bourro sus lo pèl  
E que semblou fats dins dei mouolles.  
Nostro Oubèrgno o de rudes drolles,  
Mès enquèro o ticon de mièl.

Nostro Oubèrgno o de puèts sòubatchis,  
Talomen-nauts que cat d'òussèl  
Mouonto pas jusqu'o lour nibèl:  
L'èclo soulo, ol mièt deis òuratchis,  
Doumino oquetchis puèts sòubatchis,  
Mes enquèro o ticon de mièl.

Nostro Oubèrgno o de cranos prados  
Qu'ofrou lou pus gionte couot d'uèl,  
Quand lei bacos, rougi troupèl,  
De sus puèts li sou dobolados.  
Nostro Oubèrgno o de cranos prados,  
Mes enquèro o ticon de mièl.

Ol mièt d'uno terro cenrouso,  
Sons uno èrbo, sons un cofuèl,  
Sons un aure, pitchiou ni bèl,  
Pouso lo bigno molòudoso,  
Que douno lou boun bi d'ol Fèl:

L'Oubèrgno n'o pas res de mièl.

(Flour de Brouso, Ois Escouliés.)

## LA GRANDO OBRO

Lou filh del rèi poussèt la pòrto màu tancàdo  
Del vièlh casàu mairàl, que perdia sas parets,  
E li troubèt, al mièch de càbros è d'arets,  
De vâcos é de brâus, sa familho arrucàdo.

Les chapitèus de màubre antique, escrinclèt  
E broudàt pel cisèu, de flours, d'ausèls, d'espigos,  
Capoussàboun dins l'èrbo espesso è las outrigos,  
E dels ràis de soulelh passàboun pel teulàt.

Plus de nobles dauràts è flouquetàts de sedos,  
Amb la moustàcho torso è la plumo al capèl,  
Mès dels pàstres vestits d'uno vèsto de pèl,  
Qu'abiaun fâch del càstel un estàble de fedos!...

Lou filh del rèi souquèt è raibèt un moument  
Sul passàt glourious d'aquelo grandour mòrto;  
Pièis, coumo èro valent è d'amo nàuto è fòrto,  
Coumensèt soun trabàlh de reviscoulament.

Alandèt lou cabrun, les vedèls è lours màires,  
Lou cabalin, les biùs banaruts è les brâus,  
E, l'agulhàdo en ma, gitèt pels pasturàus  
Tout aquelses bestiàus fourèges è bramàires.

Aquò fâch, se quitèt lou capèl de sul càp,  
Se rebreguèt suls bràs sa camia de dentèlos,  
E, de journ, de nuèch, joul soulelh, jous las estièlos,  
Tournèt acastelâr lou màubre derroucàt.

Martelèt, bastiguèt, è las coulounos puros  
Mountèrou'n àutre còp, nàutos dins lou cièu blus,  
E grâpos, flours, ausèls, que se vesiaun pàs plus,  
Tournèroun decourâr lours finos arcaduros.

Quand lou màubre mancàbo ou lou bouès, ourme è fràis,  
Lou prince davalàbo al found de las peirièiros,  
Ou clapàbo tout soul de las fourèsts entièiros  
Per n'en bragueirounâr lou teulàt del palàis.

La destràu, dins soun poung, lusia coumo uno espàso;  
D'un soul còp, soun martèl, que fasià'n bruch de tron.  
Plantàbo dels clavèls d'un bàdo-ma de long;  
A soun coustàt, dels fèrs caufàboun dins la bràso.

Fàbre afougàt, peirièr valent, rude fustièr,  
Anàbo è venia dins lou palàis que mountàbo,  
E lou vesiàs, courbat suls àures qu'estelàbo,  
Tout en suzour, cramàt pel fioc, blanc de mourtièr.

Lou trabalh s'acavèt: ceuclèt de coulounàdos

E garnit de balcouns, lou palàis semblèt niòu,  
Ambe sa cheminèio ound poudia rousti'n biòu  
E les calelhs d'argent penjàts a sas trabàdos.

Dedins, esterlusiaun les brounzes è les ors,  
E defòro, a l'entourn, tout èro joio è vido:  
La rèino de las flours, frescoment espelido,  
Tournàbo enguirlandàr les courtièus è les orts.

Alèro, fièr è drech sus la nàuto terràso,  
Atàu cridèt lou prince à las àuros del cièu:  
Omes, fràires qu'abès lou mèmò sang que ièu,  
Riches, pàures, bèls è pichouns, filhs de ma ràsso,

V'àutres que regretàs toutjourn l'antique oustàu,  
V'àutres que sès nascuts ound la vinho amaduro,  
O fràires meus per l'àmo è per la parladuro,  
Vous ài tournàt bastir lou castèl familhàu!...

A sa vouès, d'àutros vouès delà-lonh respoundèroun;  
De la Lèiro a la màr, dels Aups als Pirenèus,  
Per planos è coumbèls è sèrres blancs de nèus,  
Vint milhouns de peitràus arderous l'aclamèroun.

Lou filh del rèi veguèt un pople al tourn de guel,  
Uno courouno d'or davalèt sus sa tèsto;  
E, dempièis aquel journ, soubeiran sans countèsto,  
Quò's guel que rèino sus l'Empèri del Soulelh!  
(Joubs la Cluchado.)

## LES DOUS CAMINS

### I

Avàl, al mièch dels pràts, la routo blanco è plàto  
Ound les carretièrs faun petàr lour fouit de cuer  
S'alando franc-a-franc d'un riuotèl que duèrm,  
E la ramo dels telhs è dels pibous l'acàto.

Aquò's lou camin de plen-pè, toutjourn dubèrt,  
Que bouriàires, paisants, bourgés, traino-sabàtos,  
Aucos, pòrcs, miols, bestiàu de duas è quàtre pàtos,  
Faun pousquejàr, l'estiu, è fanguejàr, l'ibèrn.

Li troubàs uno aubèrjo a càdo quàrt de lègo,  
Ound poudès fàr dounàr la cibàdo à vòstre ègo  
E beure uno pauqueto ou duas de vin claret.

Oc-taben, nuèch è journ, tout lou mounde li pàsso;  
Per li despartinàr, màis d'un li duèrb sa biàsso,  
E l'ibrogno li pòd causir soun cabaret.

### II

Amount, lou long d'un roc quilhàt coumo uno bano,  
Uno dràlho, que semblo un riban negre è prim,  
Serpentejo è s'en va drech lou cièu, drech lou grin  
Del sèrre gigantàs tout bourrut de sinsano.

Soul, un ome, plegàt en dous è lou càp clin,

Per aquel caminòu, s'estirosso è s'alano;  
Mès, les pès sul roc viu, fregàt per l'àuro sano,  
Mònto è s'aubouro enfin dins lou cièu purpurin.

E les que soun avàl disoun: Dequé va quèrre  
Dins lou vòu tournejan de las àiglos, sul sèrre?  
— Les d'avàl sàboun pàs, o Glorio, toun poudèr;

Auzissoun pàs la vouès que crido a l'ome: vèni!  
E vésoun pàs amount, courouno del Engéni  
Lou laurièr que se tor dins l'or rouge del ser!

(Joubs la Cluchado.)

**© CIEL d'Oc – Juliet 2004**